





SOCIÉTÉ DES MÉDECINS, Geneva.

Veterinary Science

REFLEXIONS
SUR LA
MALADIE.

QUI A COMMENCE' DEPUIS quelques années à attaquer le GROS BETAIL, en divers endroits de l'Europe.

Par la Société des Medecins de Géneve.

Avec un Recueil de quelques autres Piéces sur ce sujet.



A PARIS,
Chez PIGET, Quai des Auguſtins, à côté de la ruë Pavée.

M. DCC. XLV.



AVERTISSEMENT.

LA Maladie du Bétail ayant fait beaucoup de ravage en Bourgogne, en Dauphiné, en Piémont, & ailleurs, pendant le cours de l'an mil ſept cens quatorze, nous compoſâmes alors les premieres feuilles du petit Ouvrage que nous donnons préſentement au Public ſur cette matiere; & nous étions ſur le point de les faire imprimer dès le commencement de cette année mil ſept cens quinze; mais ayant appris, par la lecture du Journal de Veniſe, que pluſieurs Sçavans d'Italie avoient publié ſur le même ſujet des Traités que nous n'avions pas encore vûs, cela nous fit réſoudre de ſuſpendre cette impreſſion. Nous donnâmes des commiſſions pour avoir toutes les piéces indiquées par ce Journal; mais il eſt

arrivé, par je ne ſçai quel fâcheux contre-tems, que nous n'en avons reçu qu'une partie, & même fort tard. Nous n'avons pas laiſſé pour cela de paſſer outre; & n'ayant pû recevoir aſſez à tems tous ces Traités, nous nous ſommes ſervis, à la place de ceux qui nous manquoient, des extraits qu'en ont donné les Compilateurs du même Journal.

Preſque toutes nos réfléxions ont roulé, au commencement, ſur l'idée que donnent de cette maladie quelques Auteurs que nous avons eu en main les premiers, entre leſquels ſont feu Monſieur Ramazzini, & Meſſieurs Herment & Drouin, qui ont crû que c'étoit une eſpéce de petite vérole. *Remplis de cette idée, nous nous ſommes attachés à expliquer au long ce que ces Auteurs n'ont fait qu'indiquer en paſſant, & à comparer les accidens de la petite vérole, dans les hommes, avec ceux que la maladie dont il s'agit cauſe aux bœufs & aux vaches; & nous avons tâché de faire voir par ce paralléle, que ces deux maladies ſe reſſembloient fort, ou qu'il n'y avoit guéres de différence entr'elles, qu'en ce que la pre-*

miere

miere attaque les hommes, & la seconde, le bétail. De-là nous avons tiré cette conséquence, que l'on réussiroit peut-être mieux que l'on n'a fait jusqu'à présent dans la cure des bœufs malades, si on les traitoit à peu près comme on traite les hommes qui sont attaqués de la petite vérole, & nous avons indiqué la méthode & les remedes que nous croyons pouvoir être les plus propres & les plus convenables pour remplir cette indication.

L'un des écrits que nous attendions, & que nous avons reçu, est une Dissertation Italienne de Monsieur Nigrisoli. Ce sçavant Médecin n'est pas tout-à-fait de notre sentiment, à l'égard de la nature de la maladie du bétail, qu'il croit être une fiévre ardente *&* maligne, *sans faire mention du rapport qu'elle peut avoir avec la petite vérole, qui, à la vérité, est comprise sous le même genre de fiévres, mais qui fait une espéce particuliere. Néanmoins, comme ces deux sortes de maladies ont beaucoup de convenance entr'elles, & que les remedes que l'on employe en*

 l'une,

l'une, ne doivent pas, à notre avis, être fort différens de ceux que l'on met en uſage dans la cure de l'autre; de-là vient que nous nous ſommes à peu près rencontrés avec Monſieur Nigriſoli, à l'égard de la méthode curative qu'il faut pratiquer dans la maladie du bétail. Nous avons traduit de l'Italien une grande partie de ſa Diſſertation en faveur de ceux qui n'entendent pas cette langue.

Nous aurions fort ſouhaité de recevoir auſſi une Diſſertation Latine, écrite ſur le même ſujet par Monſieur Lanciſi, premier Médecin du Pape Clement XI. aujourd'hui régnant; mais n'ayant pas eu cette ſatisfaction, nous avons été obligés de nous en tenir à l'extrait qui s'en trouve dans le Journal de Veniſe. Cet illuſtre Auteur ſemble aller un peu plus loin que Monſieur Nigriſoli, en ce qu'il prétend que la maladie dont il s'agit eſt une peſte *particuliere au bétail; &, quoiqu'il parle des puſtules qui viennent ſur la peau de ces animaux, il ne croit pas pour cela que ce ſoit une eſpéce de petite vérole. Nous rapportons*

rapportons ce qu'il en dit, & nous avons pareillement inséré dans notre Ouvrage quelques petits extraits de ce qui est contenu dans le même Journal, touchant la maladie en question, dans des écrits imprimés, & publiés par le Révérend Pere Ant. Maria Borromée; & par Messieurs Michelotti, Fantasti, Gazola, Mazzini, &c. La plûpart de ces sçavans Médecins, aussi-bien que Messieurs Lancïsi & Nigrisoli, conviennent entr'eux, en ce qu'ils croyent les uns & les autres que la maladie du bétail est, ou une fiévre maligne, ou une peste particuliere à ces animaux: mais ils ne sont pas tous d'un même sentiment par rapport à la cause qui la produit. Les uns la tirent d'une corruption particuliere du sang & des humeurs, venue de la mauvaise disposition de l'air, des saisons, des pâturages, &c. Les autres, d'un venin contagieux, apporté par des bœufs amenés de Hongrie en Italie en mil sept cens onze.

Monsieur Cogrosso, dans une lettre imprimée que nous avons vûe, & qu'il

a écrite au célebre Monsieur Vallisnieri, embrasse ce dernier sentiment, c'est-à-dire, qu'il croit aussi que la maladie en question est une espéce de peste, & même qu'elle a été apportée par les bœufs arrivés de Hongrie en Italie; mais il ne s'en tient pas là : il entreprend d'expliquer plus particulierement en quoi peut consister la nature de cette peste, ou venin contagieux, & il soupçonne que les premiers de ces bœufs étoient chargés de certains vers, *qu'ils ont communiqué aux autres. Ces vers peuvent être, selon lui, la premiere cause du mal; & c'est sur cette conjecture qu'il consulte Monsieur Vallisnieri dans la lettre dont nous venons de parler. Il y a déja long-tems que le Pere Kirker, & d'autres Auteurs, avoient parlé d'une sorte de vers fort menus, qu'ils prétendoient être la cause de la peste des hommes, & qui se trouvoient, disoient ces autres Auteurs, dans le sang des personnes atteintes de cette dangereuse maladie; mais ils donnoient de très-mauvaises preuves de ce fait, & rapportoient des expériences sur lesquelles*

les on ne pouvoit nullement compter. Monsieur Vallisnieri, dans sa réponse à Monsieur Cogrosso, entre dans son sentiment, & croit aussi que la peste des bœufs est effectivement causée par de très-petits vers qui ne s'engendrent point de la pourriture, comme le pensoit Kirker, de ceux qu'il disoit se trouver dans le sang des hommes atteints de la peste, mais qui s'y introduisent du dehors, selon la conjecture de Monsieur Cogrosso. Il fait plus, il assure avoir vû lui-même avec un très-bon microscope, cette sorte de vers, dans quelques gouttes de sang tiré des bœufs malades, & il nous apprend que Monsieur Bono lui a écrit qu'il avoit aussi découvert ces vers, qui sont fort courts, & beaucoup plus déliés qu'un cheveu. On avoit besoin d'une pareille démonstration pour pouvoir ajouter foi à ce qu'il semble que le Pere Kirker n'avoit avancé que par hazard. Mais ce n'est pas tout, & il serviroit de peu que nous sçussions quelle est la cause, tant de la peste des hommes, que de celle des bêtes, si cela ne nous indiquoit pas la route que l'on doit tenir pour découvrir les remedes qu'il faut

faut y apporter. Le même Monsieur Vallisnieri nous ouvre ce chemin, en proposant l'usage des médicamens qui servent à tuer les autres sortes de vers qui nuisent aux hommes & aux autres animaux. Il est vrai qu'il est si modeste, qu'il ne donne son sentiment à cet égard que comme une conjecture, ou simplement comme une opinion probable, sentant d'ailleurs la force de quelques objections qu'on peut lui faire, tirées de ce que l'espéce de vers qu'il a découverte, est fort différente des autres, & de la difficulté qu'il y a à introduire les médicamens jusqu'aux lieux où se cachent les petits vers qui sont dans le sang. Il indique néanmoins des moyens par lesquels on peut essayer de surmonter cette difficulté ; & pour l'objection tirée de la différence qui est entre ces vers, & les vers ordinaires ; elle tombera pareillement, si l'on peut faire voir, par des expériences, que les remedes qui tuent ces derniers, tuent aussi les premiers. C'est de quoi l'on ne pourra pas douter, si le succès que Monsieur Morando Morandi, (dans une lettre ajoutée à celles de Messieurs Cogrosso & Vallisnieri)

lisnieri) dit avoir eu, en donnant les remedes indiqués par Monsieur Vallisnieri, à cinq ou six bœufs atteints de la maladie dont il s'agit, & qui ont été d'abord guéris par ce moyen, est confirmé par d'autres exemples semblables.

On sera éclairci plus particulierement sur tous ces différens systêmes par les extraits que nous donnons. Nous y avons encore joint quelques observations qui nous ont été communiquées par des personnes qui ont vû plusieurs de ces bœufs & vaches malades, outre celles qui ont été imprimées, & que nous rapportons. Nous ne sommes nullement entêtés du sentiment qu'il semble que nous ayions adopté, parce que nous nous sommes fort étendus pour l'expliquer; & nous ne nous faisons point de peine de produire ici les systêmes qui y sont opposés, afin que le Lecteur ait de quoi se satisfaire, en exerçant son esprit sur une matiere qui est des plus obscures, & puisse choisir ce qui sera le plus de son goût. Les raisonnemens sont peu de chose, & il importeroit peu de quelque nom que l'on nommât cette maladie, si l'on étoit assez heureux pour y trouver

un

un remede assuré. On pourra essayer tous ceux que nous ramassons ici, & s'en tenir ensuite à ceux qui paroîtront les meilleurs.

Nous expliquons, dans le commencement de notre petit Ouvrage, les motifs qui nous ont obligés de l'entreprendre. Nous ajouterons encore ici que les bestiaux étant si nécessaires à l'homme, que l'on ne peut point s'en passer, soit pour la nourriture & les vêtemens qu'ils nous fournissent, soit pour la culture des terres, & pour les autres usages que l'on en tire, il est très-important que l'on connoisse les maladies qui peuvent les attaquer, & les remedes propres pour les guérir. Si nos Ancêtres s'étoient appliqués à cette recherche, nous n'aurions pas été surpris & comme étourdis des terribles effets de la maladie du bétail, qui a commencé à se faire sentir depuis quelques années, & nous aurions sçû par avance ce qu'il y avoit de meilleur à faire, & ce qu'il falloit éviter. Au lieu de cela, dans l'empressement que l'on a eu de guérir ces animaux, n'ayant qu'une idée très-confuse de leur mal, on leur a donné, pour ainsi

ainſi dire, tout ce qui eſt tombé dans la main, & tout ce qui eſt venu dans l'eſprit, & par-là l'on a augmenté, plûtôt que l'on n'a guéri, un mal qui n'étoit que trop grand en lui-même. Les gens qui ſe piquent de ſecrets, ſont les ſeuls qui ayent fait leurs affaires en cette occaſion, en ſe faiſant payer du pauvre payſan, pour des prétendus antidotes, des remedes compoſés & donnés ſans connoiſſance, & fort témérairement.

Pour tâcher d'avoir quelque choſe de plus ſûr à l'avenir, nous avons jugé qu'il étoit à propos de faire un Recueil de la plûpart des Piéces que divers Auteurs ont composées ſur la maladie en queſtion, & d'y joindre nos réfléxions. Celles de Monſieur Herment & de Monſieur Drouin étant de ſimples feuilles volantes qui ſe perdent aiſément, & qu'on ne retrouve enſuite qu'avec peine, nous avons crû qu'en les inſérant, auſſi-bien que d'autres Diſſertations dont nous avons parlé, & qui ne ſont pas beaucoup plus longues, dans un volume de quelque groſſeur, elles ſe pourroient mieux conſerver.

AVERTISSEMENT.

Le Mémoire ſur le lait des vaches malades du chancre volant, *roulant ſur une matiere qui n'eſt pas étrangere à notre ſujet, nous avons jugé devoir auſſi lui donner ſa place dans ce petit Livre.*



TABLE



TABLE

Des Piéces contenues en ce volume.

De

Précautions

TABLE.

Rapport

REFLEXIONS
SUR
LA MALADIE

Qui a commencé depuis quelques années à attaquer le GROS BE'TAIL en divers endroits de l'Europe.

Faites par la SOCIETE' des Medecins de GENEVE.

LES maladies contagieuſes des beſtiaux ont des ſuites ſi pernicieuſes pour les hommes, que les Médecins ſe ſont crûs obligés de s'attacher à en connoître la nature & les remedes, & de diminuer par ce moyen, autant qu'il leur a été poſſible, les maux qu'elles attirent. C'eſt par ce motif que pluſieurs Médecins Italiens & François, & quelques Allemands, ont examiné la maladie, qui, dans ces dernieres années, a attaqué le

gros bétail, & en a détruit la plus grande partie en plusieurs Provinces d'Italie, de France, & en d'autres Etats de l'Europe; & c'est par la même raison que les membres de notre Societé ont fait sur ce sujet une attention très-particuliere. On a examiné toutes les relations qui sont tombées entre nos mains, tant les Traités imprimés, que les Lettres qui nous ont été écrites; on a comparé ces divers écrits entre eux, & l'on a tâché de se faire une idée de cette maladie, & de la méthode que l'on doit suivre pour la guérir. Nous avons crû ne rien faire en cela, qui ne soit agréable au Public, & qui ne puisse être utile: car encore que ce fléau ait, par la grace de Dieu, épargné jusqu'ici notre bétail, cependant il est avantageux de prendre dès à présent quelques mesures, afin que si ce malheur nous arrivoit, nous ne fussions pas entierement neufs sur cette matiere. L'expérience que nous ferions en ce cas, aidés des connoissances que nous aurions acquises,

quiſes, & les réfléxions que nous aurions déja faites, nous conduiroient plus ſûrement à découvrir les remedes qui conviennent à cette maladie.

La maladie dont il s'agit ici, n'a attaqué que les Bœufs, Vaches ou Veaux : tous les autres animaux en ont été exempts, ceux mêmes qui ont le plus de rapport avec eux, comme ſont les bêtes qui ruminent. Les Bœufs ou Vaches ont été preſque entierement détruits en divers lieux, ſans que les Chevaux, Chevres ou Moutons en ayent reçu la moindre atteinte, quoique reſpirant le même air, & vivant des mêmes alimens. On remarque encore que cette eſpéce de peſte a épargné les hommes. Pluſieurs Médecins ou Chirurgiens ont ouvert ces animaux, ou mourans, ou morts de cette maladie ; & quoiqu'il ſortît de ces cadavres une puanteur inſupportable, & que leurs viſceres gangrenés infectaſſent l'air, on n'a pas appris que ceux qui ont fait ces diſſections en ayent

ſouffert aucune incommodité. Monſieur *Drouen*, Chirurgien Major des Gardes du Corps du Roi de France, en a diſſequé plus de deux cens, ſans qu'il lui en ſoit arrivé aucun mal, ni à ceux qui ont aſſiſté à ces ouvertures. Ces obſervations ſemblent prouver que le ſang des bœufs a une conſtitution qui leur eſt particuliere, & qui a été propre à s'impregner du venin, ſoit de l'air, ſoit des alimens, ſoit auſſi de la contagion ; à le faire, pour ainſi dire, éclore, à l'augmenter par la fermentation, & à lui faire produire ſes funeſtes effets.

Cette maladie a commencé dans l'Etat de Veniſe, vers le milieu de l'an mil ſept cens onze. Des Marchands de Dalmatie ayant, ſuivant leur coutume, fait paſſer du gros bétail dans les terres de Veniſe, abandonnerent un de leurs bœufs dans la campagne, auprès de Padoue ; ce bœuf ayant été trouvé par un des Domeſtiques de Monſieur le Comte de Borromée, fut mis dans une étable, où il mourut en peu de

de jours, & infecta ſi bien les bœufs ou vaches qui y étoient, qu'en peu de jours tout le troupeau fut entierement détruit. De-là le mal ſe répandit dans les campagnes voiſines, avec une rapidité ſurprenante, tuant preſque tous ces animaux. Le Milanès a été attaqué à ſon tour, & la maladie y a détruit une ſi grande quantité de beſtiaux, qu'on a été obligé d'employer les chevaux au labourage des terres. Le Piémont, qui s'en étoit garanti quelque tems, a été ſi ravagé dans le cours de cette année mil ſept cens quatorze, qu'il y a péri ſoixante-dix mille bœufs, vaches ou veaux, ſuivant une Lettre de Monſieur *Fanton* (*a*). La contagion ayant auſſi paſſé en France, a ruiné, avec la même fureur, le Dauphiné, le Lyonnois, la Bourgogne, l'Alſace & l'Orléanois; & pénétrant juſques

(*a*) *Profeſſeur en Médecine à Turin, & Médecin ordinaire du Roi de Sicile.*

dans le Brabant, la (*a*) Hollande, & même, à ce qu'on dit, l'Angleterre, elle a détruit presque tout dans les Bourgs ou Villages où elle a été. L'on ne peut donc pas douter que la maladie n'ait été portée successivement dans tous ces Pays par une espéce de contagion qui s'est répandue d'un lieu à l'autre.

Ce qui confirme ce que nous venons de dire, c'est une remarque que fait Monsieur *Gerbesius*, Médecin de la Ville de Laubach dans la Carniole : c'est que la maladie du gros bétail étant en Hongrie, & les Marchands faisant passer dans la Stirie des bœufs Hongrois, pour aller dans l'Etat de Venise, tout le grand chemin qui mene d'un Etat à l'autre, fut infecté ; & le gros bétail des Villages qui sont sur ce chemin, fut détruit, sans que la maladie, lorsqu'il écrivoit (en mil sept cens

(*a*) *On a dit que la maladie y a emporté plus de deux cens mille piéces de bétail.*

cens douze,) eût encore pénétré dans les autres lieux de la Stirie. Nous ajouterons encore, que comme l'on amene à Francfort & à Strasbourg des troupeaux de bœufs de Hongrie, la maladie a pû se répandre par ce moyen en Alsace & en France.

Les Auteurs cherchent la cause de cette maladie, les uns dans l'air, les autres dans l'intemperie des saisons, & les autres dans la nature des alimens. Mais on ne peut avancer sur ce sujet que des conjectures fort douteuses & fort incertaines. Monsieur *Ramazzini*, Professeur en Médecine-Pratique dans l'Université de Padoue, remarque que les herbes n'avoient, en l'année que la maladie a commencé, aucune marque d'altération ou de malignité; mais Monsieur *Gerbesius* assure qu'en l'année mil sept cens dix il y avoit eu en Hongrie une grande quantité de sauterelles & de cigales, lesquelles étant mortes sur la fin de l'Eté, avoient infecté les herbes, & leur avoient donné une qualité ma-

ligne pour les animaux qui s'en nourrissoient. Aussi Messieurs les Magistrats de la Carniole défendirent alors de manger de la viande d'aucun pourceau qui eût été nourri dans les forêts de Hongrie ou de Croatie, de peur qu'ayant avalé, avec le gland, des corps de ces sauterelles ou cigales, dont les bois étoient pleins, ils ne se fussent infectés. Il est assez difficile de s'assurer de la vérité de cette pensée, sur-tout parce que les herbes infectées par ces petits animaux, étant aussi-bien l'aliment des moutons & des chevaux, que des bœufs, ceux-là auroient dû, ce semble, s'en ressentir aussi-bien que ceux-ci. Nous en disons autant de l'intemperie des saisons. Monsieur Ramazzini remarque que les saisons de l'année mil sept cens douze furent un peu irrégulieres, en ce que l'Eté fut très-pluvieux, & ne fut pas aussi chaud qu'il l'est ordinairement. Cependant l'année fut fort saine pour les hommes, & en Italie, & ailleurs. Et comme les saisons & l'air sont à peu près

près les mêmes, en Lombardie; & en France, s'il y avoit eu quelque malignité, elle se seroit fait sentir également, & en même tems dans ces deux lieux; au lieu que la maladie s'est répandue successivement d'un lieu dans un autre. Monsieur *Camerarius* en accuse aussi des brouillards épais du matin, qui ont laissé sur les plantes une rosée jaune, épaisse, & fort gluante, très-nuisible, dit il, à ces animaux.

Mais il est assez difficile de trouver, dans un dérangement visible & sensible de l'air, des saisons, & quelquefois des alimens, la cause des maladies épidémiques. La constitution de l'air a un rapport si insensible avec celle du sang de chaque espéce d'animal, que ce rapport demeurera, suivant les apparences, toujours inconnu, & que les Physiciens échoueront dans cette recherche. Les maladies des Hommes justifient tous les jours ce que nous avançons ici. Chaque année a son espéce de maladie comme af-

fectée, sans que l'on puisse découvrir dans l'air, dans les saisons, ni dans les alimens, une cause probable de cette maladie. Nous ne nous arrêterons donc point à discuter les sentimens des Auteurs sur la cause de la maladie du bétail ; nous dirons seulement que, soit qu'elle vienne d'un air infecté & corrompu par les sauterelles, qui sont souvent la cause de la peste, suivant *Kirkers*, soit que l'air ait été chargé de quelque autre venin, il a eu un rapport particulier avec la constitution du sang des bœufs, & y a répandu un levain morbifique ; que ce levain n'a pû se produire & s'éclore que par la communication des bêtes saines avec quelques bêtes malades. Ainsi, le bœuf de Dalmatie a donné occasion à ce mal de paroître dans le territoire de Padoue ; le venin contenu dans le sang de ce bœuf, étant dégagé & développé, a mis en action celui qui étoit encore en repos & caché dans les veines des autres bœufs ; par la même raison, ce mal

mal s'eſt répandu dans les autres Terres de Veniſe, dans le Milanès & dans le Piémont ; & peut-être qu'il ne ſeroit point paſſé en France, ſi l'on eût pris de plus juſtes meſures pour empêcher la communication d'un pays à l'autre. Cette communication ſucceſſive de la maladie du bétail prouve que, pour mettre en action le venin *caché* dans le ſang des bêtes ſaines, il faut un venin déja *dévéloppé* dans une bête malade.

Pour connoître la nature de cette maladie & la véritable méthode de la traiter, il eſt néceſſaire d'en bien examiner les ſymptômes, & de chercher quel rapport elle peut avoir avec quelque autre maladie déja connue, & de laquelle on ſçache les véritables remedes. Si l'on avoit autrefois décrit avec plus d'éxactitude les maladies des beſtiaux, ou que l'on eût pris dans les derniers ſiécles le même ſoin que l'on prend aujourd'hui, nous n'aurions qu'à recourir aux anciens Auteurs,

& l'expérience du passé nous éclaireroit dans la conduite des malheurs présens. Mais comme cette matiere a été laissée dans un assez grand désordre, le seul moyen qui nous reste pour parvenir à notre but, est de comparer la maladie contagieuse dont il s'agit, avec quelques maladies des hommes ; & pour ne pas nous méprendre, nous prendrons garde, soit dans les signes, soit dans la cure, aux différentes circonstances qui peuvent venir de la diversité qui se trouve entre l'homme & la bête, par rapport à la constitution de leurs corps. C'est ce qu'ont fait, dans cette occasion, plusieurs Auteurs François & Italiens ; & dans cette recherche, ils ont crû remarquer de grands rapports entre la maladie des bœufs & *la petite Vérole* des hommes. Examinons ces rapports, lesquels, s'ils sont justes, nous feront connoître la nature de la maladie, & nous meneront vraisemblablement à la méthode de guérir ces animaux.

Mais

Mais avant que d'entrer dans cet examen, il eſt à propos de raſſembler ici les principaux caracteres de cette maladie des beſtiaux, afin que le Lecteur puiſſe d'un coup d'œil juger de la nature de ce mal. Nous emprunterons de Monſieur Ramazzini cette deſcription, y ajoutant quelques circonſtances qui ſe trouvent dans les autres Auteurs.

Cette maladie commence par un grand friſſon & un tremblement : les poils ſe hériſſent, les extrêmités ſont froides, quoiqu'au toucher on ſente une chaleur acre, laquelle ſe répand enſuite dans toutes les parties. Ces animaux tiennent la tête baſſe ; ils ont les yeux troubles & larmoyans ; il leur ſort par les nazeaux & la gueule une grande quantité d'humeurs épaiſſes & viſqueuſes ; ils ont de grandes inquiétudes, des battemens de flancs, une eſpéce d'aſſoupiſſement ou de léthargie. La chaleur & la fiévre deviennent violentes, & ſont accompagnées de difficulté de reſpirer. Leur peau s'enfle

s'enfle par-tout, & devient comme un gros chagrin. Ces petits boutons, suivant Monsieur Ramazzini, sortent vers le cinquiéme ou sixiéme jour, s'élevent ensuite, & deviennent semblables à ceux de la petite vérole ; ils se forment particuliérement sur la tête, & autour du cou ; ils suppurent, & rendent une matiere qui se change en gale. Ces pustules sont si essentielles à la maladie, qu'aucun bœuf n'a recouvré la santé si elles ne sont sorties, & n'ont suppuré heureusement. Pendant le cours de cette maladie, il arrive plusieurs accidens fâcheux, & quelquefois mortels. Le frisson est si violent dans quelques-uns, que c'est une véritable convulsion, & qu'ils donnent des coups de la tête contre les murailles, jusqu'à se la casser. La salivation est quelquefois si abondante, que ces animaux meurent en peu de jours par cet épuisement. La fiévre, dans quelques-uns, est très-véhémente ; il leur vient des transports au cerveau qui les

les portent quelquefois à se précipiter dans les rivieres, & s'y noyer. La diarrhée leur survient aussi, & la dissenterie, qui emporte une partie de ces animaux. Enfin, le dedans de leur corps se couvre de pustules & d'hydatides; leurs visceres se gangrenent, & l'on trouve plusieurs de leurs cadavres dans cet état. La plus grande partie de ces bêtes meurent entre le cinquiéme & le septiéme jour, c'est-à-dire, dans le tems de l'éruption des pustules, ou un peu après, & on leur trouve entre chair & cuir des boutons semblables à une petite vérole avortée. Voilà l'idée que les Auteurs nous donnent de cette maladie, & les symptômes qui l'accompagnent. Entrons dans le détail des rapports qu'elle a avec la petite vérole.

Lorsque les bœufs tombent malades, il leur prend un frisson & un tremblement très-considérable; ensorte que l'on a peine à les réchauffer; leur poil en devient tout hérissé; ils ont les oreilles froides; l'on

l'on s'apperçoit qu'il leur vient au-dedans une chaleur très-acre & très-forte, ensorte que la racine de leurs cornes est très-échauffée, pendant que les extrêmités des oreilles sont froides. Une chaleur violente se répand ensuite dans tous leurs corps, avec une espéce d'acreté que l'on sent au toucher. Tout cela est accompagné d'un poulx fréquent. Ces symptômes indiquent une grande fiévre, laquelle commence à divers égards, de la même maniere lorsque les hommes sont attaqués de la petite vérole, & sur-tout lorsqu'elle doit devenir fâcheuse, & accompagnée de quelque malignité. Cette fiévre, dans les hommes, est suivie de maux de tête & de douleurs dans les reins. Il y a lieu de conjecturer qu'il en est de même dans ces animaux : ils ont l'œil abattu, la tête basse & pesante, un battement de flancs, & de grandes inquiétudes, ce qui indique assez les douleurs qu'ils sentent, & à la tête, & dans les autres parties du corps.

Lors

Lorſqu'une perſonne tombe malade de la pétite vérole, quoique les puſtules ne ſe montrent pas d'abord, deux accidens fort ordinaires à cette maladie, ſans compter la fiévre continue, & les autres, décrits par les Auteurs, font préſumer que c'eſt bien ce même mal. L'un eſt, que ces malades ont les yeux chargés, peſans & abattus; l'autre, qu'ils ont une eſpéce d'aſſoupiſſement, qui approche en quelques-uns, de la léthargie : ce qui arrive ſur-tout, lorſque la fiévre eſt forte & violente. L'on remarque quelque choſe de ſemblable dans les bœufs attaqués de la même maladie; ils ont les yeux abattus, troubles, larmoyans & chargés, & il leur vient un aſſoupiſſement comme léthargique.

Nous ne parlons pas des tranſports au cerveau, qui ſurviennent quelquefois aux malades qui ont la petite vérole, & que l'on remarque auſſi dans les beſtiaux, ce rapport n'indiquant que la violence de la fiévre, & ne caracteriſant point la maladie.

Nous

Nous avons dit que les bœufs qui ſont attaqués, ont la tête baſſe, & peſante; mais Monſieur *Jean-Baptiſte Mazini*, Médecin de Breſcia a remarqué que quelques-uns tiennent la tête fort élevée, & fort droite; enſorte que l'on eſt obligé de la leur baiſſer, afin qu'ils n'avalent pas la ſalive qui leur ſort alors en abondance. Il y a lieu de conjecturer que dans ces bœufs, dont Monſieur Mazini parle, les muſcles du cou & de la tête ſont dans une eſpéce de convulſion, qui leur tient la tête droite; car autrement, l'accablement où ils ſe trouvent doit naturellement la leur faire tenir panchée. Il arrive auſſi fort ſouvent aux enfans qui ont la petite vérole, un peu avant qu'elle ſorte, d'avoir des mouvemens convulſifs.

Dans les hommes, ou enfans; qui ont la petite vérole, la diarrhée peut arriver en deux tems différens; ſçavoir, dans le commencement de la maladie, avant l'éruption des puſtules, ou bien dans la ſuite de la

petite

petite vérole. Au premier cas, la diarrhée passe quelquefois d'elle-même au bout d'un ou de deux jours, sçavoir, lorsque la fermentation du sang se fait à propos, & que la matiere est bien poussée à la circonférence du corps. Mais lorsqu'elle dure jusques à la fin, & que par la diversion qu'elle fait, elle trouble l'évacuation que la nature procure par la peau, elle est fort dangereuse. Aussi la plûpart des praticiens ont-ils grand soin de ne pas exciter le dévoyement, ou de l'arrêter doucement lorsqu'il arrive. Mais ordinairement le malade est resserré pendant le cours de la petite vérole.

Dans la maladie des bœufs, la diarrhée arrive aussi quelquefois dès le commencement, & leur fait rendre des excrémens d'une très-grande puanteur. Elle dégenere même en dissenterie, par l'acrimonie du venin qui est porté dans les boyaux. Monsieur *Guillo*, Professeur en Médecine à Besançon, remarque que,

de

de toutes les bêtes malades qu'il a vûes, la plûpart ont été attaquées de la dissenterie, soit que cela soit venu naturellement, soit que les remedes chauds, & les purgatifs violens que l'on a employés, y ayent contribué. Mais il y a eu aussi des bœufs qui ont été si resserrés dans le commencement de leur maladie, que l'on a été obligé de leur tirer la fiente du ventre ; & comme la diarrhée est très-aisément excitée dans cette maladie, à cette astriction du ventre succedoit le dévoyement. Peut-être par les remedes laxatifs que l'on employe pour guérir le premier mal, fait-on naître le second, qui produit des effets plus funestes.

Dans la petite vérole, dite *confluente*, il survient, environ le tems de l'éruption, une salivation très-considérable, qui ne cede presque en rien à celle que l'on excite par le Mercure. On a grand soin d'entretenir cette salivation, qui est une espéce de seconde décharge qu'excite

cite la nature, & qui eſt ſi néceſſaire, que le malade eſt bien-tôt ſuffoqué, lorſqu'elle vient à ceſſer avant le tems. Le meme accident arrive aux bœufs, d'une maniere ſi remarquable, que tous les Auteurs conviennent en ce point. Il ſort à ces bêtes par le nez, par les angles des yeux, & par la gueule, une humeur viſqueuſe, épaiſſe & puante, qui s'écoule en abondance. Si cette eſpéce de bave eſt retenue par quelque accident, cela eſt ſuivi, comme dans la petite vérole, de toux, & de difficulté de reſpirer; le larinx ſe bouche inſenſiblement, & l'animal périt par l'oppreſſion & la ſuffocation, comme le remarque Monſieur *Herment*, Docteur-Régent de la Faculté de Paris.

La ſalivation que produit la petite vérole, arrive ordinairement aux perſonnes adultes, parce que leur peau étant plus ſerrée, & donnant plus difficilement paſſage à la matiere qui y eſt portée, la nature a plus beſoin de cette nouvelle dé-

charge

charge que dans les enfans. Mais le cuir des bœufs & des vaches étant extrémement dur & ſerré, cette évacuation doit être d'autant plus néceſſaire. Auſſi ſe fait-elle, non-ſeulement par le dedans du palet, comme aux hommes, mais encore par les angles des yeux, & par les nazeaux.

L'on diſtingue dans la petite vérole, le tems avant l'éruption, & le tems de l'éruption des puſtules. Elles ſe montrent ordinairement le troiſiéme ou quatriéme jour de la fiévre, quelquefois dès le ſecond, mais rarement attendent-elles le cinquiéme jour. Dans cette maladie des bœufs, il leur ſort auſſi des puſtules, que Meſſieurs Ramazzini, Herment & Drouin, & quelques autres Auteurs diſent reſſembler aux boutons de la petite vérole. Ces puſtules augmentent inſenſiblement, vuident enſuite une matiere ſéreuſe & corroſive, & ſe changent enfin en gales, leſquelles tombent avec le poil. En général, elles imitent le cours de

de celles de la petite vérole. Suivant Monſieur Ramazzini, elles ne paroiſſent que vers le cinquiéme ou ſixiéme jour. Cette diverſité du tems de l'éruption eſt peu conſidérable, & peut venir, ou de la dureté de la peau des bœufs, qui fait de la réſiſtance à l'éruption, ou de la différence qui ſe trouve entre la conſtitution du ſang des bœufs, & celle du ſang des hommes. Le ſang des hommes étant plus vif, n'a pas beſoin d'une ſi longue fermentation pour ſéparer les matieres varioliques; mais le ſang des bœufs étant plus lent & plus épais, il eſt néceſſaire qu'il ſe prépare pendant un plus long-tems, pour précipiter par conſéquent plus tard les matieres dont la nature procure l'évacuation. On peut auſſi conjecturer par la maniere dont s'exprime Monſieur Herment, que ces puſtules paroiſſent quelquefois avant le cinquiéme jour. Monſieur Guillo ſemble inſinuer que les gales dont il parle, viennent à quelques-uns avant ce tems-là. C'eſt une

une varieté que l'on remarque auſſi dans la petite vérole, comme on l'a dit ci-deſſus ; car les puſtules ſortent tantôt au ſecond, tantôt au troiſiéme jour.

Nous trouvons encore un rapport très-conſidérable dans la maniere dont ſortent ces puſtules. Dans la petite vérole confluente, la fiévre ayant été forte & violente, on s'apperçoit dès le ſecond ou troiſiéme jour que la peau s'enfle par tout le corps, mais ſur-tout au viſage ; & quand on la conſidere avec attention, on voit une infinité de petites puſtules, pour ainſi dire, en naiſſance, & comme de petits grains de millet, leſquelles ſont encore, en quelque façon, cachées par la cuticule ; pour peu qu'elles s'élevent encore davantage, la peau reſſemble à une peau de chagrin ; enſuite ces petits boutons s'élévent, groſſiſſent & meuriſſent. Il arrive de méme, ſuivant Monſieur Herment, qu'après les premiers ſymptômes de la maladie des beſtiaux ; ſçavoir, chaleur exceſſive,

ve, mouvement violent, altération, battement de flancs, la peau s'enfle par tout le corps, se couvre de petits boutons, qui la font ressembler à une peau de gros chagrin: ces pustules croissent insensiblement, meurissent & suppurent. On peut conclure de-là que l'éruption des pustules se fait d'une maniere assez semblable dans l'une & l'autre maladie.

Les autres disent en général, que le corps de ces bêtes se couvre de pustules semblables à celles de la petite vérole : mais nous avons appris d'une personne d'honneur & de confiance, qui, étant en Bourgogne, s'est instruite sur ce sujet; nous avons appris, dis-je, que les pustules viennent particulierement à la tête & au cou de ces animaux. C'est un caractere propre à la petite vérole, & connu de tous les praticiens, que les pustules qui viennent au visage, sont les plus dignes de l'attention du Médecin; que c'est par elles qu'il juge du succès de la maladie, & que c'est la

 tête

tête qui ordinairement eſt la plus couverte de ces boutons, les autres parties du corps en étant beaucoup moins chargées : rapport entre ces deux maladies qui eſt très-ſingulier, & très-digne de la réfléxion du Lecteur.

Pour faire mieux entendre les autres rapports que nous avons établis entre ces deux maladies, & que la différence que l'on peut trouver entre elles, vient à divers égards de la différente conſtitution des hommes & des bœufs, il eſt à propos de dire ici en peu de mots ce que c'eſt que la petite vérole, de quelle maniere elle pouſſe dans les hommes, & quels ſont les principaux accidens qui l'accompagnent.

La petite vérole vient d'un levain, qui, étant mêlé dans notre ſang, le fait fermenter. Par cette ébullition, les humeurs nuiſibles à notre corps ſont précipitées & portées à la circonférence, ſous la forme de puſtules, ou de petits abſcès, leſquels meuriſſent inſenſiblement, & vuident une eſpéce de pus ou de matiere

matiere vérolique, dont notre corps eſt par ce moyen délivré. Lorſque toute cette matiere eſt bien portée dans la peau, que les puſtules meuriſſent, ſuppurent, & ſe vuident comme il le faut, la petite vérole eſt ſans danger, & finit par cette voye. Que ſi la matiere vérolique eſt en telle abondance qu'elle ne puiſſe être toute portée à la peau, la ſalivation eſt une autre voye que la nature employe, comme par ſupplément, laquelle vuidant ſuffiſamment le ſurplus de l'humeur vérolique, & ne s'arrêtant qu'après avoir entierement déchargé ce ſurplus, délivre heureuſement la nature de ce qui l'incommodoit. Ce ſont là les deux voyes que la nature employe le plus ordinairement; mais quelquefois, & ſur-tout dans les enfans, elle ſe décharge encore par le dévoyement.

De toutes ces décharges, celle qui ſe fait ſur la peau eſt la plus commode & la plus heureuſe; car la matiere y ayant une fois abordé, ſuppure & ſe vuide à loiſir, pour-

vû qu'il ne ſurvienne aucun obſtacle, ni du dehors, ni du dedans. Mais, dans la ſalivation, il faut que l'humeur, qui eſt encore contenue dans le ſang, y ſuppure, pour ainſi dire, & s'y épaiſſiſſe; & ainſi elle parvient quelquefois à un tel dégré de viſcoſité, qu'elle ne peut plus couler qu'avec peine, qu'elle ſe bouche les paſſages que les glandes lui fourniſſoient, & que par conſéquent elle s'arrête dans le corps, & y produit la difficulté de reſpirer, & les autres accidens dont nous parlerons dans la ſuite. La décharge que la nature procure à l'humeur vérolique par la diarrhée, eſt encore fort dangereuſe; car cette matiere étant acre & corroſive, ſi elle ſe jette ſur les inteſtins, elle en ronge bientôt les glandes & les vaiſſeaux, & excite le plus ſouvent une diarrhée ou une diſſenterie fâcheuſe, & même mortelle.

Lorſque la matiere vérolique ne peut pas ſe décharger ſuffiſamment ſur la peau, & qu'elle ne ſe procure ailleurs aucune éruption,

ou

ou du moins aucune éruption aſſez abondante ; elle ſe dépoſe ſur les parties ſous diverſes formes. Si elle eſt ſi abondante, par exemple, qu'après avoir couvert le corps comme une croûte, & s'être ainſi fermé les paſſages ; ou que la peau ſoit ſi ferme, ſi ſéche & ſi dure, comme dans les adultes & les vieillards, qu'elle ne la pénétre qu'avec peine ; alors cette matiere ſe rabat au-dedans, & pouſſe ſes puſtules ſur les poulmons, les inteſtins & les autres viſceres, comme on l'a vû dans la diſſection des perſonnes mortes de la petite vérole. Ces puſtules ſont remplies d'une féroſité fort acre, qui ronge les viſceres, en détruit le tiſſu, & leur cauſe des accidens mortels ; ou ſi la matiere vérolique demeure dans le ſang, en tout ou en partie, elle le diſſout & le fond ſi bien, qu'il n'a plus de conſiſtance, & s'échappe de tous côtés, & par tous les couloirs : ainſi le ſang s'écoulera par le nez, par les urines, & par les ſelles ; cauſera une inflammation de poitrine, & formera ſur la

peau des tâches de pourpre. Il n'eſt pas beſoin de prouver tous ces faits; ils ſont aſſez connus aux praticiens. Appliquons préſentement ce que nous venons de dire à notre ſujet, & voyons ſi dans les bœufs malades la matiere morbifique produit les mêmes effets.

Monſieur *Antoine-Marie Borromée*, dans une Lettre qu'il a écrite ſur cette matiere à Monſieur *Lanciſi*, premier Médecin du Pape, a remarqué que tous les bœufs ou vaches qui ont été guéris de cette maladie, ont eu la peau couverte de pluſieurs puſtules, leſquelles verſoient une humeur gluante & ſanguinolente. Monſieur Ramazzini dit de même, qu'aucun de ces animaux n'a été rétabli, à qui il ne ſoit venu de ces puſtules; que la liqueur qu'elles contenoient étoit craſſe & fœtide, & que ceux qui ont été ainſi guéris, n'ont point ſouffert de récidive. Les Auteurs François que nous avons conſultés diſent la même choſe. Monſieur Drouin rapporte que les bœufs qui ont recouvré la ſanté, ont eu la

la peau couverte de gales, lesquelles sont tombées avec le poil. Monsieur Guillo confirme cette observation; mais Monsieur Herment va plus loin : il nous décrit l'éruption de ces pustules & leur suppuration, & fait particulierement sentir qu'il y a à cet égard une grande ressemblance de cette maladie avec la petite vérole. La peau s'enfle d'abord, & se couvre de petits boutons, en forme de gros chagrin; ces boutons s'augmentent ensuite, & il faut uniquement, dit-il, s'appliquer à les entretenir. On peut se flatter d'un heureux succès, lorsqu'ils suppurent & qu'ils rendent une matiere très-puante, qui devient en gales, &c. Une personne de confiance nous a confirmé, par rapport aux bestiaux malades en Bourgogne, que les pustules dont nous parlons sont un symptôme général, & qui arrive presque à tous ces animaux.

Il suit de-là que dans cette maladie des bœufs, pour procurer l'é-

ruption de la matiere morbifique; la nature affecte constamment de suivre la même voye que dans la petite vérole; & que lorsque cette voye manque, toutes les autres éruptions sont presque toujours inutiles : elles le sont même toujours, suivant nos Auteurs.

L'évacuation de la matiere morbifique sur la peau, est également nécessaire & indispensable dans la maladie des bœufs & dans la petite vérole. Mais il y a une différence entre ces deux maladies; c'est que dans la derniere l'éruption des pustules se fait presque toujours, & que les malades meurent rarement environ le tems de l'éruption, ou peu après; & quand la petite vérole est mortelle, la mort arrive ordinairement plusieurs jours après la sortie des pustules, & quand elles veulent se sécher. Nous disons ordinairement, car quelquefois le malade meurt peu de tems après l'éruption. Dans cette maladie du bétail il arrive tout le contraire. La plus grande partie des

des bœufs meurent entre le cinquiéme & le ſeptiéme jour, c'eſt-à-dire, dans le tems de l'éruption des puſtules, ou un peu après. Voyons ſi le différent tiſſu de leur peau ne peut point être la cauſe de cette diverſité.

La peau des bœufs eſt compoſée de fibres très-compactes, mais ſituées entre elles de telle maniere, qu'elles permettent qu'il ſe faſſe par-là une grande tranſpiration, ſouvent ſuivie de ſueurs très-abondantes. Mais s'il ſe préſente une matiere plus groſſiere que celle de la ſueur, une humeur viſqueuſe, qui ne trouve pas les paſſages aſſez ouverts, elle ne peut fléchir les fibres de la peau pour en dilater les pores, tant parce que ces fibres ont une certaine dureté & une certaine roideur, que parce qu'elles ſont retenues par les poils, dont les racines traverſent tout le tiſſu de la peau, & tiennent ſes fibres liées les unes aux autres. Il n'en eſt pas de même de la peau de l'homme, & ſur-tout des enfans; car leurs fibres étant molles & fléxibles, &

n'ayant presque aucuns poils qui les lient les unes aux autres, elles sont facilement fléchies par la matiere grossiere qui se présente pour sortir, & les pores de la peau se dilatent sans beaucoup de peine.

Que l'on nous accorde, pour un moment, que la maladie des bœufs est une espéce de petite vérole, & que l'on réfléchisse sur cette différence du tissu de la peau des hommes & des bœufs, la matiere vérolique étant une humeur grossiere & visqueuse, se fera beaucoup plus aisément un passage dans la peau des hommes, que dans celle des bœufs. Aussi l'éruption des pustules dans la petite vérole des hommes, est-elle sujette à peu d'accidens; au lieu que dans la maladie des bœufs, l'éruption des pustules se fait avec tant de peine, que les bêtes malades sont la plûpart emportées environ ce tems-là, ou peu après. Que la matiere vérolique soit ordinairement grossiere & visqueuse, nous croyons que l'on n'en doute pas; & l'on en sera persuadé

ſi l'on fait réfléxion à l'humeur qui ſort aux malades par la ſalivation. Il paroît auſſi que l'humeur que la nature évacue dans les bœufs, eſt de même nature ; car la matiere qui ſort de leurs puſtules, eſt, ſuivant le témoignage de nos Auteurs, craſſe, gluante & fœtide, de même que l'humeur qui ſort par leur gueule & leurs nazeaux : rapport entre ces deux maladies que l'on ne doit pas obmettre.

L'évacuation par les puſtules eſt une voye que la nature tente dans ces animaux : le plus ſouvent elle réuſſit en partie, & il s'éleve en effet au dehors des puſtules remplies de matiere morbifique : mais il arrive auſſi quelquefois que les obſtacles que forme le tiſſu de la peau à cette éruption, empêchent abſolument cette ſortie des puſtules ; & alors, ſuivant Monſieur Herment, en diſſequant ces animaux, l'on trouve entre chair & cuir des petits boutons ſemblables à ceux d'une petite vérole avortée.

Voyons à préſent ſi l'humeur, étant

retenue au dedans par les obstacles dont nous avons parlé, produit les mêmes accidens que l'humeur vérolique cause dans ce cas dans les hommes, & que nous avons remarqué ci-dessus. Cette humeur dans les animaux trouvant donc ces passages entierement fermés, ou ne les pénétrant qu'avec peine, se décharge par les couloirs des yeux, des nazeaux & du palet, en forme de bave épaisse & gluante; & comme cette humeur s'épaissit tous les jours davantage, & que ces passages ne peuvent pas suffire à la quantité qui s'y porte, ni suppléer entierement au défaut des pustules, cette humeur s'arrête & suffoque enfin l'animal. Une autre partie de cette humeur se jette sur les intestins; & comme elle a une qualité très-acre & corrosive, elle ronge & détruit leurs glandes & leurs vaisseaux, & cause une dissenterie très-difficile à guérir, & ordinairement mortelle. D'ailleurs, ces deux dernieres décharges peuvent bien suppléer en partie à l'évacuation que procure la nature par la peau; mais

mais non pas entierement. Ainſi, encore même que la ſalivation & la diarrhée fiſſent une évacuation conſidérable de la matiere morbifique, & ſans accidens; cependant les puſtules ne s'avançant point, la bête malade n'en ſeroit point ſoulagée, comme on le peut conclure de ce qu'aucune d'entre elles n'a été rétablie ſans l'éruption des puſtules. De même que dans la petite vérole, la ſalivation auroit beau être en bon état, ſi les puſtules ne s'augmentent & ne ſuppurent pas comme il faut, le malade ne ſe tire pas du danger.

L'humeur vérolique qui ne peut paſſer ni par la peau, ni par la ſalivation, produit dans la maladie des bœufs, les mêmes ſymptômes que nous avons remarqué qu'elle produit dans la petite vérole. Par ſon acreté, elle détruit le tiſſu & la conſiſtance du ſang & le fond de telle maniere, qu'il s'échappe par tous les couloirs qui ſe préſentent. Les ſelles, comme on l'a

dit, deviennent sanglantes, & même, suivant Monsieur Guillo, il n'en sort quelquefois que du sang pur & sans mêlange. Monsieur *Fantastus*, Médecin de Vérone, dit la même chose des urines. Le sang s'échappe même par les angles des yeux, comme le remarquent Messieurs Herment & Borromée. Voilà les symptômes du dehors. Au dedans, comme on l'a reconnu par les ouvertures des cadavres, les visceres sont gangrenées, la poitrine a plusieurs marques d'inflammation, & l'on voit en divers lieux des taches pourprées & livides ; & pour achever d'établir le rapport qu'il y a entre ces effets, & ceux de la petite vérole, la nature pousse au dedans sur les poulmons, & ailleurs, les pustules qu'elle n'a pû pousser au dehors. Tous ces accidens se remarquent dans les personnes mortes de la petite vérole, comme on pourroit le prouver par diverses observations, si cela n'étoit pas connu de tous les Médecins. Dans a petite vérole, les pustules n'attaquent

quent pas ſeulement les parties extérieures de la peau, mais il arrive ſouvent, & ſur-tout quand la matiere eſt abondante, que les parties intérieures de la bouche & le goſier en ſont couverts; & même ces puſtules ſont quelquefois ſi corroſives, qu'elles ont emporté la langue à quelques enfans, comme on le peut voir dans la Diſſertation de Monſieur Drelincourt ſur cette maladie, & dans les Miſcellanea curioſa, (décad. 2.) Les puſtules ſont auſſi, en quelques-uns, ſi abondantes dans le goſier, qu'elles ſuffoquent le malade. Dans cette maladie des bœufs, il arrive encore que leur palet, leur langue & leur goſier ſont ſi remplis de puſtules, & le ſuc qu'elles contiennent eſt ſi acre, que l'on prétend que leur langue s'écorche & ſe fend de toutes parts; & lorſque les glaires qui leur ſortent par la gueule, s'arrêtent, ils ſont ſuffoqués. Nous pouvons ajouter que, de même que dans la petite vérole, les puſtules rongent

gent

gent la peau, & laiſſent des petites foſſes en divers endroits ; les humeurs contenues dans les puſtules des bœufs, rongent ſi bien la peau, qu'elles font tomber les poils, quoique leurs racines ſoyent fort profondes.

Quoique ce ſymptôme établiſſe un nouveau rapport entre ces deux maladies, il eſt bon cependant de remarquer deux choſes ; l'une, que dans la petite vérole, les puſtules de la langue & de la gorge, ſortent à peu près dans le même tems que les puſtules du viſage & de la poitrine ; au lieu qu'il ſemble par la lecture de nos Auteurs, que dans les bœufs malades, ces puſtules ſortent de très-bonne heure, & preſque dès le commencement de la maladie. La ſalivation ne vient encore dans la petite vérole, que quelques jours après l'éruption des puſtules, & dans le tems qu'elles commencent à mûrir & à ſuppurer. Mais dans la maladie des bœufs dont nous parlons ici, ce ſymptôme vient auſſi preſque dans le

le commencement. Voilà deux caracteres par leſquels cette maladie des bœufs ſe diſtingue de la petite vérole des hommes. Ne pourroit-on point rendre raiſon de cette diverſité, par la différence de la peau des hommes & des bœufs ? Ceux-ci ayant la peau d'un tiſſu fort ſerré, ce qu'il y a dans le ſang de matiere morbifique prête à ſortir, trouvant les fibres du goſier & du palet moins ſerrées, & les glandes plus relachées, ſe jette d'abord de ce côté-là ; au lieu que dans les hommes, la peau du corps étant plus ouverte, la matiere vérolique ayant cette iſſue, ne ſe jette ſur la gorge, en forme de ſalivation, que lorſque les puſtules étant formées ſur la peau, en rendent la tranſpiration plus difficile.

Il n'eſt pas néceſſaire de nous arrêter ſur quelques autres obſervations que l'on a faites dans l'ouverture des bœufs morts de la maladie. Par exemple, que le foye s'eſt trouvé ſcirrheux, la véſicule du fiel extrêmement groſſie, la liqueur con-

tenue

tenue au dedans, brûlée comme du marc de caffé, & de grandes hydatides ou vessies pleines de vent, & d'une odeur insupportable. Tous ces symptômes peuvent être aisément produits par l'humeur morbifique, qui, étant retenue au-dedans du corps, se dépose en divers lieux. Mais il faut, avant que d'aller plus avant, faire deux remarques très-importantes.

Monsieur Ramazzini croit que le venin de cette maladie coaguloit le sang, & prétend le prouver par une expérience ; c'est que les bœufs malades, qui ont été tués dans cet état, ont rendu très-peu de sang : cette liqueur étant sans doute trop coagulée pour pouvoir couler. Monsieur Michelot, Médecin d'Arco, est de ce sentiment, & Monsieur Guillo le confirme ; il assure qu'il est arrivé, que lorsque l'on a voulu saigner quelques-uns de ces bœufs, la veine étant ouverte, il n'est pas sorti une goutte de sang. Cependant d'autres disent que ce venin est un dissolvant fort acre, qui fond entierement le sang.

ſang. Monſieur Fantaſtus juſtifie cette penſée par les urines ſanglantes, & parce qu'ayant diſſequé quelques animaux morts de cette maladie, il a trouvé le cœur vuide de ſang, & n'a vû aucun grumeau de ſang coagulé. Mais Monſieur Herment concilie ces faits, en diſant que le ſang que l'on tire dans le commencement, eſt coagulé, & que celui que l'on tire dans la ſuite, n'a point de conſiſtance. En effet, ſuivant nos principes, le ſang ne ſe diſſout dans ces animaux, que lorſque la matiere morbifique étant prête à ſortir, & ne trouvant pas d'iſſue par la peau, agit ſur le ſang, & par ſa qualité acre & corroſive, en détruit la conſiſtance. C'eſt ce qui arrive dans les petites véroles qui rentrent au-dedans; avec cette différence que le ſang que l'on tire aux hommes au commencement de cette maladie, ſort aſſez facilement, & n'eſt point ſi coagulé, que l'eſt, ſuivant Monſieur Guillo, celui que l'on tire aux bœufs dans le même tems. On peut rejetter cette diverſité ſur la lenteur & l'épaiſſeur

l'épaiſſeur (*a*) naturelle du ſang des bœufs, qui devient conſidérable, pour peu qu'elle ſoit augmentée par quelque venin coagulant ; au lieu que le ſang des hommes étant plus vif, & n'étant pas plein de fibres, comme celui des bœufs, le même venin ne produit pas ſur cette liqueur un effet ſi ſenſible. D'ailleurs, le ſang eſt ordinairement coagulé dans le friſſon que l'on a au commencement des fiévres, & l'on a de la peine alors à le tirer, comme l'expérience l'a fait voir aſſez ſouvent. Ne pourroit-il point être que, lorſ-
que

(*a*) *On remarque que l'on a fait quelquefois des expériences de certains remedes aſtringens, leſquels ont arrêté le ſang dans les animaux, & n'ont pû l'arrêter dans les hommes ; ce qui prouve que le ſang des hommes eſt plus fluide & plus vif que celui de quelques animaux. La ſeule inſpection du ſang des bœufs, & de celui des hommes, fait voir que celui-là eſt de beaucoup plus épais.*

que l'on a ouvert la veine aux bœufs, ſans en tirer aucune goutte de ſang, cette ouverture a été faite dans le tems du friſſon, auquel le ſang ne circule qu'avec beaucoup de lenteur?

Monſieur Ramazzini aſſure que dans tous les bœufs morts de cette maladie, l'on a trouvé dans le premier eſtomach, que l'on appelle en François *le Pſautier*, un corps d'une maſſe & d'une dureté conſidérable, à peu près comme de la chaux, & fortement attaché aux parois de ce ventricule. Et Monſieur Drouin dit, que dans preſque tous ceux qu'il a ouverts, il a remarqué que cette même partie étoit d'une ſi grande dureté, qu'on avoit peine à ouvrir ſes tuniques avec une hache.

La différence qui ſe trouve entre ces deux obſervations eſt peu conſidérable, & peut s'être rencontrée dans les cadavres que ces Meſſieurs ont ouverts. Il s'agit de ſçavoir ſi ce corps ou cette dureté s'eſt formée avant la maladie, & ſi elle en eſt la cauſe, ou ſi c'eſt la maladie même

qui

qui l'a produit. Monſieur Ramazzini embraſſe le premier ſentiment, & ne ſçauroit croire qu'un corps de cette nature ait été engendré dans le court eſpace de cette maladie. Monſieur Drouin, au contraire, croit que ce ventricule a pû s'être deſſéché par la violence de la fiévre. Nous ajouterons à cela qu'il eſt aſſez vraiſemblable que les ſels, ou les humeurs morbifiques qui ſont dans le ſang, ſe dépoſant dans le ventricule, ont deſſéché les parois de ce viſcere dans la plûpart de ces animaux ; & que lorſqu'il s'eſt rencontré au-dedans une quantité de ſucs, qui ſont deſtinés à ramolir les alimens, ces ſucs ont été figés par les mêmes ſels, &, pour ainſi dire, pétrifiés.

Ce qui nous porte à embraſſer cette penſée comme la plus vraiſemblable, c'eſt 1°. Qu'il ſemble que ce corps, ou cette dureté du ventricule eſt un accident nouveau, & ſurvenu après le commencement de la maladie. Les bœufs qui paroiſſent extérieurement les plus ſains, & avoir très-bon apétit, tombent ſubitement

ment dans la maladie. Le ventricule exerce donc ſes fonctions juſques à ce tems-là ; ce qui ne pourroit ſe faire ſi ſes parois avoient acquis dès auparavant la dureté dont parle Monſieur Drouin ; elles n'auroient pû ſe mettre en mouvement , ni s'appliquer aux alimens pour les battre & les diviſer ; & dès le tems que cette dureté auroit commencé , on en auroit apperçu quelque marque par le défaut d'appétit. Le corps dont parle Monſieur Ramazzini, ne pouvoit non plus ſe former , ſans détruire l'ouvrage de la digeſtion.

2°. L'exiſtence des ſels dont je parle , ſe prouve par l'obſervation de Monſieur Borromée. C'eſt qu'ayant tiré du ſang de l'oreille d'un bœuf malade , & ce ſang s'étant coagulé , il s'en étoit ſéparé des parties luiſantes , faites en forme d'étoiles, qu'il croit être des ſels unis les uns aux autres , & qui ſont très-capables de produire l'effet dont nous parlons.

3°. Enfin, on remarque que l'humeur

meur que forme la petite vérole ; & qu'elle vuide par les pustules, se réduit quelquefois en une espéce de plâtre fort dur ; ce que quelques-uns des Membres de notre Societé assurent avoir vû diverses fois. D'ailleurs, les tumeurs qui viennent à l'occasion de la petite vérole, sont pour l'ordinaire extrêmement dures. Comme donc l'humeur ou le venin de la maladie des bœufs, a vraisemblablement un grand rapport avec le levain de la petite vérole, il paroît probable que cette humeur étant déposée sur le psautier, a formé cette espéce de pétrification.

Nous avons trouvé jusques ici un si grand nombre de rapports entre la maladie des bœufs, & la petite vérole des hommes, & des caracteres si ressemblans, que l'on peut avec beaucoup de vraisemblance considerer cette maladie comme une petite vérole, qui le plus souvent ne pouvant pousser en dehors qu'avec grande peine, à cause de la dureté de la peau, est très-dangereuse. Les

ſymptômes fâcheux qui l'accompagnent, montrent que le levain de cette maladie eſt très-malin ; enſorte que, s'il nous eſt permis d'appeller cette maladie une petite vérole, nous la nommerons maligne. Les ravages qu'elle a fait dans les lieux où elle a été, & la rapidité avec laquelle elle ſe communique, nous obligent à dire que c'eſt une petite vérole maligne & peſtilentielle. De cette maniere, nous concilierons les divers noms que les Auteurs lui ont donnés, les uns de petite vérole, & les autres de fiévre maligne & peſtilentielle. Quelques-uns conſiderant que cette maladie emporte plus de bêtes qu'il n'en réchappe, l'ont appellée, dans ce ſens, une peſte, comme le fait Monſieur Guillo ; & en effet, l'on peut dire que, ſoit parce que la ſtructure du cuir de ces animaux ne permet pas l'éruption de la matiere morbifique, ſoit parce que le levain de cette maladie agit ſur leur corps avec beaucoup de promptitude, nous pouvons dire que cette eſpéce de pe-

tite vérole est la peste des bestiaux ; comme la petite vérole confluente est appellée par quelques-uns, la peste des enfans.

Mais, si par le mot de *peste* on entend cette maladie des hommes, qui est proprement appellée de ce nom, je ne sçai sur quel fondement on pourroit embrasser ce sentiment, ni quels rapports suffisans on trouvera entre cette maladie & la peste, pour l'appuyer : car l'accablement, la fiévre, & la difficulté de respirer, sont des symptômes qui seuls ne déterminent pas la nature de la peste ; il faut pour cela qu'ils soient joints avec les caracteres essentiels, ou du moins les plus ordinaires de la peste. Tels sont les *bubons*, les *charbons*, & les *taches de pourpre* sur la peau. Mais aucun des Auteurs que l'on a consultés, ne posent ces symptômes dans cette maladie. D'ailleurs, la contagion, la mortalité, & les autres accidens funestes de cette maladie des bestiaux, prouvent bien que c'est une maladie maligne, &, si l'on veut, pestilentielle ; mais non pas que ce soit

ſoit la *peſte* que l'on nomme ainſi proprement parmi les hommes. Outre cela, il faut remarquer qu'un caractere qui eſt preſque eſſentiel & diſtinctif de la peſte, c'eſt qu'elle ne pouſſe jamais de puſtules ſemblables à celles de la petite vérole; mais ſeulement des bubons, charbons & exanthemes. Il eſt bien vrai que quelquefois, dans la peſte, ces exanthemes s'élevent tant ſoit peu, mais ils ſont ſecs & ne ſuppurent point; ce qui les diſtingue parfaitement des puſtules de la petite vérole. Il y a donc lieu de croire que cette maladie n'eſt pas celle que l'on appelle peſte parmi les hommes, quoique parmi les bœufs elle produiſe d'auſſi funeſtes effets.

Nous avons cherché avec quelle maladie connue, celle des bœufs peut avoir rapport, afin que cette connoiſſance nous conduiſe à la méthode que l'on doit obſerver pour la guérir. Puis donc que, par une grande quantité de caracteres que nous avons raſſemblés, il nous a paru juſqu'ici qu'entre les maladies des

hommes, il n'y en a aucune à qui elle ressemble tant qu'à la petite vérole, il semble qu'on ne peut mieux faire, que de se proposer les mêmes indications, & d'examiner comment on pourra les remplir, la différente constitution des hommes & des bœufs devant, sans doute, causer quelque varieté dans cette occasion. Que s'il y a quelques personnes qui se fassent un scrupule d'appeller cette maladie une petite vérole, nous ne voulons pas disputer avec eux sur ce mot, & nous le leur abandonnerons sans peine. Mais nous les prions de considerer que, dans cette maladie, il y a premierement une fermentation dans le sang, ou une fiévre qui dure quatre ou cinq jours; qu'au bout de ce tems-là, ou peu auparavant, il se fait une séparation de l'humeur morbifique, laquelle est portée à la peau, en forme de pustules semblables à celles de la petite vérole; & en troisiéme lieu, que ceux d'entre ces animaux, ausquels ces pustules sortent & viennent à une parfaite suppuration,

tion, guériſſent, & que les autres meurent tous, ſuivant les Auteurs que nous avons cités. Voilà trois faits qui réſultent évidemment des différentes narrations que nous avons vûes, & qui ſuffiſent pour fonder les indications que nous propoſerons, quelque nom que l'on veuille donner à cette maladie. C'eſt auſſi ce qui nous autoriſera à éclaircir de tems en tems notre méthode, par la comparaiſon que nous en ferons avec celle que l'on ſuit dans la petite vérole, & par le ſuccès que l'on a dans la cure de cette méme maladie.

Les indications qui me paroiſſent ſuivre naturellement de l'idée que nous nous ſommes faite de la maladie des bœufs, ſont, premierement, de diminuer la quantité de matiere morbifique qui ſe ſépare par la fermentation : en ſecond lieu, de vuider cette matiere par les voyes les plus commodes & les plus ſûres. Il ſeroit à ſouhaiter que nous puſſions remplir une autre indication, ſçavoir, d'abſorber & de dé-

truire le levain qui produit cette maladie ; mais il faudroit pour cela trouver un ſpécifique qui fût opposé à ce levain ; & c'eſt ce qui eſt très-difficile. L'on n'a dans la Médecine qu'un très-petit nombre de ces ſpécifiques, & ils n'ont été trouvés qu'après une très-longue recherche. Le quinquina ne nous eſt venu qu'au bout de près de ſix mille ans, & à peine pourroit-on eſperer que nous ſoyons jamais aſſez heureux pour en trouver, de nos jours, pour la petite vérole. Nous ne devons donc pas compter ſur les ſpécifiques dans cette occaſion, & nous ſommes obligés d'abandonner notre troiſiéme indication, pour tourner nos vûes vers les deux autres, ou du moins à nous en tenir à un petit nombre des ſpécifiques qu'on a accoutumé d'employer contre les maladies malignes & contagieuſes en général, avec cette précaution que ces remedes ne ſoient point trop échauffans ; & cela par les raiſons que nous dirons ci-après.

Premierement, nous disons qu'il faut diminuer la quantité de matiere vérolique. En effet, les bœufs ayant le cuir trop dur, pour permettre le passage à cette matiere, lorsqu'elle sera abondante, elle se rabattra, comme nous avons dit, sur les parties intérieures & sur le sang, & y causera des accidens mortels; au lieu que si nous en diminuons la quantité, le peu d'humeur qui se sera formée, trouvera des passages dans les lieux de la peau les plus tendres & les plus faciles à pénétrer. Au pis aller, si elle ne peut sortir, & qu'elle rentre au-dedans, elle ne causera pas autant de ravage que si elle étoit en grande abondance, & l'on pourra plus aisément corriger sa malignité, & la faire évacuer par d'autres voyes. Cette quantité de matiere vérolique est ce qui cause la mort des hommes, ou des enfans, attaqués de la petite vérole: car la peau en étant couverte comme d'une croûte, la matiere qui y est poussée continuellement ne pouvant trans-

pirer, rentre au-dedans, détruit le tissu du sang, & les forces qui sont nécessaires pour soutenir les pustules, les élever & les faire suppurer.

Ce qui fait fermenter le sang, n'est ordinairement qu'une petite quantité de levain, de même qu'un peu de levain fait fermenter une quantité de pâte assez considérable. Par cette fermentation, toute la pâte s'aigrit, & se change, pour ainsi dire, en levain; desorte que, si l'on veut en diminuer l'aigreur, il faut trouver un moyen d'arrêter ou de diminuer la fermentation. Il en est de même du sang: un peu de levain fourni par l'air extérieur, ou par la communication de quelqu'autre malade, entrant dans le sang, & le trouvant propre à fermenter, le fait bouillir avec violence, & le change, pour ainsi dire, en levain. Plus donc la fermentation sera violente, plus il se formera de ces parties acres & corrosives, qui doivent être poussées au-dehors & sur la peau; & moins la fermentation

ration ſera forte, moindre auſſi ſera la quantité de cette matiere morbifique.

L'expérience confirme cette penſée dans la petite vérole. Lorſque la fiévre eſt ardente, & que par ſa violence elle excite des maux de tête, de l'aſſoupiſſement, un grand accablement, des douleurs de reins, & d'autres accidens de cette nature, alors elle pouſſe au-dehors une grande quantité de puſtules, leſquelles s'étouffent les unes les autres; & la nature accablée par l'abondance de cette humeur, ſuccombe ſous le faix. Au lieu que dans les petites véroles dont la ſuite eſt heureuſe, la fiévre & les accidens qui l'accompagnent ont moins de violence; & la matiere n'étant pas ſi abondante, forme des puſtules ſéparées, & éloignées les unes des autres, leſquelles par conſéquent ne ſe font aucun obſtacle, & permettent la tranſpiration. La nature par-là ſemble nous indiquer qu'il faut diminuer la quantité de matiere vérolique; & en ſecond lieu, que

pour cet effet il faut diminuer ou moderer la fermentation.

Pour remplir cette indication, nous n'avons que deux moyens; la saignée, & les remedes humectans, ou les rafraîchissemens moderés. A l'égard de la saignée, nous ne disputerons point ici contre ceux qui en condamnent l'usage, & dans la fiévre, & dans la petite vérole: cette discussion nous meneroit trop loin. Nous dirons seulement que nous la croyons très-utile, & dans l'un & dans l'autre cas, & que nous n'en avons jamais vû de mauvais effets. Nous croyons même que c'est le plus sûr & le plus prompt moyen que l'on ait pour diminuer la fermentation du sang, dans les maladies où le quinquina n'est pas employé.

Elle produit en même tems, dans la petite vérole, plusieurs autres effets très-avantageux: elle rend le sang plus coulant; elle débouche les passages, que la trop grande tension des vaisseaux avoit fermés; diminue les douleurs, & par conséquent

quent l'accablement, ſous lequel la nature ſuccombant, ne pouvoit s'acquitter de ſes fonctions ; & facilite par-là l'éruption des humeurs qui ſe ſéparent du ſang. C'eſt ce que nous avons appris par notre propre expérience, confirmée en pluſieurs occaſions. En la pratiquant donc dans les bœufs malades, pendant les premiers jours de la maladie, nous diminuerons la fermentation, nous faciliterons la circulation du ſang & des humeurs ; & ouvrant les paſſages, que la tenſion des vaiſſeaux tenoit fermés, nous procurerons, autant que la dureté du cuir le pourra permettre, l'éruption de la matiere morbifique ſur la peau.

Monſieur Ramazzini remarque que dans cette maladie des bœufs, on avoit d'abord pratiqué la ſaignée ; mais que comme on n'avoit pas bien réuſſi, on avoit ceſſé de le faire. Il ſemble que ce devroit être un préjugé contre ce remede ; mais ce même Auteur ajoute, que la maladie ne diminua pas par cette nouvelle

méthode : au contraire, elle devint plus forte & plus cruelle qu'auparavant. Ainsi cette observation, bien loin d'être contraire à la saignée, en indique l'utilité & la nécessité ; & si ce remede n'a pas d'abord réussi, on peut l'attribuer, avec Monsieur Herment, au mauvais choix que l'on a fait de la veine qui doit être ouverte, & à la petite quantité du sang que l'on a tiré. Ajoutez la mauvaise administration des autres remedes, qui, comme on le verra dans la suite, n'a peut-être pas peu contribué à ce mauvais succès. Messieurs Ramazzini, Herment, Drouin & Borromée, soit par ces raisons, soit par d'autres, conviennent de la nécessité de la saignée.

Mais Monsieur Fantastus la rejette, à cause, dit-il, de la corruption du sang & des esprits, qui rend la saignée inutile. Pour éclaircir sa pensée, il faut distinguer deux états du sang dans cette maladie ; sçavoir, le tems de la fermentation, qui précede l'éruption des pustules, & le tems qui suit cette éruption. Nous

avons vû que dans le premier tems, c'est-à-dire, dans les commencemens de la maladie, le sang est encore coagulé, & par conséquent n'est pas corrompu ; mais que dans la suite il se dissout, & se corrompt entierement. Il faut donc avouer que, dans ce dernier cas, la saignée est très-souvent inutile, & même nuisible, comme les praticiens en conviendront facilement. Aussi disons-nous avec Messieurs Ramazzini, Herment & Drouin, que la saignée se doit faire dans les commencemens ; & Monsieur Fantastus reconnoît si bien la nécessité de ce remede, qu'il recommande les (*a*) scarifications, dont l'effet est le même que de la saignée, & qui ne sont qu'une espéce de saignée.

Nous disons qu'il faut faire la saignée

(*a*) *Nous avons appris qu'un Fermier avoit perdu tout son troupeau de bœufs & de vaches, excepté un seul de ces animaux, à qui il avoit fait diverses taillades à la peau, par tout le corps.*

ſaignée dans le commencement de la maladie. Mais nous avons vû que le bœuf, en tombant malade, eſt d'abord ſaiſi d'un friſſon & d'un tremblement univerſel. Il faut laiſſer paſſer cet accident avant que de ſaigner, & attendre que la chaleur ſoit venue. On ſçait qu'une ſaignée, dans le tems du friſſon de la fiévre, cauſe des accidens funeſtes; & nous avons eu occaſion d'en voir quelques expériences dans des fiévres d'accès, quoique quelques praticiens ayent affecté de choiſir le tems du friſſon de ces fiévres pour faire leurs ſaignées. Peut-être que quelques-unes des ſaignées qui n'ont pas réuſſi dans les bœufs malades, ont été faites dans le tems du friſſon.

Pour pratiquer ce remede avec ſuccès, il faut donc attendre que le friſſon ſoit paſſé, choiſir la veine du cou, comme celle qui eſt la plus commode dans ces animaux, & qui peut fournir du ſang en plus grande abondance. La quantité du ſang que l'on doit tirer, eſt, ſuivant Monſieur

ſieur Drouin, de deux livres dans les bœufs, d'une livre & demi dans les vaches, & d'une livre dans les jeunes taures ou geniſſes. Si au bout de douze heures on ne voit pas d'amandement à la fiévre & aux inquiétudes, ou que cet amandement ne ſoit pas aſſez conſidérable, on doit la réiterer, & même aller juſqu'à trois fois : car, comme l'éruption des puſtules ne ſe fait ſouvent que vers le cinquiéme jour, on a aſſez de tems pour cela. Monſieur Ramazzini remarque que les bœufs, dans ces commencemens, ont ordinairement aſſez de vigueur pour ſoutenir ces ſaignées. Il a fait conduire aux champs quelques-unes de ces bêtes malades, pour eſſayer de les faire paître : elles ont marché d'un pas aſſez robuſte ; & n'ayant pas d'appétit, elles ſont retournées à leurs étables avec aſſez de force & de vîteſſe. D'ailleurs, ceux de ces animaux qui ſont tombés malades, étant, pour l'ordinaire, gras & replets, cela prouve en
même

même tems, & la nécessité de la saignée, & la facilité qu'ils ont à la supporter. L'on doit au reste proportionner la quantité de sang que l'on tire, à la constitution de chaque bête en particulier.

Pour continuer à temperer la fermentation du sang après l'éruption de la petite vérole, & dans le tems de la plus grande inflammation des pustules, il faut employer quelques remedes rafraîchissans & humectans. Ainsi l'on peut, sans rien craindre, se servir d'une espéce de ptisane faite d'une décoction d'orge, & chargée de quelques amandes, & de quelques semences froides; & dans le tems que la fiévre de ces animaux est violente, leur en faire boire plusieurs écuellées dans la journée, & sur-tout dans le tems de la plus grande inflammation des pustules, comme nous en usons à l'égard des hommes, ausquels on donne ce remede particulierement vers le quatriéme ou cinquiéme jour de l'éruption des pustules. Ce reme-

de

de, en détrempant le ſang, diminue & tempere l'ardeur de la fermentation, & en même tems adoucit les douleurs & les inquiétudes. Nous nous en ſommes ſervis avec ſuccès dans la petite vérole; & loin d'empêcher la matiere morbifique de ſortir, au contraire, ſans en augmenter la quantité, elle en procure l'éruption, en relâchant les fibres, qui ſont dans une eſpéce de convulſion, & qui ferment les paſſages.

L'eau chaude eſt un remede approuvé par pluſieurs Médecins en bien des occaſions; & ſi l'on en faiſoit avaler aux bœufs deux ou trois fois par jour, ce remede ſeroit apparemment d'une grande utilité; car outre que l'on détremperoit le ſang, cette eau pénétreroit les glandes de la peau, les tiendroit ouvertes, & donneroit ainſi paſſage à la matiere vérolique: ce que l'on éprouve avec ſuccès dans la petite vérole des hommes, auſquels l'on donne une legere décoction de thé. Cet-

te

te herbe rend l'eau plus pénétrante; & l'on pourroit attendre, à l'égard des bêtes à cornes, le même effet de la sauge, ou de quelqu'autre plante de cette sorte. On pourroit aussi faire une décoction de scorsonnere & de caryophyllata, qui sont des plantes que l'on trouve par-tout, ausquelles on pourra joindre, si l'on veut, la corne de cerf. Une décoction de cette nature, donnée chaudement, entretiendroit aussi la salivation, que nous avons vû être d'une nécessité indispensable. Ainsi il est à propos de donner, deux ou trois fois par jour, de cette décoction, tant que la maladie dure.

Quelques Auteurs ont prétendu que l'on pourroit diminuer l'ardeur de la fiévre par l'usage du quinquina. Ainsi Monsieur Ramazzini conseille de faire infuser trois onces de cette écorce dans dix ou douze livres de quelque eau cordiale, ou dans du vin qui ne soit pas violent. Cette quantité doit être partagée en

quatre ou cinq priſes, & l'on en fera prendre à l'animal malade deux priſes par jour, dans le commencement de la maladie. Monſieur Fantaſtus ordonne auſſi cette écorce ; il en mêle deux onces avec autant peſant de thériaque, dite des pauvres, & une once de diaſcordium ; & il fait prendre ce remede dans trois livres de ſuc d'anagallis, de creſſon de fontaine, de cochlearia, ou d'autres herbes de cette ſorte. Il ordonne ce remede pour prendre une fois par jour, pendant trois jours. Mais, comme Monſieur Ramazzini le remarque fort bien, le quinquina ne peut ſervir que pour les fiévres où il y a des accès marqués, & non pour celles qui ne ſont qu'un accès ſans interruption. Si ce remede fait quelque effet dans ces dernieres, cet effet eſt fort lent & peu ſenſible. Or, la petite vérole & la maladie des bœufs ſont de cette eſpéce ; ce n'eſt qu'un ſeul accès, qui dure pluſieurs jours, & par lequel, au bout d'un certain tems, la

la nature sépare du sang la matiere morbifique. Cependant on ne veut pas condamner entierement l'usage de ce remede dans cette occasion, parce que, quoiqu'il en soit, il sert à calmer les fermentations du sang, & est quelquefois fort utile dans les maux de tête, comme nous le sçavons par expérience. Comme il ne sçauroit être nuisible, on peut, sans danger, recourir à l'expérience à cet égard.

Au lieu de remplir l'indication que nous avons proposée, & dont nous croyons avoir prouvé la nécessité, ceux qui se sont attachés à la guérison des bestiaux, ont pris une route toute différente. Ils ont prétendu qu'il falloit aider à la nature, lui donner des forces, diviser & dissoudre le sang coagulé ; & pour cet effet, ils ont eu soin de faire avaler aux bœufs malades des forts cordiaux & des sels volatiles, le tout dans une grande quantité de vins forts & violens ; & presque toute leur recherche a roulé sur cette idée,

idée. Auſſi la plûpart des écrits que nous avons vûs, contiennent des remedes de cette ſorte, qui ne different que dans le nombre & l'eſpéce des drogues, mais qui concourent au même but, & conviennent à peu près dans leurs effets; & les ſecrets que l'on voit paroître ſur ce ſujet, ne ſont autre choſe.

En effet, cette idée ſe préſente naturellement à l'eſprit, que dans l'accablement où ſe trouve le corps dans cette maladie, les cordiaux procureront des forces à la nature, & l'aideront à pouſſer au-dehors les humeurs qui l'incommodent. C'eſt ainſi que, pendant fort long-tems, on a traité la petite vérole. On tenoit un malade dans une chambre fort échauffée, on l'accabloit de couvertures; & quoique la fiévre fût très-violente, on donnoit en abondance des cordiaux, compoſés de ſels volatiles, & d'autres matieres extrêmement échauffantes. Mais, au lieu de parvenir au but que l'on ſe propoſoit, on alloit, ſans y penſer, à des fins direc-

directement opposées. Le sang fermentant déja avec beaucoup de violence, on lui procuroit par ces remedes, & au-dedans, & au-dehors, une agitation encore plus forte. Outre les inquiétudes, les maux de tête, le transport au cerveau, & les autres accidens de cette nature, qui viennent ordinairement de la trop grande agitation du sang, elle produisoit encore une si grande quantité de matiere vérolique, que tout le corps en étant couvert, comme d'une croûte, & les passages étant ainsi bouchés, on empêchoit l'éruption de celle qui suivoit. Ce surplus ne pouvant pousser au-dehors, se rabattoit sur le sang & sur les visceres, & faisoit enfin succomber la nature sous la quantité de cette humeur. Les pustules, au lieu de s'élever, s'applatissoient & se flétrissoient ; le sang, fondu en eau, s'écouloit par les urines & les selles ; & le malade étant mort, l'on trouvoit le dedans couvert de pustules & de

de taches de pourpre, & tout gangrené.

Sydenham, ſçavant Médecin Anglois, ayant fait ſur cette maladie une attention toute particuliere, a découvert d'où venoient ces fâcheux accidens. Il a fait ſentir le pernicieux effet des cordiaux trop forts, & donnés en trop grande abondance, & leur a ſubſtitué des remedes humectans, ou du moins des cordiaux moderés & donnés à propos. Les Médecins de cette Ville, convaincus de la néceſſité de cette méthode, la pratiquent avec ſucces, & peuvent dans l'occaſion donner des preuves de l'utilité de cette nouvelle pratique, & du mauvais ſuccès de la précédente.

Mais ſi les forts cordiaux cauſent de ſi mauvais effets dans les hommes, dont la peau tendre & délicate peut donner paſſage aux humeurs qui y ſont portées, combien plus doivent-ils être pernicieux aux bœufs & aux vaches, dont la peau eſt dure & compacte, & par conſéquent

quent dont les pores sont beaucoup moins pénétrables aux humeurs véroliques. Si donc, par des remedes chauds & volatiles, pris intérieurement, vous augmentez l'agitation du sang, au lieu de donner des forces, & de soulager la nature, vous l'accablerez sous la quantité de matiere morbifique. Il n'en passera que peu ou point par les glandes de la peau; car les glandes étant enflammées, leurs fibres & leurs vaisseaux étant dans une grande tension, elles ne pourront se dilater pour recevoir ces humeurs, ni les expulser au-dehors, ni leurs sphincters s'ouvrir pour les évacuer. C'est ainsi que la vessie étant enflammée, on ne peut uriner qu'avec bien de la peine: c'est ainsi encore que l'on remarque que, dans un accès de fiévre, la sueur vient rarement dans le tems de la violence de la fermentation; mais sur la fin, lorsque la chaleur est un peu plus moderée, les glandes sont en état de se relâcher & d'ouvrir leurs orifices. La grande agitation que

que les forts cordiaux excitent dans le ſang des bœufs malades, produira dans les bœufs tous les accidens que nous avons décrit ci-deſſus, en parlant de la petite vérole, & qui ſont véritablement ceux dont ces animaux meurent ordinairement, ſuivant les relations que l'on a citées dans ce Mémoire.

Nous convenons bien que le ſang étant coagulé dans ſes vaiſſeaux, & circulant trop lentement, il faut néceſſairement rétablir ſa circulation, mais ſans augmenter ſon agitation, comme le remarque fort bien Monſieur Michelot, & ſans le diſſoudre, puiſque la fonte du ſang eſt un des ſymptômes de cette maladie, comme on l'a dit ci-deſſus, & que c'eſt le plus funeſte état où le ſang ſe puiſſe trouver. Nous nous ſervirons donc de remedes qui détrempent le ſang, mais qui ne le diſſolvent pas. Or, les remedes trop acres, ou les ſels volatiles, font ce dernier effet, & par conſéquent vont contre les fins que l'on doit ſe propoſer, & contre notre indication. Il

eſt bon de ſe ſervir d'un remede qui donne de la force au ſang, qui le détrempe, qui le rende pénétrant, qui le porte juſques dans les extrémités des vaiſſeaux, & qui rétabliſſe entierement la circulation. De cette maniere, ſes vaiſſeaux capilaires étant tenus ouverts, laiſſeront un libre paſſage aux humeurs qui ſeront portées à la peau. C'eſt l'effet que produit le thé dans la petite vérole, & que produiroit apparemment dans ces animaux la décoction dont on a parlé, laquelle peut tenir lieu de cordiaux moderés, & qui n'excitent pas trop d'agitation.

Ce que nous avons dit juſques ici des funeſtes effets des cordiaux, n'eſt pas ſeulement fondé ſur la raiſon & ſur l'expérience que l'on a faite dans la petite vérole, mais encore ſur les obſervations de ceux qui ſe ſont appliqués à la guériſon des beſtiaux dans cette occaſion. Monſieur Ramazzini aſſure que preſque tous ceux qui ont traité les bœufs malades, leur ont donné des remedes trop chauds, comme de la thériaque

que démêlée dans des vins forts & ſpiritueux. Il croit que cette méthode en a fait mourir pluſieurs. Monſieur Borromée dit que c'eſt jetter de l'huile ſur le feu. Et en effet, l'on nous a appris qu'en Bourgogne l'on avoit uſé de ces remedes dans les commencemens, mais que par une infinité d'expériences réitérées, on a enfin compris qu'ils ſont très-dangereux, & que leurs effets ſont preſque toujours funeſtes; deſorte que l'on a commencé en quelques endroits à ſe ſervir de remedes moins chauds, & plus temperés. Si ces remedes ſont mauvais dans le commencement de la maladie, il n'y a pas lieu d'en eſperer de meilleurs effets après la ſortie des puſtules & dans la ſuite de la maladie, la trop grande agitation du ſang étant pernicieuſe dans tous les tems de la petite vérole; ce qu'on peut légitimement conclure de ce que dit Monſieur Borromée, que les remedes intérieurs n'ont juſqu'ici ſervi de rien. Il ſemble donc que l'on pourroit principalement attribuer à

cette mauvaise pratique le peu de succès que l'on a eu dans la cure de cette maladie.

Lorsque l'on est attentif aux avis tacites que la nature nous donne, on découvre très-souvent ce qui est propre aux maladies que l'on entreprend de guérir. Ainsi, l'on a vû des gens, qui, étant attaqués de la petite vérole, & se sentant suffoqués par la quantité de couvertures dont on les couvroit, par la chaleur de la chambre, & par l'ardeur qu'excitoient les cordiaux dans leur sang, sont sortis de leur chambre, & ont pris l'air. Immédiatement après, les pustules qui avoient été retenues jusqu'alors au-dedans, sont sorties dans une quantité convenable, & avec une assez belle apparence. Quelques-uns des Membres de notre Société ont cité des exemples de cette nature. L'on dit aussi que quelques bœufs, sentant sans doute au-dedans d'eux une espéce d'embrasement qui leur donnoit un transport au cerveau, se sont jettés dans la riviere, avec des hurlemens épouvantables,

bles; marque de l'ardeur intérieure qui les consumoit, & que l'on avoit peut-être augmentée par les remedes : d'où nous pouvons conclure avec beaucoup de vraisemblance, que dans cette maladie, les rafraîchissemens moderés & les humectans conviennent mieux que les forts cordiaux.

Ayant tâché, pendant les premiers jours de la maladie, de temperer la fermentation, & de diminuer ainsi la quantité de matiere vérolique, nous en aurons d'autant moins de peine à remplir notre seconde indication, qui est de l'évacuer. Nous avons vû, par le témoignage constant & uniforme de la plûpart de nos Auteurs, que de toutes les routes que la nature lui fait prendre, la décharge de cette matiere sur la peau est la plus sûre & la plus commode. L'on a dit même qu'aucune de ces bêtes malades n'a recouvré la santé, qu'elle n'ait eu le corps couvert de pustules & de gales. D'où il suit que cette voye d'évacuer la matiere est non-seulement la plus sûre, mais en-

core qu'elle est absolument nécessaire. Lorsque l'on voit, dit Monsieur Herment, ces pustules sortir & s'augmenter, on peut esperer un bon succès, & il faut s'appliquer uniquement à les entretenir.

Pour cet effet, on peut user des frictions douces & moderées que conseille Monsieur Ramazzini; & cela dans les premiers jours de la maladie, & avant la sortie des pustules. On les fera avec de la paille, ou avec l'étrille humectée d'huile d'amandes douces, comme le conseille Monsieur Borromée, ou quelque autre huile moins chere. Par ce moyen on humectera les pores de la peau; on amolira les glandes tendues & gonflées par la violence de la fiévre, & on les disposera à recevoir & à évacuer la matiere morbifique. La décoction que nous avons proposée ci-dessus, sera aussi très-utile pour produire par le dedans le même effet. On se sert encore dans la petite vérole, de la corne de cerf, qui étant réduite en gelée, est une espéce de spécifique pour cette maladie.

die. Mais ce remede eſt un peu trop cher pour en uſer dans la maladie des bœufs auſſi abondamment qu'il ſeroit néceſſaire. Les gros os de bœufs, comme ceux des cuiſſes, pourroient produire les mêmes effets ; ſçavoir, d'abſorber ſes levains contenus dans le ſang, & de fournir des eſprits & des forces propres à ſoutenir & à avancer l'éruption des puſtules. Ces os peuvent être donnés en diverſes manieres, ſoit en poudre rapée, ſoit en les brûlant & en faiſant une décoction, ſoit auſſi en les réduiſant en une eſpéce de gelée. Comme la gelée de corne de cerf eſt très-propre & très-utile dans la petite vérole, il y a lieu de croire que ces os réduits en gelée, produiroient auſſi de très-bons effets dans la maladie des bœufs. Il eſt vraiſemblable que nous parviendrons beaucoup mieux à nos fins par ces legers remedes, que par les vins forts & ſpiritueux que l'on a employés dans cette occaſion. Monſieur Herment conſeille de faire avaler à ces animaux, pendant deux ou trois jours, du cryſtal de ſuye

de cheminée dans chopine de vin: Il regarde ce remede comme un sudorifique des plus sûrs, aussi-bien que des plus faciles, & il croit qu'il contribuera beaucoup à faire avancer les pustules, & à les entretenir. La dose de ce remede est, suivant cet Auteur, d'une cuillerée dans chopine de vin; mais il semble que ce remede a de l'acreté, & un peu trop de chaleur.

Cette évacuation de la matiere vérolique sur la peau, en forme de pustules, quoique nécessaire & indispensable, n'est pas sans inconvénient. Elle s'arrête pour de legeres causes dans les hommes mêmes, quoiqu'ils ayent une peau toute ouverte, & dont les poils ne peuvent faire aucun obstacle à l'éruption. L'on doit donc être fort attentif à empêcher qu'il n'arrive aucun accident capable de suspendre cette évacuation. Cinq choses la font ordinairement cesser dans la petite vérole; sçavoir, le froid extérieur, la trop grande chaleur, l'ardeur de la fiévre, la foiblesse du sang, &

les

les diverſions qui portent cette matiere ailleurs qu'à la peau.

1°. Les puſtules étant ſorties, ou commençant à ſe former, le froid extérieur reſſerre les pores de la peau, & empêche la matiere morbifique de ſe pouſſer au-dehors; & les puſtules, au lieu de s'élever, ſe flétriſſent bien-tôt après, comme cela eſt connu de tout le monde. Il faut donc mettre la bête malade dans un lieu qui ne ſoit ni trop chaud, ni trop froid; & ſi le fumier de mouton eſt trop chaud, celui de cochon trop infect, & que l'on craigne que celui de bœuf ne ſoit impregné du venin de cette maladie, il faut prévenir ce froid par quelque autre moyen, comme par la paille & le foin dont on peut garnir le lieu où l'on tient la bête malade. Nos Auteurs recommandent encore de couvrir ces animaux avec quelque couverture; ce qui ſera fort utile ſi on le fait avec quelque modération.

2°. Nous avons vû ci-deſſus comment la trop grande chaleur, tant

intérieure qu'extérieure, peut arrêter la sortie des pustules. Il faut donc éviter tout ce qui la peut causer tant au dedans qu'au dehors, & la diminuer par quelques émulsions en forme de ptisanne; ces émulsions étant, dans la petite vérole des hommes, très-convenables, particulierement dans le tems de la plus grande inflammation.

3°. Si la fiévre continue avec violence après l'éruption des pustules, il arrive ordinairement qu'elles ne s'élevent pas, & qu'elles se flétrissent, & qu'ainsi la matiere morbifique demeurant dans le sang, ou y étant reportée, le fond & le dissout. Dans la petite vérole des hommes, lorsque cet accident arrive, qu'il est accompagné de transports au cerveau, d'oppression, il faut bien se garder alors de donner aucuns cordiaux trop échauffans, puisque c'est la grande agitation du sang qui arrête l'éruption. La confection d'hyacinthe est le cordial auquel nous nous en tenons ordinairement pour les hommes. L'on en pourroit composer une pour les

bêtes,

bêtes, où il n'entreroit aucune des drogues qui enchérissent ce remede, comme l'or, les perles, les fragmens de pierres précieuses; à la place de ceux-ci, on pourroit y mettre le crystal. Lorsque dans cet accident l'on croit que le sang n'a pas encore perdu sa consistance, on saigne quelquefois dans la petite vérole des hommes, & avec utilité; mais si le sang est absolument fondu, & sort par les urines, ou par d'autres voyes, la maladie est entierement désesperée, & la saignée le plus souvent nuisible. Si la maladie des bœufs laisse le tems de faire toutes ces réfléxions, on peut appliquer ici tout ce que nous venons de dire de la petite vérole. Mais comme le levain de cette maladie est extrémement actif, & dissout très-promptement le sang, & que cette dissolution est un des plus funestes accidens de cette maladie, il faut chercher à le prévenir avec soin.

4°. Le sang n'a pas la force de

pousser la matiere vérolique au-dehors lorsqu'il circule trop lentement ; & qu'étant trop épais, il n'entre qu'avec peine dans les vaisseaux capilaires de la peau. Mais ce funeste accident n'est pas fort à craindre dans le cas présent. Nous avons vû ci-dessus que le sang qui étoit coagulé dans les commencemens, se dissout si bien dans la suite, qu'il change absolument de consistance ; & quatre ou cinq jours de fiévre qui précédent l'éruption, suffisent effectivement pour cela. Cependant si l'on avoit quelque preuve que la coagulation du sang suspendît l'éruption des pustules, la saignée & la décoction que nous avons marquée ci-dessus, semblent être les remedes les plus convenables. Nous ne disputerons point ici contre ceux qui regardent la saignée, dans cette occasion, comme la chose la plus pernicieuse ; nous dirons seulement que nous sçavons, par plusieurs expériences, que, dans la petite vérole, les pustules étant sorties, si la fiévre

fiévre est encore violente, ou qu'elle augmente de plus en plus, s'il y a des transports au cerveau & une grande oppression, l'on met en usage quelquefois très-utilement la saignée.

Quoique la nature affecte de pousser sur la peau la matiere vérolique, la moindre cause est capable de la détourner ailleurs. Cette diversion est ou intérieure ou extérieure. Les intestins sont la partie intérieure qui est la plus sujette à être attaquée, soit que par des remedes purgatifs on y attire l'humeur morbifique, soit que cette humeur étant trop abondante, ou resserrée au-dedans, trouve plus de facilité à se décharger sur cette partie que sur d'autres. Quoiqu'il en soit, cette diversion est très-dangereuse par diverses raisons. Premierement, la nature ayant commencé l'expulsion de la matiere par la peau, & étant troublée dans cette opération, n'est plus en état de séparer le surplus de cette matiere, laquelle demeurant

demeurant dans le ſang, le met bien-tôt en diſſolution. Secondement, cette matiere étant très-acre & très-corroſive, agit ſur les vaiſſeaux & les fibres des inteſtins, & y excite une diſſenterie ordinairement mortelle. Troiſiémement, cette humeur prenant une fois ſon cours de la circonférence au centre, ſe dépoſe dans tous les viſceres où elle trouve quelque facilité, & engendre ainſi une inflammation dans les poulmons, dans les reins, dans la veſſie & ailleurs, & y cauſe des accidens mortels. Auſſi la plûpart des praticiens ont-ils grand ſoin, dans la petite vérole, de n'irriter en aucune maniere les inteſtins par des purgatifs. Il ſemble que l'on ſe trouveroit bien de pratiquer la même méthode dans la maladie des bœufs dont nous parlons. Cependant on leur a donné en divers lieux des purgatifs aſſez forts, qui peuvent avoir été une cauſe du mauvais ſuccès que l'on a eu dans cette cure. C'eſt peut-être par cette raiſon que Meſſieurs

Messieurs Lancisi & Borromée rejettent, & les purgatifs, & tous les remedes qui agissent violemment, & que Monsieur Drouin, parmi ses remedes, ne met aucun purgatif. Ce n'est pas que nous prétendions que les purgatifs soient toujours nuisibles dans la petite vérole. Nous croyons, au contraire, que dans les commencemens de cette maladie, & avant qu'il pousse aucune pustule, on peut donner des purgatifs sans danger, & même avec utilité, comme l'éxpérience nous l'a fait voir quelquefois. Il n'en est pas tout-à-fait de même des bœufs; premierement, parce qu'on ne peut leur donner d'émétique; secondement, parce que l'expérience de presque tous les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, est contraire aux purgatifs, le levain de cette maladie ayant apparemment une grande facilité à se porter aux intestins.

L'on fait une autre espéce de diversion, dont l'usage mérite d'être examiné avec grand soin. Cette diversion

verſion vient des ſetons, cauſtics, veſſicatoires, & autres opérations de cette nature. Monſieur Ramazzini conſeille de faire des cauſtics des deux côtés du cou, un ſeton dans cette partie de ces animaux, qui pend au-devant de leur poitrine, que l'on appelle lampe, & de leur percer les oreilles. Monſieur Fantaſtus veut que l'on faſſe une eſpéce de trépan aux cornes, & que l'ouverture aille juſqu'à la moële, & que l'on employe les ſetons au cou & aux oreilles; & Mr. Borromée approuve auſſi les ſetons au cou faits avec la racine d'Hellebore. Il trouve même à propos que, pour attirer davantage, on applique des veſſicatoires ſur le ſeton; & enfin Mr. Lanciſi veut que, d'abord que l'on s'apperçoit que le bœuf tombe malade, on lui faſſe, & cauſtics, & ſetons, & veſſicatoires, non-ſeulement au cou, mais auſſi aux épaules.

Les autres Auteurs Italiens ne parlent point de ces opérations, ou au moins les Journaliſtes n'en font aucune mention. Monſieur Herment con-

conseille ces diversions, mais dans une autre maladie que celle dont il est question ici. Il se tait là-dessus dans le cas dont nous parlons ; & Monsieur Drouin les conseille, non dans la cure de la maladie, mais en qualité de préservatifs. D'ailleurs, ni les uns, ni les autres ne parlent du bon ou mauvais succès de ces éruptions artificielles. Nous trouvons seulement dans le Traité de Monsieur Ramazzini, que tous les bœufs appartenans à Monsieur le Comte Borromée, moururent, excepté un seul auquel on avoit fait un seton ; mais il n'explique point si ce seton avoit été fait pendant la maladie, & dans le dessein de guérir cet animal, ou si l'on avoit employé cette opération comme un préservatif, avant que la bête fût tombée malade. Il est très-fâcheux que nous n'ayons aucun fait là-dessus, & que ceux qui ont écrit, en donnant des conseils, n'ayent pas eu soin d'en marquer le succès, l'expérience étant toujours le meilleur juge dans ces matieres, &

sur-tout

ſur-tout dans des maladies que l'on peut regarder comme nouvelles, parce que les anciens Auteurs n'en ont pas parlé d'une maniere exacte & précise.

Comme nous n'avons donc aucune expérience ſur ce ſujet, voyons ſi, par ce qui arrive dans les autres beſtiaux, ou par la comparaiſon que nous faiſons de cette maladie avec la petite vérole, nous avons lieu d'eſperer quelque ſuccès de ces diverſions, ou ſi nous devons les condamner.

Nous avons vû que la nature affecte d'évacuer la matiere morbifique par des puſtules ſur la peau, de telle maniere qu'aucune bête n'a été guérie ſans cette décharge; ce qui prouve qu'elle eſt néceſſaire & indiſpenſable, & que ſi, en procurant une autre iſſue, vous troublez cette opération de la nature, vous courez riſque de gâter ſon ouvrage. Quand la nature ſe prépare une voye, il eſt toujours probable que c'eſt la meilleure, & que toute autre a des

inconvéniens

inconvéniens que nous ne prévoyons pas. Notre grande vûe doit être, non de troubler ou déranger ses opérations, mais de l'aider ou de suppléer lorsque les forces lui manquent. Si donc nous employons ces diversions dans cette maladie, nous ne pouvons pas le faire dans le tems du frisson, ces opérations pouvant être fort dangereuses dans ce tems-là, de même que nous l'avons remarqué à l'égard de la saignée. La nature semble alors succomber, ou être très-fatiguée par le levain qui vient d'éclore; & ce seroit lui donner une nouvelle charge à supporter, que de changer alors subitement le cours des humeurs.

Dans les trois ou quatre jours suivans, c'est-à-dire, dans le tems de l'ardeur de la fermentation, il semble que ces diversions ne doivent pas être utiles; car elles sont faites pour procurer l'évacuation de la matiere. Mais la nature observe constamment cette méthode de n'évacuer les humeurs

meurs que lorſqu'elles ont acquis, pour ainſi dire, un certain point de maturité, & qu'elles ont été précipitées. Mais dans ce tems de la maladie, elles ſont encore crûes, s'il nous eſt permis de nous ſervir de ce terme, & intimement mêlées avec le ſang; enſorte que la nature elle-même nous indique qu'il n'eſt pas tems de les vuider dans cet état. Pour les veſſicatoires, ils paroiſſent dangereux encore par une autre raiſon; ſçavoir, en ce que leurs parties volatiles ſe mêlant intimement avec le ſang dans l'ardeur de la fiévre, en augmentent conſidérablement l'agitation, &, par leur grande acreté, en diſſolvent la conſiſtance; ce que nous avons inſinué qu'il faut éviter avec grand ſoin. D'ailleurs, les urines ſanglantes étant un ſymptôme de cette maladie des plus dangereux, les catharides, dont on compoſe les veſſicatoires, produiſent quelquefois ce fâcheux effet, comme cela eſt connu de tout le monde.

S'il

S'il y a donc quelque tems, dans cette maladie, propre à faire ces diversions, c'est celui de l'éruption des pustules. Mais lorsque la matiere prend ainsi son cours vers la peau, en forme de petits abscès, n'est-il point dangereux, par ces diversions, de la détourner entierement, & d'empêcher ainsi une sorte de décharge, que nous avons vû être absolument indispensable? D'ailleurs, il seroit assez difficile de connoître précisément ce tems, que la matiere est préparée & disposée à l'évacuation. Mais, si ces pustules doivent pousser & s'avancer bien d'elles-mêmes, comment connoîtrons-nous que la nature n'a pas besoin de notre aide, & qu'elle achevera la guérison sans notre secours? Si, au contraire, les pustules s'applatissent & se flétrissent, l'on peut, à la vérité, tout essayer dans cette occasion; mais ces essais sont, pour l'ordinaire, assez inutiles. Voilà les difficultés qui se présentent contre cette espéce d'éruption artificielle.

Après

Après avoir bien conſideré ces difficultés, nous avons crû qu'il étoit cependant plus avantageux de pratiquer ces diverſions, que de ſe repoſer entierement ſur l'éruption que procure la nature. Cette éruption eſt ſi difficile, à cauſe de la ſtructure du cuir des bœufs, & il a été juſqu'à préſent ſi rare que les puſtules ayent pouſſé & mûri comme il faut, qu'il ſemble qu'il faut trouver quelque évacuation plus facile & plus commode. Or, les ſetons ont cet avantage, que leur évacuation n'eſt pas ſi ſujette à être ſuſpendue que celle des puſtules Ils attirent & vuident une grande quantité de matiere, & peuvent en effet décharger le ſang, en peu de tems, de plus d'humeurs, que pluſieurs centaines de puſtules véroliques. D'ailleurs, quand on conſidere la grande abondance d'humeurs qui ſe forment dans cette maladie, il y a lieu de conjecturer que ces diverſions n'empêcheront pas l'éruption des puſtules : au contraire, la nature

étant

étant accablée par cette abondance d'humeurs, eſt un grand obſtacle à la naiſſance & à la maturité de ces petits abſcès. Nous en attirerons une partie par ces ulceres artificiels; & déchargeant ainſi la nature d'une partie du poids dont elle eſt ſurchargée, nous faciliterons ſon opération; & en ceci nous ne ferons que l'imiter & ſuivre ſon indication. En effet, la ſalivation n'eſt qu'un ſupplément, lequel ne ſuffiſant pas, nous en fourniſſons encore un autre; & c'eſt par cette raiſon que, dans la petite vérole des hommes, on applique quelquefois des véſicatoires aux jambes, lorſque la ſalivation ne ſuffit pas, & que les humeurs paroiſſent tenaces.

Outre cela, ces ulceres que nous formons, attirent la matiere ſur la peau, & ne cauſent par conſéquent aucun dépôt ſur les parties intérieures: au contraire, ſi quelque partie de cette humeur, ne pouvant ſortir par les voyes naturelles, avoit à ſe dépoſer ſur les viſceres, il ſemble

que

que nous prévenons cet accident ; en lui ouvrant des passages au-dehors très - aisés & très - assurés.

Au reste, il est à propos de prendre garde au tems que se doivent faire ces évacuations. Le tems du frisson est, comme on l'a dit, fort peu propre à cela. Il n'est peut-être plus tems de les faire après l'éruption des pustules, la maladie étant dès-lors, dans ces animaux, déterminée à finir heureusement ou malheureusement. Il seroit à souhaiter que l'on pût observer précisément le tems qui précede immédiatement l'éruption des pustules, & que la matiere commence à se précipiter & se dispose à sortir : mais il est bien difficile de choisir si bien ce tems, l'éruption pouvant venir quelquefois plûtôt, & quelquefois plus tard. Il semble donc que si l'on veut pratiquer ces opérations, il faut le faire dès le second ou le troisiéme jour de la maladie, après que le frisson est fini, & avant l'éruption des pustules. L'on expli-

expliquera ci-après la maniere dont ſe font ces ſetons, cauſtics, &c.

Nous avertiſſons encore une fois les Lecteurs, que nous ſentons bien les difficultés qu'il y a ſur ce ſujet; que les Auteurs ne nous marquent pas le bon & le mauvais ſuccès de ces opérations. Nous ne donnons ceci que comme ce qui nous a paru le meilleur, ſans vouloir rien décider; & nous en appellons, pour les effets, à l'expérience, qui eſt notre Juge. Il n'eſt que trop ordinaire que, tout plauſibles que ſoient nos raiſonnemens, l'expérience les dément, & nous fait voir que nous avons donné dans l'erreur. Nous prions ceux qui auront plus de connoiſſance que nous, de l'effet de ces opérations dans cette maladie, de nous en donner avis; nous nous corrigerons avec plaiſir, & nous prendrons, ſuivant l'occaſion, de meilleures meſures.

La ſalivation eſt la ſeconde eſpéce d'évacuation néceſſaire que procure la nature dans la petite vérole.

le. Nous pouvons considerer de la même maniere celle qui arrive aux bœufs, dans la maladie dont il est question. Les Auteurs qui ont traité de celle-ci, conviennent qu'il faut l'entretenir avec grand soin ; & que si elle cesse de trop bonne heure, la bête malade est suffoquée. Il s'agit donc ici, de même que dans la petite vérole, d'éviter ce qui peut arrêter cette évacuation, de trouver des moyens de l'entretenir, & de prévenir les mauvais effets qu'elle peut produire : car quoiqu'il y ait de la différence entre la salivation dans les bœufs, & celle de la petite vérole dans les hommes, par rapport au tems où elle commence, comme nous l'avons vû ci-dessus, cependant la nature de cette évacuation, & les indications qu'elle fournit, semblent être les mêmes dans l'un & l'autre cas.

Dans la maladie des bœufs, cette évacuation se fait par les yeux, les nazeaux & la gueule ; l'humeur qui s'en écoule est gluante, corrosive,

& quelquefois mêlée de ſang, ſuivant Monſieur Herment. Monſieur Drouin aſſure que l'humeur qui ſort par les yeux, eſt une chaſſie purulente; & que celle qui ſort par le nez eſt épaiſſe. Il ſemble que les mêmes choſes qui peuvent faire rentrer les puſtules, peuvent auſſi faire ceſſer cet écoulement; ainſi nous nous en tenons, à cet égard, aux remarques que nous avons faites ci-deſſus, & aux précautions que nous avons indiquées.

Dans la petite vérole, la ſalivation eſt ſujette à deux accidens; l'un, que l'humeur qui s'écoule par cette voye s'épaiſſit en ſe nourriſſant, & devient enfin ſi gluante, qu'elle s'arrête dans les glandes du palet, bouche le paſſage, & empêche l'éruption du reſte; & alors les malades périſſent par la toux, & par la difficulté de reſpirer, ce qui occaſionne une eſpéce de ſifflement & de râlement dans la gorge. Il arrive la même choſe dans cette maladie des bœufs, comme le remarque Monſieur Herment; & la ſalivation étant ſuſpendue, elle pro-

 duit

duit ici les mêmes accidens. Apparemment l'humeur qui se jettoit sur les glandes du palet, se dépose sur la poitrine & sur les parois intérieures de la trachée artere, dont les glandes s'imbibent d'une liqueur visqueuse. Aussi Monsieur Guillo a trouvé la trachée artere de ces animaux, remplie de matieres glaireuses. Pour prévenir cet accident, on se propose de tenir les glandes ouvertes, d'inciser & d'attenuer la lymphe, & la rendre coulante; & c'est à quoi la décoction dont on a parlé ci-dessus sera très propre : car pénétrant, & intérieurement & extérieurement, dans ces glandes, elle les ramollit, détrempe l'humeur qui y est contenue, & entretient ainsi la salivation.

L'autre accident qui arrive dans la petite vérole, par rapport à la salivation, c'est qu'il se forme des pustules dans la gorge, lesquelles dégénérant en croutes dures, empechent que l'on ne puisse avaler, suspendant l'évacuation des humeurs que fournit la trachée artere, aussi-bien que

d'une

d'une partie de celles qui ſe produiſent dans le palet. Monſieur Ramazzini remarque en propres termes, que ce ſymptôme de la petite vérole arrive de même dans la maladie des beſtiaux. Nous avons vû en effet qu'il ſe forme, dans leur palet & dans leur gorge, pluſieurs puſtules; leſquelles, ſoit par leur quantité, ſoit par leurs croûtes, ſont capables de produire le même accident. Pour le prévenir, Monſieur Ramazzini dit qu'on s'eſt ſervi avec ſuccès d'un bâton de ſaule verd, oint d'un peu de beurre, qu'on paſſoit dans la gueule de ces animaux. D'autres Auteurs ordonnent de leur mettre, trois fois par jour, un baillon, & de les faire ainſi baver, l'ouverture de la gueule contribuant beaucoup, & à produire la bave, & à empêcher que ces animaux ne l'avalent.

Cette même humeur leur ſort auſſi par les nazeaux, dans leſquels, ſuivant Monſieur Guillo, il ſe trouve une grande quantité de puſtules, de même que dans le palet; &

comme ces puſtules peuvent, par leur quantité ou par leurs croûtes, ſuſpendre l'évacuation abondante des humeurs qui ſortent par les nazeaux, il faut tâcher de prévenir cet accident. Pour cet effet, on peut injecter dans cette partie du vin chaud, lequel humectant & amolliſſant les puſtules, empêchera qu'elles ne bouchent les paſſages : cette liqueur ouvrira en même tems les glandes, & entretiendra l'écoulement. Les vapeurs chaudes de la décoction dont on a parlé, pourront auſſi procurer le même avantage.

L'on procure cette évacuation, & on l'entretient dans la quantité que nous indique la nature, par la voye des humectans. Quelques Auteurs, & même de ceux qui paroiſſent avoir le mieux écrit ſur cette matiere, aident l'évacuation des humeurs par le moyen des ſternutatoires; ils ordonnent des injections de tabac & d'hellebore, dont la vertu eſt d'irriter les fibres des glandes, & des parties qui les environnent, & de leur faire ainſi filtrer une plus

grande

grande quantité de ces humeurs. D'autres ajoutent du ſoufre vif, qui contribue beaucoup à augmenter l'action des glandes. Cette méthode étant preſcrite par des perſonnes ſçavantes, qui ont examiné par eux-mêmes cette maladie, & qui par conſéquent ſont plus au fait que nous ſur ce ſujet, nous n'avons garde de condamner leur pratique, nous propoſerons ſimplement nos doutes là-deſſus.

Il nous ſemble donc que par ces injections l'on procure, à la vérité, un écoulement très-conſidérable; mais en irritant les glandes, & en violentant, pour ainſi dire, la nature, ne l'épuiſe-t'on point, & ne hâte-t'on point trop l'écoulement d'une matiere qui ne doit être expulſée que peu à peu, & à proportion de ſa maturité? Il ſemble qu'il faut que le ſang qui paſſe & ſe filtre par les glandes des nazeaux & du palet, ait le tems de s'épurer doucement de l'humeur morbifique qui ſe ſépare dedans ces couloirs: mais les

ſternutatoires violens donnant aux glandes une ſecouſſe conſidérable, évacuent non-ſeulement cette humeur, mais auſſi le ſang lui-même. Ne feroit-on point mieux de ſe contenter d'entretenir ce flux dans ſon état naturel, & de ſe conformer ainſi à l'indication tacite que nous donne la nature? Ce ſont nos doutes, c'eſt à l'expérience à les juſtifier ou à les condamner. Nous ajouterons ſeulement que l'on nous a aſſuré que pluſieurs de ces animaux ayant eu une ſalivation extrêmement abondante, en étoient mortes, comme par une eſpéce d'épuiſément.

Les yeux de ces animaux malades jettent une eſpéce de chaſſie purulente, ou de liqueur épaiſſe. La quantité de cette liqueur eſt apparemment fort augmentée par les ſternutatoires dont on a parlé; car toutes les fibres du nez & celles des paupiéres, étant miſes dans une eſpéce de convulſion par l'acreté de ces drogues, expriment des glandes

la

la lymphe en plus grande abondance ; & comme par cette même contraction les conduits lachrymaux ſont comprimés & bouchés, il arrive que cette lymphe, au lieu d'entrer dans le nez, s'écoule le long de la cornée. Cette matiere étant fort acre & corroſive, ronge peu à peu les tuniques de l'œil & ſes vaiſſeaux, & détruit cet organe, comme nous avons appris qu'il étoit arrivé à quelques-unes de ces bêtes, qui ont perdu les yeux par l'abondance de cet écoulement.

Une autre choſe encore qu'il eſt bon de remarquer, c'eſt que cette lymphe qui ſort des yeux, eſt quelquefois mêlée avec du ſang : ce qui ſemble confirmer ce qu'on a dit, que les ſternutatoires agiſſent peut-être trop violemment. Soit que la liqueur qui coule des yeux, ne s'écoule par cet endroit que parce que les conduits lachrymaux ne ſont pas aſſez ouverts ; ſoit qu'elle vienne des glandes ou de quelques puſtules, comme elle eſt acre &

corrosive, & qu'elle peut former quelques ulceres dans cet organe, pour prévenir ces accidens, on lavera les yeux avec du vin chaud, dans lequel on aura fait une décoction de quelques herbes vulneraires. On préviendra par ce moyen la pourriture qui s'y forme, comme on le peut raisonnablement conclure des pelotons de vers que Monsieur Ramazzini a observé qui en sortoient. On sçait que la pourriture leur donne ordinairement lieu de s'éclore.

La qualité acre & corrosive de cette matiere, se découvre particulierement sur la langue, où elle excite plusieurs pustules pleines d'une sérosité rongeante, qui l'écorche, la fend & la fait tomber en piéces. Ces pustules sont à peu près de la même nature que celles du chancre volant, & on se sert des mêmes remedes, qui ordinairement réussissent assez bien : on les trouvera décrits à la fin de ce Mémoire.

Nous avons proposé la métho-

de que nous conjecturons être la meilleure, lorſque cette maladie fait ſon cours, & qu'il n'arrive aucun accident particulier : mais elle eſt ſujette à bien des accidens, auſſi-bien que la petite vérole ; & la nature même des ſujets qu'elle attaque, les rend & plus fréquens & plus malins. Ces accidens viennent ordinairement de la violence du levain qui cauſe la maladie, & peut-être auſſi quelquefois de la nature des remedes que l'on employe, comme on l'a inſinué ci-deſſus. Il eſt tems de paſſer à ces ſymptômes, & d'examiner ce qu'il nous ſemble que l'on doit éviter, ou que l'on doit faire, à l'égard des principaux.

Le ſang des bœufs eſt naturellement fort épais : dans le friſſon qui leur ſurvient au commencement de la maladie, ce ſang ſe coagule conſidérablement. De-là vient un tremblement exceſſif, dans lequel quelques-uns d'entre eux ſont morts. De-là viennent auſſi ces mouvemens convulſifs, qui ſont ſi violens, que Monſieur Guillo a vû un de ces

 bœufs,

bœufs, lequel, en heurtant de la tête contre la muraille, se l'étoit fendue en divers endroits. Il n'est pas surprenant que les bœufs soient attaqués de frissons, de tremblemens & de mouvemens convulsifs si violens.

L'on sçait que le frisson d'une fiévre intermittente fait quelquefois mourir des personnes âgées & affoiblies, & que l'on a dans les fiévres quartes des temblemens très-rudes. Le sang des bœufs étant plus disposé à la coagulation que celui des hommes, leur tremblement peut aisément dégénérer en une forte convulsion.

Il semble que le remede le plus naturel, est de mettre alors ces animaux dans un lieu chaud, de les couvrir de couvertures, de leur faire souvent des frictions, & de leur faire avaler une grande quantité de la décoction dont on a parlé, & aussi chaudement qu'il sera possible. L'on peut esperer un bon succès de cette pratique, s'il est permis de juger de la maladie des animaux, par ce qui se

ſe paſſe dans les hommes Les vins ou les liqueurs ſpiritueuſes, ne paroiſſent point devoir être utiles dans ce cas, étant, comme l'on ſçait, plus propres à produire des mouvemens convulſifs, qu'à les appaiſer.

Quelquefois ces animaux ont une fiévre ſi ardente, qu'il leur prend des tranſports au cerveau : nous avons dit que les forts cordiaux ont peut-être produit cet effet dans quelques occaſions. Quoiqu'il en ſoit, temperant l'ardeur du ſang par des saignées & des remedes humectans, nous faiſons, ce ſemble, tout ce qui eſt en notre pouvoir pour éviter cet accident, ou pour l'appaiſer.

La liqueur qui ſort par la ſalivation étant trop épaiſſie, & ne pouvant par conſéquent ſortir, demeure dans le corps, & en particulier ſe dépoſe dans la trachée artere; les puſtules qui ſe forment au goſier, empêchent auſſi la reſpiration : ces deux cauſes produiſent la toux, la

diffi-

difficulté de respirer & le râlement. La décoction chaude incisant & attenuant les humeurs, & amollissant les pustules, pourra, ou prévenir cet accident, ou en diminuer la violence. Monsieur Ramazzini conseille aussi, pour adoucir cette toux, & pour procurer la décharge des humeurs contenues dans la poitrine, de donner à ces animaux du sperma-ceti, à la dose de deux dragmes.

Le dévoyement & la dissenterie, sont des accidens fort ordinaires à ces animaux dans cette maladie, soit que le levain qui la cause se dépose avec facilité sur les intestins, soit que les purgatifs y ayent contribué. Quoiqu'il en soit, ce symptôme trouble extrêmement l'opération de la nature, ronge & détruit le tissu des intestins, & cause une espéce de gangrene dans ces parties, qui est mortelle. Il faut donc travailler avec grand soin à ne rien faire qui produise cet accident, & éviter les purgatifs, qui peuvent aisément

ſément le cauſer. Si la diſſenterie eſt cauſée par la fonte & la diſſolution du ſang, il eſt très-difficile, ou peut-être impoſſible d'y remedier. Que ſi elle arrive dans le commencement, lorſque le ſang a encore ſa conſiſtence, on pourra pratiquer les remedes qui ſont décrits ci-après.

Comme les urines ne deviennent ſanglantes que par la fonte du ſang, dès que ce ſymptôme ſe montre, la maladie ſemble déſeſperée. Il faut donc s'occuper à prévenir ces accidens, par la méthode que nous avons propoſée.

Quelques perſonnes ont remarqué, qu'outre les puſtules qui viennent à la langue, il en paroît quelquefois de ſemblables au fondement de ces animaux. Ils ordonnent de les racler avec une piéce d'argent, juſqu'à ce qu'elles ſaignent; de prendre enſuite une poignée de lierre terreſtre, le broyer & en frotter les endroits raclés, & mettre après des poireaux dans le fondement, & les

y laisser. Cette maniere de guérir ces pustules, est à peu près semblable à celle que l'on observe pour celles de la langue.

Le levain de cette maladie est si malin, & quelques-uns de ses symptômes si cruels, qu'ils meurent en diverses manieres, suivant la nature du symptôme le plus violent. Quelques-uns meurent subitement, ou dans le tremblement, ou dans les mouvemens convulsifs qui les saisissent au commencement de la maladie.

D'autres meurent par la violence & l'ardeur de la fiévre, dans les premiers jours. La salivation est quelquefois si abondante, qu'ils en sont épuisés, & qu'ils y succombent. D'autres fois, au contraire, cette évacuation est arrêtée de trop bonne heure, & ils suffoquent. Souvent la diarrhée les attaque, & dégénére en dissenterie ordinairement mortelle. Le plus grand nombre de ces animaux meurent entre le cinquiéme & le septiéme jour, les pustules ne pouvant

vant apparemment pouſſer, ou s'avancer, comme il ſeroit néceſſaire. Mais ſi les accidens dont nous avons parlé ne ſurviennent pas, ou ne ſont pas violens, que l'humeur ſoit évacuée à propos par la ſalivation, & que les puſtules s'avancent & ſuppurent bien, ces animaux guériſſent; & c'eſt la ſeule voye, ſuivant nos Auteurs, par laquelle on leur ait vû juſqu'à préſent recouvrer entierement leur ſanté.

Nous avons indiqué nos idées ſur la nature de la maladie des bœufs, & ſur la méthode qu'on peut obſerver pour la guérir. Comme nous n'avons juſqu'ici, par la grace de Dieu, pas eu lieu de faire aucune expérience ſur ce ſujet, la maladie n'ayant pas pénétré juſques dans notre pays, nous n'avons raiſonné que ſur les relations qui ſont tombées entre nos mains. Ainſi, nous ne donnons pas nos réfléxions pour être certaines & indubitables. Notre but a été de nous former, autant qu'il nous a été poſſible, une idée de la maladie du bétail,

bétail, de méditer sur la maniere dont on a taché de la guérir, & de dresser une espéce de méthode pour cet effet, fondée sur les expériences d'autrui, sur le bon ou le mauvais succès des remedes, & sur l'analogie que cette maladie peut avoir avec celles de l'homme. Il paroît par notre écrit, que quoique nous ayons consulté plusieurs relations, il nous manque encore bien des faits, & que cette matiere n'est pas éclaircie autant qu'elle devroit l'être.

Ceux qui ont le malheur d'avoir des bœufs malades, pourront, s'ils le jugent à propos, essayer notre méthode, toutes les autres ayant été jusqu'à présent inutiles, comme l'avouent Monsieur Ramazzini & d'autres Auteurs, & comme on est obligé de le reconnoître. Nous avons même appris que dans quelques lieux de la France, dès qu'un bœuf tombe malade, on ne lui fait aucun remede, mais on le transporte dans des Isles sur le Rhône,

ne, ou ailleurs, & on l'abandonne à son sort, tant les remedes que l'on a faits jusqu'à présent ont paru inutiles. Il est vrai que la pratique que nous prescrivons demande de très-grands soins, & qu'il seroit bien plus commode, si, par quelques-uns de ces secrets que l'on répand dans le monde en abondance, on pouvoit guérir ces animaux. Nous l'avouons; mais malheureusement cette maladie n'est point une maladie à secrets; il faut suivre la nature, & l'aider différemment, suivant les diverses circonstances qui se présentent. C'est ce qu'ont bien reconnu Messieurs Herment & Drouin, qui ordonnent des remedes suivant les symptômes, sentant bien qu'il est autant besoin de conduite que de remede. C'est aussi ce qu'on peut recueillir de la lecture des autres Auteurs qui ont traité de cette maladie.

On nous reprochera peut-être que notre méthode ne peut pas être d'un grand usage; que nous ordonnons,

ordonnons fort peu de remedes, & que la plûpart de ces bêtes mourront, avant que l'on ait administré les remedes que nous indiquons. Quoiqu'il y ait en effet quelques-uns de ces animaux qui meurent fort vîte, quoique d'ailleurs le levain de cette maladie soit très-actif, très-violent & très-malin, & que les obstacles de la peau soient fort difficiles à surmonter, cependant on ne laissera pas de trouver notre projet utile, si l'on fait réfléxion que ce n'est pas un petit avantage de sçavoir éviter ce qui peut être nuisible. On a vû que plusieurs Auteurs ont condamné les remedes échauffans que l'on avoit employés, & qu'ils ont attribué à cette mauvaise pratique une partie du ravage que cette maladie a fait. Notre méthode sera donc avantageuse en apprenant ce qu'il faut éviter ; & si d'ailleurs l'on ne peut pas, par son moyen, surmonter la malignité du venin, on diminuera peut-être le mal, & on guérira un plus grand nombre de

bœufs

bœufs que l'on n'a fait jusqu'à présent.

Nous passerons à présent aux preservatifs, qui sont presque d'une aussi grande importance que la guérison de la maladie. Le premier & le principal est d'éloigner les bêtes saines des lieux infectés, de tenir les étables nettes, de n'y mettre ni moutons ni cochons. On ne sçauroit dire si c'est pour avoir manqué à cette précaution, que la maladie, après avoir infecté la Lombardie, s'est répandue en France, ou si l'air étant lui-même infecté, a rendu ces précautions inutiles. L'on nous a assuré qu'un Village unique s'est quelquefois préservé de la contagion au milieu de plusieurs Villages qui en étoient attaqués. Quoiqu'il en soit, ces précautions peuvent être utiles. Monsieur Ramazzini propose même de ne point souffrir qu'un homme qui a eu soin de quelque troupeau infecté, aille dans une étable où soient des bêtes saines. Dans quelques lieux, on fait changer d'habit à

à ces personnes-là. En effet, comme l'on défend le transport des laines & des cuirs, ou autres marchandises d'un pays pestiferé dans un lieu sain, dans la pensée que ces marchandises sont infectées, on peut, avec quelque raison, appliquer cet exemple à notre cas.

Le second préservatif que l'on employe, ce sont les forts cordiaux. Monsieur Herment dit que comme la Thériaque & l'Orviétan passent pour des préservatifs merveilleux dans les autres maladies du bétail, il y a apparence que ces remedes doivent être bons pour préserver de celle-ci. Nous avons aussi vû dans quelques papiers volans, imprimés sans nom d'Auteur, que l'on avoit beaucoup employé la Thériaque dans cette occasion, & même avec quelque succès. Cependant Monsieur Borromée rejette les antidotes préservatifs, comme étant échauffans, & donnant trop d'agitation au sang. En effet, user de ces préservatifs échauffans, n'est-ce point donner de l'acti-

l'activité au levain, qui auparavant étoit en repos & sans action ? Le meilleur préservatif est quelquefois de ne rien changer dans la maniere de vie, & sur-tout de ne rien faire qui puisse altérer la constitution du sang, en l'échauffant & le fondant. Nous disons la même chose de la purgation ; elle excite un trouble & une émotion dans le sang qui peut faire fermenter les levains ; & si, à à cause de leur malignité pestilentielle, on peut appliquer ici ce que l'on remarque de la peste, nous autoriserons ce que nous avons dit des purgations préservatives, parce que, dit Diemerbrock de la peste dont il fait l'histoire, c'est que tous ceux qui avoient pris des purgatifs pour se préserver de la peste, en avoient été attaqués, & en étoient morts.

Les suffumigations sont usitées dans les maladies malignes & pestilentielles ; & comme celle du bétail tient beaucoup de ce caractere, on a employé les parfums en qualité de préservatifs. Les plus ordinaires

dinaires sont l'encens, le bois, & la graine de genievre, le soufre, la poudre à canon. On fera brûler ces parfums sur un réchaut, dans l'étable, en fermant portes & fenêtres, & on les ouvrira seulement un peu devant que les bêtes reviennent des champs; mais il faut sur-tout prendre garde à séparer les bêtes saines des malades, & même, suivant Monsieur Herment, à ne pas les faire aller aux champs par le même chemin; & comme l'on regarde, & les brouillards, & la rosée comme une des causes de cette maladie, il faut observer de ne les mener paître dans les prés qu'après que les brouillards sont tombés, & la rosée dissipée, & ne leur donner que du foin sec.

Quoique les setons, caustics, broches, & autres opérations de cette nature, puissent procurer de grandes évacuations, elles n'agitent pas le sang, & par conséquent ne sont pas fort dangereuses. Au contraire, en déchargeant le sang des sérosi-

tés, il ſemble que l'on donne moins de priſe au venin dont l'air eſt infecté. Le bœuf dont parle Monſieur Ramazzini, qui demeura ſeul en vie, de tout un troupeau appartenant à Monſieur le Comte Borromée, avoit un ſeton. On peut donc regarder ces opérations comme un des plus utiles préſervatifs que l'on puiſſe employer. Ce que nous venons de dire, eſt confirmé par une autre remarque du même Auteur; c'eſt que les bœufs gras étoient plus ſujets à cette maladie que les bœufs maigres; & qu'en général, entre ces derniers, il y en avoit eu moins de malades. Auſſi conſeille-t'il de ne pas laiſſer beaucoup manger les bêtes ſaines, ne s'agiſſant pas à préſent, dit-il, de les engraiſſer, mais de les préſerver de la maladie. Un Capucin qui a fait l'hiſtoire d'une peſte qu'il a vûe, a rapporté que ceux qui étoient mal habitués, & qui avoient quelque maladie chronique, n'étoient point attaqués de la peſte.

Avant que de finir ce Mémoire,

il nous reste à répondre à quelques questions importantes qui se présentent naturellement. Premierement, ceux qui sont surpris de voir dans les bœufs une maladie qui semble avoir tant de rapport avec la petite vérole des hommes, demanderont si elle est ancienne, & si elle revient souvent. Le peu d'exactitude que l'on a eu à décrire les maladies du bétail, nous met hors d'état de répondre précisément à cette question. Il y a eu souvent des maladies contagieuses parmi les bestiaux. Virgile fait mention d'une maladie épidémique, qui ruina de son tems les bestiaux de la Lombardie; mais il ne la caractérise pas assez, pour sçavoir si elle étoit différente de celle-ci, ou non. Fracastor, dans son Traité de la Contagion, parle d'une maladie dont les bœufs furent attaqués en Italie, & la décrit de cette maniere. *(a)*

Nous rapporterons, dit-il, l'histoire d'une maladie épidémique, très-singuliere, qui attaqua les bœufs ou vaches

(a) Fracastor, Traité de la Contagion, l. 1. ch. 12.

vaches en mil cinq cens quatorze, sans toucher aux autres animaux. Cette maladie commença dans le Frioul, d'où elle passa dans la Marche Trévisane, & se répandit enfin dans nos campagnes. Cette maladie commençoit par un grand dégoût, sans que l'on apperçût rien qui dût le causer. Ensuite, si l'on regardoit dans la gueule des bœufs malades, il y paroissoit plusieurs petites pustules qui couvroient tout l'intérieur du palet, & la peau intérieure de cette partie étoit fort rude. Il falloit d'abord séparer la bête malade, du troupeau ; autrement elle infectoit toutes les autres. Ce symptôme passoit peu à peu aux épaules, & de-là aux pieds. Ceux ausquels ce symptôme parcouroit ainsi successivement le corps, guérissoient presque tous ; & la plus grande partie de ceux ausquels cela ne se faisoit pas, périssoient.

Voilà l'histoire que fait Fracastor, dans laquelle nous remarquons quelques traits de la maladie dont nous avons parlé. Premierement, la gueule

de ces animaux se remplissoit de pustules au-dedans : l'on remarque aussi dans la maladie dont il est question, que les pustules viennent dans cette partie dès les premiers jours, & avant qu'elles sortent ailleurs. Secondement, ces pustules paroissoient ensuite aux épaules, & poussoient successivement dans les extrêmités. On observe dans la petite vérole des hommes, que les pustules poussent au visage & au cou, avant que de paroître ailleurs ; & nous avons dit ci-dessus, sur la foi d'une personne d'honneur, qu'en Bourgogne les pustules paroissoient sur-tout à la tête & au cou des bœufs qui tomboient malades ; ce qui donne lieu à quelque ressemblance entre cette maladie & celle dont parle Fracastor. Troisiémement, la nécessité indispensable de ces pustules, & de l'évacuation de la matiere morbifique sur la peau, se rencontre dans l'une & l'autre maladie. Mais Fracastor ne fait aucune mention des accidens funestes qui accompagnent la maladie qui attaque aujourd'hui les

les bœufs, ſoit que le levain de la maladie de mil cinq cens quatorze eût moins de malignité & de violence; ſoit qu'il y ait une véritable & réelle différence entre ces deux maladies. On n'a rien de particulier que nous ſçachions, des maladies dont les bœufs ont été attaqués en d'autres tems.

La petite vérole des hommes revient de tems en tems, & aſſez fréquemment; enſorte que, ſoit dans un tems, ſoit dans un autre, preſque tous les hommes en ſont attaqués, & qu'il y en a très-peu qui n'ayent eu cette maladie, & qui ſoient exceptés d'une regle ſi générale. Il ſemble que Dieu nous ait aſſujettis d'une maniere particuliere à cette infirmité. Il n'en eſt pas de même des bœufs; une infinité de ces animaux vivent & meurent ſans avoir eu la maladie dont nous parlons. Elle revient très-rarement, n'y ayant pas peut-être un exemple dans tout un ſiécle de cette contagion. Quoique l'on puiſſe dire que cette maladie revient peut-être plus ſouvent qu'on ne penſe; que

dans les pays de pâturages, comme la Pologne & la Hongrie, cette maladie peut y regner souvent sans qu'on s'en apperçoive, à cause du peu de malignité qu'elle a en de certains tems; il faut avouer, malgré ces raisons, qu'il y a à cet égard, une grande différence entre cette maladie & la petite vérole des hommes. Celle-ci n'a commencé à être connue que dans les derniers siécles; & il est vraisemblable que c'est une maladie nouvelle, étant trop singuliere pour avoir été méconnue par les Anciens, qui étoient si exacts dans la description des pustules qui peuvent survenir à la peau. Peut-être que la maladie des bœufs est aussi nouvelle; peut-être encore que le sang des hommes étant très-facile à mettre en mouvement & à fermenter, il ne faut dans l'air qu'un leger ferment pour exciter la petite vérole. Mais le sang des bœufs étant plus grossier, plus épais, & plus lent, comme nous l'avons vû ci-dessus, il faut un tems considérable, pour qu'il se

ſe ramaſſe dans l'air un levain capable, ſoit par ſa quantité, ſoit par ſa qualité, de produire dans les bœufs ſes funeſtes effets. Enfin, cette différence peut encore venir d'un ſoin particulier de la Providence envers les hommes. Si la petite vérole ne nous attaquoit que de cinquante en cinquante ans, par exemple, peu de gens l'ayant eue, les hommes d'un certain âge en mourroient preſque tous, & le genre humain en ſouffriroit cruellement; au lieu que dans l'état où ſont maintenant les choſes, il n'y a preſque que les enfans qui en ſoyent attaqués, & qui, à cauſe de la délicateſſe de leur peau, s'en tirent aſſez facilement, n'y ayant que très-peu d'hommes qui ne l'ayent eue dans leur tendre enfance.

Il a été défendu en pluſieurs endroits de manger de la chair de ces animaux tués dans le tems de leur maladie, & de ſe ſervir de leur cuir. On prend même preſque par-tout la précaution de les

faire enterrer à ſix pieds de profondeur, ſans être écorchés. On a cependant appris diverſes choſes qui font douter que la chair de ces animaux ſoit mal-faiſante. Mr. Guillo rapporte qu'un homme ayant conduit deux ou trois bœufs à l'armée ; ils furent trouvés morts le lendemain de leur arrivée ; le Boucher les mit en piéces, & diſtribua aux ſoldats de cette viande, ſans qu'aucun ait reſſenti aucune incommodité pour en avoir mangé, ou s'en ſoit plaint. On a vû une lettre écrite de Moulins, par laquelle on marque que quelques Payſans ont mangé de ſemblable viande, ſans aucun mauvais effet. Monſieur Camerarius & Monſieur Gerbeſius rapportent auſſi la même choſe ; & nous avons appris qu'en Pologne on ne ſe faiſoit aucune difficulté dans l'armée de manger des bœufs ou veaux tués dans le tems qu'ils étoient malades. D'un autre côté, Monſieur Guillo dit qu'une famille de Dauphiné eſt périe toute entiere, après avoir mangé de cette viande.

viande. D'ailleurs, la défenſe eſt ſi générale, qu'on ne peut pas douter qu'elle n'ait quelque fondement. Cela nous fait conjecturer que la chair de ces bêtes a de bonnes ou de mauvaiſes qualités, ſuivant l'état & le tems de la maladie dans lequel elles ont été tuées. Avant l'éruption des puſtules, & ſur-tout dans le premier ou ſecond jour de la maladie, le ſang étant encore dans un état de coagulation, la matiere morbifique n'étant pas formée ni répandue dans les chairs, elles peuvent demeurer ſaines dans ce tems-là. Mais environ le tems de cette éruption, ou après, elle cauſe une telle corruption dans les chairs, que l'on ne peut pas en manger, ſans courir le danger d'en être infecté. Cette corruption eſt ſi grande, comme le remarque fort bien Monſieur Guillo, que la chair & la peau ſont toutes couvertes de vers dix ou douze jours après la mort. Monſieur Gerbeſius remarque encore que les chiens & les corbeaux qui ont mangé de cette viande, en ſont

 morts,

morts ; & il croit que les hommes n'en ont pas senti de mauvais effet, parce qu'en cuisant la viande, on en corrige la malignité. Pour le cuir, la lettre de Moulins que l'on a citée, & Monsieur Camerarius, témoignent qu'on s'en est servi sans incommodité.

Après la composition de ce Mémoire, un de nos concitoyens, d'une famille distinguée dans la Magistrature, nous a fait sçavoir une chose qui mérite d'avoir place dans cet écrit. Il a dit qu'un troupeau de moutons qu'il tient à Vernier, Village à une lieue de cette Ville, étoit atteint d'une maladie semblable à la petite vérole. Il leur sort dans cette maladie un très-grand nombre de pustules par-tout le corps, qui croissant pendant un certain nombre de jours, se desséchent, & laissent, après être tombées, des taches & des cicatrices sur la peau, tout-à-fait semblables à celles qui paroissent aux hommes, après la petite vérole. On le pria de

de vouloir bien en envoyer en ville, pour faire cet examen par nous-mêmes. Il eut la bonté d'en faire venir deux chez l'un des Membres de notre Société, qui les ayant examinés avec Monſieur Michel, Chirurgien, a rapporté que les puſtules de l'un de ces moutons étoient entierement diſſipées, & qu'il n'y reſtoit que des taches & cicatrices; ce mouton paroiſſoit aſſez gai & ſe porter aſſez bien. L'autre avoit encore les croûtes des puſtules, & les gales attachées ſur la peau, bien ſéparées les unes des autres, comme dans les petites véroles diſcretes & inégales en groſſeur. Elles paroiſſoient fort diſtinctement au muſeau & ſous le ventre, & on les appercevoit au toucher ſur le reſte du corps à travers la toiſon. Le Berger qui les avoit amenés, ayant été queſtionné ſur cette matiere, dit que les moutons, au commencement de la maladie, étoient dégoûtés & fort abattus; que leurs yeux étoient caſſés & larmoyans, & qu'après quelques jours,

les pustules commençoient à paroître ; elles augmentoient pendant huit ou neuf jours, au bout desquels elles commençoient à se dessécher. Il ajouta qu'il n'en étoit mort que quatre ou cinq sur tout le troupeau qui est de cent vingt moutons ; que cette maladie s'étoit aussi mise dans un autre troupeau qui est dans le même Village, & que l'on n'avoit fait aucun remede ; qu'on s'étoit contenté de prendre un soin fort exact des moutons malades.

Nous avons encore appris que cette maladie est fort connue des Paysans en France, sous le nom de la claviliere. Elle n'a pas été mauvaise cette année, au moins à Vernier ; mais il y a des tems où elle a beaucoup de malignité, & fait beaucoup de ravage dans un troupeau. La personne à qui appartenoit le troupeau dont on a parlé, nous a dit qu'il y a quelque tems qu'il perdit par cette maladie une grande partie de ses moutons. Il a remarqué encore que les petites fos-

ses

ſes ou cicatrices qui ſe forment ſur leur peau, leur durent toute leur vie.

Nous avons rapporté cette obſervation, afin de lever le ſcrupule de ceux qui ont peine à croire que les animaux ayent une eſpéce de petite vérole. Il eſt vrai que la maladie des moutons n'a pas eu les ſymptômes malins, violens, & peſtilentiels, ſi l'on veut, de celles des bœufs. Mais on n'en peut conclure autre choſe, ſinon que le levain qui a excité la maladie des moutons, étoit doux, & avoit peu d'acreté; au lieu que celui qui excite la maladie des bœufs, a un dégré de malignité extraordinaire. C'eſt ainſi qu'en de certains tems, il regne parmi les hommes une petite vérole bénigne, & dont on guérit avec facilité, & le plus ſouvent ſans remede; mais dans d'autres tems, la petite vérole eſt ſi maligne, que, malgré les remedes, elle emporte beaucoup de perſonnes, & ſe répandt rès-facilement, quelques précautions que l'on puiſſe

puisse prendre en pareille occasion.

Quelques rapports que nous ayons crû trouver entre la petite vérole des hommes, & la maladie des bœufs, nous n'avons pas prétendu que celle-ci fût absolument semblable à l'autre. Nous ne voulons pas l'appeller du même nom, si cela fait de la peine; mais nous disons seulement qu'entre toutes les maladies ausquelles l'homme est sujet, il n'y en a point qui ressemble plus à la maladie des bœufs, que la petite vérole. Nous avons crû être fondés par cette raison à en tirer les mêmes indications, & à observer la même méthode, autant que la constitution des bœufs & la malignité de cette maladie nous l'ont pû permettre. Nous prions les Lecteurs de prendre notre dessein en bonne part. Si nos idées sont justes, on pourra en profiter. Que si nous n'avons pas bien rencontré la vérité, parce que nous n'avons pas vû nous-mêmes cette maladie, nous prions les personnes qui l'ont examinée par leurs

yeux, de vouloir bien rectifier nos idées, & nous apprendre ce que nous n'avons pas pû sçavoir. Nous recevrons toujours avec plaisir les avis que l'on nous donnera, notre but étant uniquement de rendre service au Public, & de nous instruire de la vérité.



REME-



REMEDES

Pour préſerver & guérir les chevaux & beſtiaux attaqués de maladies contagieuſes, ſuivant les différentes expériences qui en ont été faites par Monſieur Herment, Médecin du Roi, & Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, en pluſieurs Provinces, par ordre de Sa Majeſté.

LE plan qu'on ſe propoſe dans ce Mémoire, n'eſt pas de s'appliquer à faire un ſyſtême, mais ſeulement de donner un ordre aiſé & familier pour l'uſage des remedes, ſuivant les principes qu'on établit, appuyés ſur des faits inconteſtables, puiſque c'eſt le fruit des obſervations qui ont été faites avec beaucoup d'attention.

C'eſt dans cette vûe qu'on a tâché d'éviter les termes & les expreſſions capa-

capables de rebuter des gens peu accoutumés à ces ſortes de diſcours, qui ne reſpirent qu'après quelques ſecours pour les ſoulager dans leurs calamités; & c'eſt dans ce même eſprit qu'on propoſe deux ſortes de remedes.

Les perſonnes aiſées qui ſont dans les Villes ou ailleurs, pourront en acheter qui ſont compoſés avec plus d'art & de ſoin; & les Payſans, qui ne ſont pas en état d'avoir ces ſecours, en trouveront d'autres plus à leur portée, qu'on ſubſtituera à la place des premiers.

PRE'CAUTIONS.

Il faut non-ſeulement nettoyer les étables & écuries, & les parfumer lorſque les animaux ſont au pâturage, mais auſſi à leur retour leur frotter le corps, deux ou trois fois la ſemaine, avec un bouchon de paille trempé dans une leſſive un peu chaude de cendres de ſarment, dans laquelle on aura fait bouillir quelques plantes aromatiques, comme ſauge, thym, romarin,

romarin, lavande & graine de géniévre; & ne les point renvoyer aux pâturages qu'ils ne soient secs.

Les parfums les plus ordinaires sont l'encens, la graine & le bois de géniévre, le soulfre, la poudre à canon & la poix, qu'on mettra sur un réchaut rempli de feu, & que l'on passera plusieurs fois par jour dans ces lieux, dont on fermera les portes & les fenêtres, afin que les parfums y fassent plus d'impression : on les ouvrira ensuite devant que les bestiaux reviennent, afin que l'odeur en soit dissipée.

On peut encore faire des feux autour des étables, & l'on doit frotter les auges & les rateliers avec l'ail, l'*assa-fœtida*, ou l'oignon.

Il faut prendre les mêmes précautions ci-dessus marquées, quand on mettra les animaux sains dans les lieux où il y en aura eu de malades ou de morts, & laisser passer un tems considérable sans s'en servir.

On ne sçauroit avoir trop d'attention à séparer les bêtes malades d'avec les saines; à les faire passer, s'il se

se peut, par des chemins différens, pour les conduire dans des lieux écartés qu'on aura destinés pour les pâturages, observant de ne les pas faire sortir pour aller aux champs, que le soleil ne soit levé & le brouillard tombé, & de ne les point laisser le soir au serein.

Les hommes ne se serviront point des couvertures, draps & autres ustenciles qui ont été à l'usage de ces animaux malades; & on ne laissera coucher personne dans les étables & autres lieux où on les garde.

REMEDES PRE'SERVATIFS.

On mettra tremper dans la boisson ordinaire des bestiaux une ou deux livres d'antimoine crud, que l'on fera bouillir, avant que de la leur donner, pendant un quart d'heure, & on rejettera de nouvelle eau sur l'antimoine, qui servira tout le tems de la maladie. Dans les pays où les eaux minerales (chargées particulierement de fer ou d'acier) sont familieres, on doit en abreuver le bétail pendant

dant dix ou douze jours, & ne lui donner à manger que deux heures après, obſervant de tirer de l'eau de la fontaine, ſans faire boire le bétail dedans.

Dans les herbes ou le foin qu'on leur donnera, on mettra quelques poignées de feuilles de bourache ou bugloſe, mercuriale, ſcordium, creſſon & chicorée ſauvage.

On leur fera prendre, de deux jours l'un, pendant quelques jours, trois ou quatre gouſſes d'ail écraſées, une once de gentiane en poudre, ou de *crocus-metallorum*, deux cuillerées de ſel, avec une demi-poignée de graine de geniévre, & quelques grappes de verjus ou de raiſins dans l'avoine & le ſon, ou dans le vin, avec la corne.

Comme les maladies dont les beſtiaux ſont attaqués, commencent ſouvent par dégoût, il eſt néceſſaire d'avoir un ſoin particulier de laver & nettoyer leur gueule avec quelques têtes d'ail pillées, demi-poignée de ſel, deux fortes pincées de poivre dans une chopine de vinaigre,

gre, où l'on trempera un bâton garni de linge de leſſive, pour en frotter lededans, & en faire avaler quelque peu, juſqu'à ce qu'on s'apperçoive que l'appetit leur revienne. Au défaut du poivre, on ſe ſervira de la roquette, du curage, eſpéce de perſicaire, & du jus d'oignon ou de poireau.

Si l'on fait ſaigner les beſtiaux par précaution, il eſt abſolument néceſſaire de les purger le lendemain avec une once d'*aſſa-fœtida*, autant de *crocus-metallorum*, trois gros de ſalpêtre, & pareille quantité de fleur de ſoulfre dans l'avo ne & le ſon, ou dans le vin, avec la corne.

On diminuera la doſe à proportion, ſelon les différentes eſpéces & la force des animaux.

Comme ces drogues & remedes ne ſe trouvent pas dans les Villages, on y ſubſtituera à la place deux onces de la racine de couleyrée miſe en poudre, qu'on appelle communément vigne-blanche, ou courge ſauvage, infuſée dans une cho-

chopine de vin, ou une once & demi de feuilles & tiges d'une plante qu'on appelle *gratiola*, vulgairement la grace de Dieu, ou herbe à pauvre homme, infusée dans un demi-septier de vin chaud.

On réiterera cette purgation deux fois, de trois jours l'un, & on ne les menera point paître le jour qu'ils auront été purgés.

Entre les remedes préservatifs, la Thériaque & l'Orvietan ordinaire doivent passer pour des remedes très-souverains, ayant été donnés de tout tems avec succès dans les maladies contagieuses des bestiaux; sçavoir, une once & demi à un bœuf ou à un cheval, une once à une vache, demi-once à un taure, délayée dans le vin.

Quelques-uns prétendent avoir préservé leurs bestiaux, en leur mettant au cou, dans un linge, du sel, de l'ail à moitié écrasé, de *l'assafœtida*, du vif-argent, ou un crapaut, que l'on jette dans le feu, après l'avoir fait servir quelque tems.

Obser-

Observations sur l'ouverture des corps des animaux malades ou morts.

Il a paru très-souvent une inflammation aux boyaux, avec disposition à gangrene, le fondement ulceré & parsemé de plusieurs boutons de couleur violette & livide.

Le poulmon n'a pas été exempt de quelque impression, puisqu'on y a trouvé de petites vessies remplies d'une humeur roussâtre, le foye souvent schirreux, & la bile contenue dans la vessicule du fiel, comme un marc de caffé. Il ne s'est point trouvé de glaires dans le sang, comme quelques-uns l'ont prétendu, si ce n'est une matiere laiteuse, parce que le lait étant supprimé, il y fait reflux, & s'y dégorge.

On rencontre encore très-souvent entre chair & cuir plusieurs boutons, qu'on peut comparer à une petite vérole avortée. Dans d'autres, nulle

le impreſſion aux viſceres, preſque point d'altération dans le cerveau, mais le ſang toujours gangrené.

DES CAUSES.

Par ces obſervations ſur les accidens qui accompagnent ces ſortes de maladies, qu'on doit regarder comme malignes, il eſt aiſé de juger qu'elles viennent d'un air corrompu, & de la mauvaiſe qualité des herbes, qui portent dans le ſang & dans le ſuc nerveux un levain de la nature d'un venin acide, qui le coagule à un point, que les liqueurs s'arrêtant dans leurs couloirs, s'y embarraſſent, de maniere que les ſecretions ne ſe peuvent faire que très-difficilement; ainſi le ſang ſe chargeant de parties groſſieres dont il ne peut ſe dépurer par le défaut de tranſpiration, que l'inégalité des précedentes ſaiſons a produit, il s'eſt trouvé rempli de différens fermens, qui

qui s'étant dévelopés par la chaleur de l'Esté, ont causé les différens accidens que l'on trouve dans ces sortes de Maladies, où le sang, qui dans le commencement étoit coagulé, faisant effort par ses fréquentes rarefactions, rompt la tissure de ses fibres ; ce qui se prouve par le sang qu'on tire dans les premiers momens de la Maladie, qui est fort coagulé, & quelque temps après n'a nulle consistance.

Cette même rarefaction du sang dilate si fortement les vaisseaux, qu'il romp souvent ses digues, d'où proviennent les hémorrhagies & les différentes tumeurs qui paroissent sur la peau.

Pour obvier à l'éruption des vaisseaux & prévenir l'épanchement il faut saigner les animaux dès le commencement, car quand on attend trop tard, la saignée devient plus nuisible qu'utile, parce qu'elle facilite la dissolution du sang, en lui donnant plus d'espace à rarefier & à se fermenter.

Dans le commencement de ces Maladies, si la saignée n'a pas eu le succès

qu'on en pouvoit eſperer, il faut attribuer cet effet à la difficulté qu'on avoit de ſaigner ces ſortes d'Animaux, & au peu de ſang qu'on leur tiroit; pour éviter cet inconvenient il les faut ſaigner au col, & tirer environ une pinte & demie de ſang aux Bœufs, une aux Vaches, & moitié aux Taures.

DES TUMEURS.

Pour avoir quelques ſuccès dans les Maladies dont les animaux ſont attaqués, il faut examiner attentivement les différens accidens qui demandent différens ſecours, que l'on ne peut mettre en œuvre avec ſureté, qu'en diſtinguant les ſymptômes qui caractériſent chaque eſpece de ces Maladies pour y apporter les remedes convenables.

Dans pluſieurs Provinces on obſerve que les Chevaux & Beſtiaux ſont frappés d'une eſpece de bouton de farcin de la groſſeur d'une noix, qui ptend au flanc & s'augmente inſenſiblement, en ſe communiquant

par

par des fuſées juſqu'aux bources qui groſſiſſent prodigieuſement.

Les vaiſſeaux voiſins de cette tumeur s'engorgent en un point, qu'ils deviennent comme des cordes : Elle eſt dure, noirâtre & ne contient point de pus, & elle reſſemble à ces Anthrax qui arrivent aux hommes dans les Maladies contagieuſes.

Quand cette tumeur que les Payſans appellent Charbon, ſe trouve au poitral ou aux environs de la tête, les Animaux périſſent ſi promptement, qu'à peine peut-on leur apporter du ſecours.

Lorſque cette tumeur eſt accompagnée de chaleur conſidérable & de battemens de flanc, il faut commencer par la ſaignée, & enſuite ouvrir la tumeur en quelque endroit du corps qu'elle puiſſe être, en croix de Saint André ; laver la playe avec l'eau ſalée ou l'eau de vie, mettre par-deſſus la Thérébentine délayée avec un jaune d'œuf, du Miel & de l'Eau de vie & panſer la playe deux fois par jour avec l'étoupe ou la corde effilée.

Ceux qui ne pourront pas avoir

çes remedes, se serviront du blanc de Poireaux ou d'une espece de Persicaire qu'on appelle Curage, & vulgairement l'Herbe à Charbon.

Plusieurs personnes se sont servies avec beaucoup de succès d'une plume remplie de Vif-argent, cachetée par les deux bouts, qu'on introduit à la faveur d'une lancette entre chair & cuir vers le col, qui produit un écoulement considérable de pus.

On a remarqué que ceux qui ont soin des Bœufs, les guérissent souvent avec une plante qu'on appelle la *Viorne*, en leur donnant souvent les feuilles & les bayes à manger, & mettant un morceau de la tige entre chair & cuir vers le bout de la nappe du col, qui attire un dépôt dont la matiere purulente coule par l'ouverture, & qu'on doit entretenir quelque tems comme un Cautere. Ce remede a été éprouvé avec succès à Fontainebleau.

On peut se servir des Setons qu'on fait au fanon ou à la criniere avec un fer rouge de la grosseur d'un doigt pour faire un trou afin de passer une corde, Lorsque cette évacuation commence

mence à diminuer, on purgera avec une once de *Crocus-Metallorum*, demie once d'*Assa-fœtida*, trois gros d'Aloës & pareille quantité de Jalap, le tout pulverisé, qu'on fera bouillir legerement dans une chopine de Vin : on réiterera cette purgation deux fois de deux jours l'un.

Au défaut de ces remedes, on se servira d'une once & demie en poudre de racines & feuilles de Cabaret, appellé *Asarum*, ou Oreilles d'Hommes, qu'on fera bouillir dans une chopine de Vin. On diminuera ou augmentera la dose à proportion de l'âge, de la force ou de l'espece des animaux.

Après l'usage de la purgation réiterée, on donnera une once de Thériaque, une demie cuillerée de poudre à Canon, & demie once de Cinabre dans demi-septier de Vin chaud, ou l'on fera prendre une once de Cristal de Suye de cheminée, demie once de racine d'Aulnée, autant d'Aristoloche, & pareille quantité d'Impératoire dans une chopine de Vin.

On tiendra chaudement ces ani-

maux, auſquels on donnera deux fois par jour de l'Avoine, que l'on fera bouillir dans le Vin, un peu de foin nouveau, point d'herbes, & pour boiſſon une décoction de Chardon-beni, Scabieuſe ou Reine des Prés, & la Scorſonnaire.

CATHARRE OU FONTE.

Les Bœufs & les Vaches ſont plus communement attaqués d'une Maladie qui prend par péſanteur de tête, abattement, foibleſſe à ne pouvoir ſe tenir ſur leurs pieds, friſſon & tremblement univerſel ſouvent ſuivi d'une chaleur exceſſive, altération, battement de flancs; & enfin les autres paroiſſent extérieurement avoir froid & intérieurement très-chaud; le lait tarit aux Vaches, il diſtille des nazeaux & des yeux une ſéroſité gluante & corroſive, mêlée quelquefois de ſang. Quand cette évacuation ſe ſuprime elles périſſent tout d'un coup par la toux, difficulté de reſpirer, ſiflement & rallement; ainſi il eſt d'une grande importance d'entretenir cet écoulement;

ment ; c'eſt pourquoi il faut ſe ſervir d'un baillon de Genet vert ou de Coudrier pour les faire baver pendant une heure ; ce que l'on repétera deux ou trois fois par jour, & enſuite on leur lavera la langue, le palais, les machoires avec le vinaigre, le ſel, le poivre & l'ail pour leur exciter l'apétit. S'ils peuvent manger, on leur donnera une once de *Crocus-Metallorum*, & demie poignée de graine de Géniévre écraſée, & autant de grains de verjus ou de raiſins, le tout mêlé avec le ſon : s'ils ne le peuvent pas, on leur fera prendre dans le vin : deux heures après on leur donnera de l'eau blanche tiéde avec le miel.

On leur ſéringuera pluſieurs fois par jour, tant dans les nazeaux, que dans les oreilles, du jus de poirée avec une décoction de feuilles de Tabac, & on leur souflera avec un chalumeau dans les nazeaux une pincée de racine d'helebore blanc, & pareille quantité de la poudre de bétoine, ou bien le marron d'Inde deſſeiché au four & reduit en poudre : ces ſternuatoires agiront plus puiſ-

ſamment ſi l'on fait précéder les parfums comme l'encens, le ſoulfre le bois de Géniévre, &c. Pour en recevoir la vapeur par les nazeaux.

Lorſque ces animaux ſont tout d'un coup ſi abattus & ſi foibles qu'ils ne peuvent ſe lever de terre, & qu'ils ont un froid par tout le corps accompagné de mouvemens convulſifs, il faut lors pour préférer la purgation à la ſaignée (qui ne convient ordinairement que dans le commencement) afin d'empêcher à la faveur du purgatif que les matieres croupiſſantes dans les premieres voyes ne ſe gliſſent dans le ſang.

Comme la conformation de l'eſtomac des Bœufs & des Vaches ne leur permet pas de vomir, on leur donnera comme purgatif quinze grains de tartre-émetique, une once & demie de diaprun, & demie once de thériaque dans une chopine de vin chaud qu'on réiterera deux jours de ſuite; ou bien on leur fera prendre une once de poudre d'*Aſarum*, demie once de gentiane, & pareille quantité de gratiola dans un demi ſeptier de décoction

tion d'Iris du pays ou flamme augmentant ou diminuant la dose à proportion de l'âge & de l'espece des animaux.

Après la purgation on se servira trois jours consécutifs d'une once de cristal de suye de cheminée, demie once de cloportes, pareille quantité de cinabre, au défaut du cinabre, demie once de racine d'aulnée qu'on nomme *Enula campana*, & pareille quantité d'aristoloche en poudre, dans un demi septier de vin chaud avec un verre d'eau-de-vie.

PETITE VEROLE MALIGNE.

Dans cette maladie les bestiaux sont attaqués tout d'un coup d'une chaleur excessive, mouvement violent, altération, battement de flanc, & la peau devient toute en bosse comme un gros chagrin. Dans ce moment la saignée seroit très-utile, mais aussi-tôt que ces especes de boutons paroissent s'augmenter, & que les accidens diminuent, il faut s'en abstenir, & s'appliquer uniquement à en-

tretenir cette éruption par l'uſage du chriſtal de ſuye de cheminée [*ce criſtal ſe trouve immédiatement ſous la ſuye en forme de petits criſtaux dans les cheminées ou fours, où on fait du feu.*] (qui eſt un ſudorifique des plus faciles & des plus ſurs) dans une chopine de vin pendant deux ou trois jours de ſuite.

On peut ſe flatter de quelque ſuccès quand ces boutons ſupurent une matiere très-puante qui devient en galle, la peau ſe ſilonne & ſe fend en différens endroits particulierement au pied; la langue ſe trouve couverte de ces mêmes puſtules, & s'écorche de tous côtés, il s'y forme pluſieurs ulceres qui les empêchent de manger, enſorte qu'ils périſſent quelquefois faute de nourriture, à moins que l'on n'aye ſoin de leur ratiſſer la langue & de la nétoyer avec une décoction d'orge, d'aigremoine & deux cuillerées de miel roſat : enſuite on ſe ſervira de quelques gouſſes d'Ail, demie poignée de ſauge & pareille quantité de la grande Joubarbe, nommée vulgairement Artichaut ſauvage, & autant

tant de la racine d'Angélique ou impératoire, qu'on pilera & qu'on fera infuser quelque temps dans le Vinaigre avec une poignée de Sel.

Quelques-uns ont pris ces sortes de boutons pour une Maladie qu'on regardoit comme de petites tumeurs particulieres, dont on prétendoit que le progrès étoit si considérable que la langue se fendoit, qui cependant ont été guéris par les remedes ci dessus expliqués.

Quand les galles commencent à se seicher, on les purgera avec deux cuillerées de Miel, une demie once de Clous de gerofle, autant de Canelle, une cuillerée de fleur de Souffre, pareille quantité de *Crocus-Metallorum* qu'on fera bouillir dans une chopine de Vin, ou bien on leur donnera une cuillerée de Cristal de suye de cheminée, une once & demie de Gentiane en poudre, & une once d'Asarum aussi en poudre dans un demi septier de Vin.

On leur donnera de temps en temps quelques morceaux de pain trempés dans le Vin, & on ne les envoyera

point aux pâturages qu'ils ne soient entierement guéris.

FLUX DE SANG.

Dans le commencement de cette maladie, les animaux ne fientent qu'avec peine, aussi est-on obligé de les faire feuiller, c'est-à-dire, de leur tirer la fiente du ventre, & leur donner quelque lavement, ou leur jetter avec la main dans le fondement une décoction de feuilles de Mauve, de Guimauve, & son de Froment.

Il survient très-promptement un flux de ventre avec un tenesme ou difficulté de fienter, où ils rendent quelques matieres glaireuses & une sérosité très-foetide, qui dégénere en peu de temps en flux de sang, accompagné de douleurs que l'on connoît par leurs plaintes.

Il est certain qu'il ne faut pas regarder cette maladie comme une dysenterie, puisqu'elle est ordinairement précédée d'autres accidens, mais comme un Symptome qui est souvent funeste, à moins qu'on n'aye pourvû

à la cauſe antécedente par les Remedes généraux ci-devant décrits.

On leur fera prendre deux fois, de deux jours l'un, trois onces de Catholicon compoſé de Rhubarbe, & un gros & demi d'Ipecacuanha en poudre, ou bien une demie once de Rhubarbe ou une once de Rhapontic en poudre avec une once de Thériaque que l'on délayera dans un demi ſeptier de Vin.

Lorſque le Flux de ſang arrive à ces animaux après avoir été purgés, on ſe contentera de donner ſeulement quelques jours de ſuite une noix muſcade en poudre, demie once de Canelle, deux gros de Clous de gerofle, & une demie poignée de Roſes de Provins auſſi en poudre : on fera bouillir le tout légerement dans une chopine de Vin.

On leur donnera pour boiſſon ordinaire de l'eau blanche ferrée, & de temps en temps une décoction de Plantain, de Gland de Chêne, & quelques cuillerées de Pepins de Raiſins concaſſés.

Il ne faut pas arrêter tout d'un coup ce

ce Flux par des remedes trop astringens, plusieurs animaux ont péri pour en avoir pris trop tôt, mais on peut se servir d'une once de Thérébentine délayée avec un jaune d'œuf dans une chopine de Vin : si ce Flux de sang ne s'arrête pas à la faveur de ces remedes, on leur donnera une poudre faite avec la racine de grande Consoude, de Bistorte, & de Tormentille mêlée avec le Coin ou la Nefle, ou le Gratecu qu'on fera bouillir dans le Vin.

Il est d'une très-grande importance d'avertir le public, que la variété des Remedes est à craindre, parce que les divers principes dont ils sont composés agissant différemment produisent des effets contraires, qui souvent bien loin d'apporter du soulagement, deviennent très-nuisibles : c'est pourquoi quand on aura fait choix d'une méthode appuyée sur les principes & sur l'expérience, il faut s'attacher à la suivre si l'on veut avoir un heureux succès dans l'usage des Remedes.

Par ordre de Monseigneur l'Intendant.

1714.

METHODE

METHODE

Pour traiter les Bestiaux, tant ceux qui sont malades, que ceux qui paroissent en santé; ordonnée par le Sieur Droüin, Chirurgien Major des Gardes du Corps du Roy, envoyé par Ordre de Sa Majesté.

LA Maladie qui attaque présentement les Bœufs & Vaches, est une petite vérole pourprée qui en fait mourir beaucoup, à cause que la peau de ces Animaux est si dure, que rarement la malignité se peut faire jour à travers. J'ai remarqué que tous ceux qui sont guéris ont été couverts de galles, & à quelques-uns tout le poil leur est tombé.

SIGNES DE LA MALADIE.

Ils ont la tête basse, les oreilles froides & pendantes, le regard triste, les yeux troubles & larmoyans, & il leur

leur en sort une chassie purulente, les nazeaux plissés, & il sort de leurs cavités une matiere glaireuse & très-épaisse; il sort de leurs poumons une haleine très-puante, difficulté de respirer, accompagnée quelquefois de battemens de flancs & de toux très-violente, & un frisson qui les agite si violemment, qu'à peine peut on les échauffer.

Les Vaches tarissent totalement ou en partie, suivant que la fiévre est plus ou moins forte.

Ayant fait ouvrir & anatomiser plus de deux cens, tant Bœufs que Vaches vivans, mourans & morts, j'ai trouvé dans presque tous, un des estomacs nommé le Livre ou Pseautier, à cause des différens feuillets qui le composent, d'une dureté si considérable, qu'à peine la hache pouvoit-elle se faire jour à travers; cette dureté ne doit pas être régardée comme cause de la Maladie, mais comme accident; car cette dessiccation n'est qu'un effet de la violence de la fiévre.

L'Epiploon, les Intestins gresles, & le Mezentere très-enflâmés & parsemés

ſemés d'une grande quantité de taches livides qui faiſoient voir viſiblement une très-grande malignité, & un ſang preſque gangrené.

La Veſicule du fiel étoit ſi pleine & tenduë qu'elle avoit quatre fois ſa groſſeur naturelle, remplie aux uns d'une liqueur ſemblable à de la poix fonduë, & aux autres comme une eau claire n'ayant nulle conſiſtance.

Le Foye, la Ratte & les Reins très-peu altérés.

Le Boyau droit ou Rectum à quelques-uns très-ulcerés, paſſant du bas ventre à la poitrine, j'ai trouvé à quelques-uns les poûmons très-enflâmés, & quelquefois ulcerés.

Le Cerveau preſque dans ſon état naturel.

Par toutes ces obſervations il paroît que la ſaignée eſt très-néceſſaire, parce qu'en déſempliſſant les vaiſſeaux, le ſang circule & ſe développe plus aiſément.

C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire que du moment qu'on s'apperçoit que quelqu'un de ces Animaux tombe malade, de le faire ſaigner promptement

ment de la veine du Col ; on la doit réiterer deux ou trois fois, à douze heures de distance l'une de l'autre.

La quantité du sang qu'on doit tirer sera proportionnée à la force de l'Animal : sçavoir, aux Bœufs, deux livres chaque fois ; aux Vaches, une livre & demie ; aux jeunes Taures & Génisses une livre.

Une demie heure après chaque saignée, on leur fera prendre le Breuvage suivant ; sçavoir une pinte de Vin & une d'Eau qu'on mettra ensemble.

Absinthe.

Sauge.

Et Cresson aquatique ou d'eau une poignée de chacun qu'on coupera bien menus ; on fera bouillir le tout pendant un quart d'heure, puis l'on passera à travers un linge, & on ajoûtera dans la Liqueur une demie once de Saffran coupé bien menu, l'on partegera cette Liqueur en quatre parties égales qu'on donnera à la Bête malade de quatre heures en quatre heures ; il faut que le Breuvage soit donné chaud, & ne lui rien donner

ner dans l'intervale des priſes : Si la Maladie augmente, on leur donnera le Breuvage ſuivant : Sçavoir,

Chopine de bon Vin.

Fiante de Pigeon fraîche, demi once ; & en cas qu'on n'en trouve pas, on prendra de celle de poulle, en en mettant un peu plus.

Souffre, deux gros.

Helebor noir ou Mauſſer en poudre un gros.

Sabine, aux Beufs un gros, & aux Vaches demi gros, & aux jeunes Taures, à proportion..

Salpêtre, trois gros.

Genievre, une groſſe poignée bien écraſée.

On laiſſera infuſer le tout pendant une demie heure ſur la cendre chaude, ſe donnant bien de garde de le faire bouillir ; on partagera ledit Breuvage en deux priſes qui ſeront données à douze heures de diſtance l'une de l'autre.

On réiterera ledit remede ſuivant le beſoin.

Il faut obſerver de ne point donner aux Vaches pleines, ni Sabine, ni Hélebore.

Pendant

Pendant toute la Maladie on aura ſoin de leur faire boire très ſouvent de l'eau dans laquelle on aura fait bouillir Bourrache & Bugloſe, plantes cordiales qui ſe trouvent communément dans la campagne & les Jardins.

Pour ceux qui ont le Flux de Sang ou de Ventre.

On prendra chopine de Vin rouge. Roſes de Provins, deux gros. Poudre de Coques de Gland, demie once. Et une demie Muſcade rapée. Brique ou Thuille en poudre très-fine, trois gros.

On fera infuſer le tout ſur la cendre chaude pendant une demie heure, puis l'on donnera le Remede à l'Animal, & on le laiſſera quatre heures après ſans lui faire rien prendre, dans les endroits où l'on pourra trouver du Sumac & du Bol, on en mettra dans ledit Breuvage une demie once de chaque, & l'on réiterera le Remede ſuivant le beſoin.

Ceux qui jettent par les Nazeaux.

On leur lavera les cavités quatre à cinq fois le jour avec du Vinaigre très-fort, dans lequel on aura fait infuſer des feuilles de Tabac ou d'Helebore.

Quand la Verole eſt ſortie, ce qui ſe connoît par quantité de Bouttons ou Galles qui viennent ſur la peau, on leur donnera matin & ſoir une rotie au Vin, & un peu de Muſcade rapée, on ne leur donnera à manger que du ſec.

Leur boiſſon ſera d'eau tiéde dans laquelle on aura mis deux bonnes poignées de farines de Froment.

Préſervatif pour les Beſtiaux qui ne ſont point attaquez de la Maladie.

On ne peut établir une méthode plus certaine qu'en procurant au Sang des endroits par leſquels il ſe purifiera des parties malignes dont il peut être chargé.

C'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de les

les herbire, & j'en ai vû de très-bons effets en plusieurs endroits.

Pour herbire, on prend un fer pointu environ de la grosseur du petit doigt, on perce la peau, autrement dit, Lampe, qui est pendante entre les jambes de devant; on met dans le trou fait par ledit fer, deux ou trois brins de racine d'Helebor noir ou mauſſaire, qu'on laisse plusieurs jours; par le moyen d'Helebor il s'y fait une grosse tumeur ou abcès que l'on perce, & il en sort une très-grande quatité de matieres, on entretiendra cette supuration le plus longt-tems que lon pourra.

Il ne faut pas se contenter de l'Herbi, il est nécessaire pour procurer de plus grandes évacuations de leur appliquer des Sétons: sçavoir, deux à la criniere, & le troisiéme au haut de la queûe.

Maniere d'appliquer les Sétons.

Il faut élever la peau de dessus le col le plus qu'on pourra, ensuite le percer avec un fer rouge de la grosseur

ſeur du doigt, paſſer à travers le trou une corde ou méche qui ſera frotée ou trempée dans un onguent nommé Supuratif, qui ſe fait chez les Apotiquaires, à ſon défaut on ſe ſervira de vieux Oing.

Quand les Sétons ſupurent, il faut les panſer tous les jours en tirant la méche ou corde doucement, crainte de la faire paſſer entiérement.

Il faut avoir ſoin à chaque fois qu'on penſera, de mettre à l'entrée de chaque trou de l'onguent.

Quand la corée ou méche ſera preſque finie, on y en attachera une autre qu'on fera paſſer à travers les trous.

Les Sétons doivent être entretenus le plus long-tems que l'on pourra.

Aux Beſtiaux auſquels on aura appliqué les Sétons, on leur donnera deux ou trois fois la ſemaine le Breuvage ſuivant : Sçavoir.

Une chopine de bon vin, dans laquelle on mettra.

Saffran, deux gros, coupés bien menus.

Deux coques d'œufs calcinées & réduites en poudre.

Souf-

Souffre, un gros.

Après le Remede pris l'on laiſſera l'Animal deux heures ſans manger.

Il ne faut pas obmettre de faire parfumer ſouvent les étables avec bois & graine de Genievre.

Ceux qui pourront avoir du Camphre en pendront au col de leur Beſtiaux de la groſſeur d'une fêve envelopé dans un morceau de cuir; à ſon défaut on y mettra une tête d'ail, ou un crapaud ſeiché au four.

La Poudre de Crapaux eſt un très-bon Préſervatif; c'eſt pourquoi il eſt néceſſaire de leur en faire prendre deux ou trois fois la ſemaine; Sçavoir deux ou trois gros chaque fois dans une chopine de vin.

Remede pour les Abcès ou Charbons qui viennent à la langue des Bœufs.

Il y a quatre à cinq années que les Bœufs furent attaqués en Dauphiné d'un Abcès ou Charbon à la langue qui en fit mourir beaucoup, avant qu'on eut trouvé le Remede ſuivant; Sçavoir, Ail, Poivre & Sel. Il

Il faut bien piler le tout enſemble, puis le mettre dans le vin ou vinaigre.

Avant que de ſe ſervir dudit Remede, on doit ratiſſer l'endroit malade avec une Cuilliere ou autre choſe, puis laver la Playe pluſieurs fois le jour avec ledit Remede.

Quelquefois les bords de la Playe deviennent durs & calleux, pour lors on doit les toucher legerement avec un linge qu'on aura attaché au bout d'un morceau de fer & trempé dans l'eſprit de Vitriol, on procurera la chute de l'eſcare en lavant ſouvent la Playe avec le vin dans lequel on aura mis le Miel commun, Sel & Ail pilé, & quelque peu d'eau-de-vie.

Pendant le traitement il eſt néceſſaire de purger l'Animal deux ou trois fois avec un demi ſeptier de vin, une tête d'Ail pilée, deux gros de fleurs de Souffre & une once & demie d'aſſa fœtida.



SENTIMENT

De Monsieur le Docteur Nigrisoli, Médecin de Ferrare & Premier Lecteur dans l'Université de sa Patrie, sur la Maladie Epidémique des bœufs; imprimé à Ferrare, 1714, 8. vol.

L'Auteur entrant d'abord en matiere, dit que cette maladie est une fievre ardente, maligne, pestilentielle & contagieuse. Il prouve, que c'est une *fievre*, par l'air triste de ces animaux, leurs yeux troubles, leurs oreilles pendantes, la pulsation que l'on aperçoit aux arteres carotides externes, lesquelles paroissent plus élevées & plus gonflées qu'à l'ordinaire; enfin il parle du hérissement de leur poil, & de la chaleur que l'on aperçoit en les touchant.

Il prouve que cette fievre est *ardente*,

dente, à cauſe de l'exceſſive chaleur de leurs entrailles; ils ont l'haleine ſemblable à une flamme de feu, & ceux qui ont mis la main dans leur gueule, pour en emporter de la bave, diſent qu'à peine y pouvoient ils laiſſer la main un moment, ſans être très incommodés de l'exceſſive chaleur qu'ils ſentoient. Les bœufs malades boivent avec excès, ſans paroître preſque jamais déſalterés; ils ont la reſpiration dificile, avec râlement, battement de flancs, & les narines plus dilatées qu'à l'ordinaire.

Cette fievre dit notre Auteur, paroît être maligne & peſtilentielle, tant par les cauſes internes & externes de cette maladie, que par les accidens funeſtes & malins qui l'acompagnent. La plûpart de ces animaux meurent, ſans que le grand nombre de remede que l'on a pratiqués juſqu'à préſent, ait pu produire aucun bon efet, ces animaux mourant ordinairement entre le cinquiéme & ſixiéme jour. Il leur vient, ſouvent même, avant la fiévre, des puſtules & des ulceres dans la gorge,

au palais & ſur la langue : leurs forces s'abatent tout d'un coup, ils grincent des dents, ont une toux facheuſe quoique legere ; ils ne ruminent ni ne mangent plus, ils rendent par les narines, par les yeux & par la gueule beaucoup de matiéres gluantes, & de mauvaiſe odeur ; ils ont des tremblemens & des mouvemens convulſifs aux épaules, aux muſcles de la poitrine, & ſur tout aux jambes ; & enfin ils font des excremens extremement puans, noirs, & mêlés de ſang.

Cette maladie eſt *contagieuſe* & *épidémique* ; l'Auteur remarque pour le prouver, que dès que le mal eſt entré dans une étable, il ſe communique avec tant de promtitude à tous les bœufs & vaches qui y ſont, qu'il ne ſert preſque de rien de ſéparer les bêtes ſaines d'avec les malades ; Que pluſieurs de ces animaux, quoi que dans des étables diférentes & ſans aucune communication, avoient été ataqués dans le même tems de la maladie : Et que les hommes qui ont ſoin des bêtes malades, la communiquent aux bêtes ſaines.

De la nature de cette maladie, il conclud qu'elle eſt cauſée par des corpuſcules malins, ſoufreux, ſalés, acres & rongeans, qui détruiſent le tiſſu des liqueurs, ſur tout de la partie rouge du ſang, & alterent la lymphe qui coule dans les nerfs, la rendent gluante & tenace, dérangent en un mot, toute l'œconomie du corps, & cauſent les accidens dont on a parlé.

L'Auteur recherche enſuite d'où ces corpuſcules ſont venus, il croit qu'ils ne ſont pas venus d'un vice particulier des viſceres de ces animaux, parce qu'il ſeroit dificile que ce vice eut été le même dans tous ces animaux, & propre à produire préciſément les mêmes ſymptômes. D'ailleurs il a trouvé les viſceres aſſés ſains dans ceux de ces bœufs malades qu'il a ouverts, excepté une vache dans laquelle il a trouvé le pſautier gangrené & un bœuf dont le même viſcere étoit fort affecté; ce qu'il ſuppoſe être plutôt un effet de la fievre, qu'une cauſe de cette maladie. Il croit que l'une des cauſes de la génération

ration du levain morbifique dans le corps, ce sont les alimens, ou les herbes qui ont été imprégnées de quelque qualité maligne. L'air aussi a pu fournir une partie de ce levain, non seulement par la respiration, mais aussi en s'insinuant dans les glandes du palais & de la gorge, & de la dans les vaisseaux ; de là vient que ces parties paroissent les premieres ataquées, & qu'il s'y décharge des humeurs visqueuses & puantes, comme on l'a dit auparavant. L'Auteur ajoute que cette maladie ne s'est pas repandue par une simple contagion, étant dificile à croire qu'un bœuf seul ait pu infecter tant de païs nonobstant le soin que l'on se donnoit de couper toute communication d'un lieu à l'autre. Mais l'air étant infecté par lui même aussi bien que les alimens des bœufs, cela a rendu inutiles les précautions que l'on a prises contre la communication des bœufs d'un païs à l'autre.

M. Nigrisoli demande ensuite ce qui a pu infecter l'air & les alimens, & il réfute le sentiment de divers Auteurs

teurs ſur ce ſujet ; Les uns diſent que la maladie eſt venue des lieux bas & des vallées où l'on a fait paîtres le bêtail ; Mais 1°. le bêtail que l'on a tenu ſur des collines & des lieux élevés, n'a pas été moins malade, que celui de la plaine ; 2°. Les paquis des lieux bas ont ſervi aux animaux pendant pluſieurs années, ſans qu'on ait aperçû de contagion, même dans des ſaiſons fort pluvieuſes, & après des inondations.

D'autres prétendent que cette maladie eſt venue de l'été pluvieux & froid ; ces grandes pluyes ont ramaſſé des ſels impurs, qui ſe mêlant avec l'air que l'on reſpire, ont infecté le ſang ; que cette même conſtitution de la ſaiſon a dimiuné la tranſpiration inſenſible de ces animaux, & que les écoulemens qui ſe devoient faire étant retenus, ils ſe ſont dépoſés ſur les viſceres & les ont infectés. Sur quoi l'Auteur dit que les hommes ſe ſeroient ſentis de ce dérangement, auſſi bien que les bœufs ; que ce dérangement des ſaiſons eſt bien capable d'alterer la ſanté, mais non

de causer une espece de peste ; que l'on a eu en d'autres années, des étés aussi pluvieux, sans que le bêtail en ait été incommodé ; & qu'enfin d'autres lieux de l'Europe onr été infectés de cette maladie, quoi qu'ils soient éloignés, & qu'ils n'ayent pas souffert ce dérangement de saisons.

Quelques personnes ont recours aux influences celestes ; elles croyent que les écoulemens des Astres sur la terre, quoique non malfaisans chacun en particulier, ont pu par leur mélange infecter l'air ; de même que plusieurs drogues, qui ne sont pas mauvaises à part, étant pulverisées & mêlées ensemble composent un poison. On apuye ce sentiment sur ce que les Astrologues assignent les causes des diverses pestes qui ont affligé l'Europe, à la situation de certains Astres malfaisans entre eux & dans les signes qui dominent sur le genre humain. M. Nigrisoli réfute cette pensée, sur ce que si elle avoit lieu, la maladie n'auroit pas passé lentement d'un lieu à un autre, mais toutes les provinces & campagnes de l'Italie,

l'Italie, par exemple, auroient été infectées tout à la fois, & ſans exception; ce qui n'eſt point arrivé; au contraire, il y a pluſieurs endroits ou le mal n'a point pénétré. Enfin il ne croit pas que les écoulemens des bœufs malades ayent pu ſeuls infecter l'air, quoique cette cauſe ait pu contribuer à répandre le mal.

M. Nigriſoli, après avoir refuté toutes ces opinions, propoſe la ſienne. Il cherche la cauſe de cette maladie dans les vapeurs qui ſortent de la terre, & cite ſur ce ſujet Hippocrate, qui attribue les maladies du genre humain a une altération ſecrette faite dans les entrailles de la terre. Notre Auteur faiſant réflexion, que la maladie du bêtail s'eſt fait ſentir dans les commencemens, dans les lieux du Ferrarois ſeulement, ou avoient campé pluſieurs années auparavant les troupes Françoiſes & Allemandes & où elles avoient fait un long ſéjour, il a cru que les cadavres qui y ont été enterrés en quantité, ont infecté la terre; que les pluyes ſurvenant la deſſus, ont mis

en action les corpuscu es malins, les ont fait passer dans les plantes qui en ont été infectées. Ces mêmes vapeurs s'élevant au dessus de la terre, sont à cause de leur pesanteur, & du peu de force du soleil dans la saison pluvieuse, retombées en forme de rosée maligne, sur les herbes. L'Atmosphere d'ailleurs, s'est aussi remplie de ces mêmes vapeurs, ensorte que les bœufs mangeant de ces herbes, avalant de cette rosée, & respirant un air infecté, ont été ataqués des accidens funestes dont on a parlé. Ces mêmes vapeurs étant portées par les vents en divers lieux, même dans des lieux éloignés, ou l'on ne peut pas supposer qu il y eut eu des armées, y ont infecté les herbes, & porté la maladie.

Notre Auteur apuye son sentiment par les remarques suivantes; 1°. Que le matin avant le lever du soleil, l'herbe étoit couverte d'une liqueur gluante, qui n'est pas ordinaire; 2°. que jusqu'à deux heures après le lever du soleil, il paroissoit un petit brouillard à la hauteur d'un pied environ,

de

de terre ; 3°. que dans les commencemens de la maladie, les bœufs qu'on ne ménoit aux pâquis que longtems après le ſoleil levé paroiſſoient ſe conſerver plus longtems contre cette maladie, 4°. Que la maladie ne paſſe pas ſucceſſivement d'un lieu à un autre ; mais que laiſſant ſouvent des vilages voiſins des lieux infectés ſans aucun mal, elle paſſe en des lieux plus éloignés ſuivant que les vapeurs y ſont pouſſées par les vents.

Qu'il nous ſoit permis de faire une reflection ſur le ſentiment de M. Nigriſoli. Il prouve bien que la maladie vient d'un air infecté ; il eſt même aſſés probable que cette infection vient de quelques vapeurs de la terre : il eſt plus dificile de connoître la cauſe de l'infection de ces vapeurs. Il y a eu des armées, nou ſeulement dans le Ferrarois, mais auſſi dans pluſieurs autres Etats de l'Europe. La Flandre a été le théâtre de la derniere guerre, & il s'y eſt donné des batailles très-ſanglantes ; Cependant la maladie des bœufs y eſt venue fort tard, quoique par la quantité de ca-

davres qui y sont enterrés, elle eût du, ce semble, y paroître plutôt qu'en aucun autre lieu de l'Europe. Nous en disons autant de la Catalogne, de la Suabe &c. Pendant tout le siécle passé, il y a eu des guerres dans la plupart de ces lieux, & sur tout en Flandre; il n'est presque pas possible que dans un si long espace de tems, il n'y ait eu quelque Eté pluvieux & froid, cependant on n'a pas apris qu'il y ait eu aucune maladie contagieuse des bestiaux qui aprochât de celle-ci. Il faut avouer que les causes des maladies, tirées de la nature de l'air & des vapeurs de la terre, sont pour nous des secrets impénétrables.

L'Auteur vient à la cure; il désespere du succès des remedes dans cette maladie, tous ceux que l'on a pratiqués jusqu'ici, ayant été de très-peu d'usage. Il ne laisse pas de proposer sa pensée, & il commence par les préservatifs. Il recommande non-seulement de séparer les Bœufs sains d'avec les malades, mais encore d'éloigner autant qu'il est possible ceux-là

de

de ceux-ci, d'écarter tout ce qui peut avoir ſervi aux Bœufs malades, les perſonnes mêmes qui en ont eu ſoin. 2. D'alumer & d'entretenir des feux dans les lieux où paiſſent les Beſtiaux, & ſur-tout lorſque la contagion eſt dans le voiſinage, & qu'il ſoufle des vents d'Aquilon, ou que les vents viennent des lieux infectés. On a remarqué, dit-il pluſieurs fois, que lorſque les vents d'Aquilon ont ſouflé, la contagion s'eſt renforcée, & a paſſé dans le voiſinage, & même dans des lieux fort éloignés, où elle n'avoit point encore été. Il ajoute. 3. Qu'il faut faire de petits feux dans les étables, ſur-tout avec le bois de Geniévre, & des ſuffumigations avec les bayes de cyprés, de laurier, ou de geniévre, ou bien avec l'eau-de-vie camphrée, le ſtorax, le benjoin, l'encens, &c. 4. Il ordonne de ne laiſſer point paître les Bœufs dans les pâquis, juſques à ce que la roſée & le petit brouillard dont on a parlé ci-deſſus, ſoyent diſſipés; & pour prevenir l'effet que les herbes, ainſi humectées, pourroient produire, il con-
ſeille

ſeille de laver & frotter ſouvent la gueule des Bœufs ou Vaches avec de la Sauge, de la Ruë & du Scordium trempés dans du Vinaigre avec un peu de Sel, en mêlant dans le Vinaigre quelques gouttes de (*a*) ſon huile contre la peſte.

Comme il peut y avoir dans le ſang des Bœufs; quelques corpuſcules de ce levain morbifique, M. Nigriſoli propoſe des remedes pour les expulſer avant qu'ils ayent fait leurs effets. Pour cela, il ordonne de mettre dans les abreuvoirs de l'Antimoine crud en poudre très ſubtile, & de jetter deſſus l'eau dont on veut abreuver le bétail; il conſeille de leur faire boire de cette eau de trois en trois jours. Il ajoute que ceux qui ont ſoin du bétail, remarquent que cette eau rend les Bœufs plus vifs & plus gais & que les Vaches rendent plus de lait. Dans l'intervale de trois jours on donnera à ces bêtes, le breuvage ſui-

(*a*) *Il ſe peut que cette huile ſoit la même qui ſe prépare à Florence qui s'appelle Huile contre la peſte.*

vant.

vant. Vous prendrez de la Chicorée, du Sonchus, ou Laiteron, du Chardon bénit, de la Scorzonere, du Gramen, avec un peu d'Orge, vous hacherez les herbes, & vous battrez médiocrement l'Orge, & après avoir mis le tout dans l'abreuvoir ; vous jetterez de l'eau dessus, laisserez les herbes quelque temps en macération & exposées au soleil. Il dit avoir expérimenté que ce préservatif étoit utile.

Il y a eu des gens qui ont donné à leurs Bœufs des purgatifs pour les préserver de la maladie ; M. Nigrisoli dit que bien loin de réussir, au contraire, ceux qui ont été purgés, ont été aussi-tôt après attaqués de la maladie. Il croit que les purgatifs agitant le sang, & les autres fluides, les disposent à recevoir plus facilement l'impression du levain morbifique. Pour la saignée, quoiqu'il ne la croye pas fort utile, il ne la condamne pas aussi entierement, & sur-tout lorsqu'on la fait dans les temps que la contagion n'est pas encore dans le voisinage.

M.

M. Nigrisoli venant à la cure de la maladie, condamne entierement la purgation, comme causant peu après une dysenterie ou une diarrhée, & une mort assez prompte.

La saignée, dit-il, n'est pas si fatale, quelques-uns de ces animaux que l'on avoit saignés, ayant été guéris, mais en petit nombre. Il prétend que lorsque la saignée se fait dès le commencement, dans le temps que le Bœuf est triste, a les yeux troubles & les oreilles pendantes, & avant que la fiévre soit venuë, la saignée peut être utile ; mais que l'expérience a fait connoître qu'elle étoit funeste, lorsqu'on la faisoit dans l'ardeur de la fiévre. Il rejette de même la réiteration de la saignée au cou, à la langue, aux oreilles, à la queuë, dont l'expérience a fait voir l'inutilité.

L'Auteur regarde comme inutiles & même comme nuisibles la plûpart des remedes qu'on a donnés à ces animaux ; dont les uns étoient des poudres démêlées dans du Vin ; d'autres étoient mêlés avec des purgatifs qui avançoient promptement la mort ;

d'autres

d'autres étoient compoſés de drogues de tant de ſortes & en ſi grande quantité, qu'elles troubloient les effets les unes des autres. Voici de quelle maniere il propoſe de gouverner le bétail malade.

D'abord qu'un Bœuf eſt malade, il faut le ſéparer des bêtes ſaines, le mettre dans une étable fort éloignée, où il ſoit à couvert & de nuit & de jour, & à l'abri du froid & de la pluye; on doit le tenir bien chaudement, & lui mettre même quelque couverture, s'il eſt néceſſaire. L'Auteur blame ceux qui laiſſent les Bœufs malades expoſés à l'air, & regarde cette conduite comme un des plus grands défauts dans la cure de cette maladie. On fera enſuite une ſaignée au cou ou à la queuë, avant l'ardeur de la fiévre; & peu après un ſeton au fanon, en y introduiſant une petite corde enduite de beurre. M. Nigriſoli ayant obſervé que dans quelques Bœufs, les glandes parotides, celles qui ſont dans le voiſinage & derriere l'oreille, étoient enflées, il recommanda d'appliquer le bouton de feu à ces parties,

&

& de procurer incessamment l'évacuation de la matiere qui y étoit ramassée. En effet, dit-il, l'expérience a fait connoître que les sétons & l'application du feu étoient les remedes les plus utiles ; car on a vu guérir particulierement ceux ausquels on avoit procuré une abondante évacuation d'humeurs par les caustics, & surtout par le séton au fanon. On continuera de laver & frotter la langue & le palais, comme on l'a dit ci-dessus, & même on fera des frictions par tout le corps, avec quelque étoffe rude & grossiere.

L'Auteur dit ensuite, en citant Hipocrate, sur les fiévres ardentes, qu'il faut donner à ces animaux des breuvages rafraîchissans, souvent & peu à la fois ; il ordonne de mettre dans l'abreuvoir, du laiteron, de la chicorée, de la violette, du gramen, du chardon bénit, de la racine de scorcomzonere, de contrayerva & de scordium, le tout coupé menu, comme on l'a dit plus haut. Il seroit encore fort utile de leur faire une boisson avec de la farine d'orge, qui leur peut aussi servir

ſervir de nourriture ; à cette farine, on ajoutera celle de graine de lin, ou plutôt celle du millet, ou la graine d'ache propoſée par Hipocrate dans la cure des fiévres ardentes. Si les Bœufs ne vouloient point de ces breuvages, on ſe ſervira de l'hydromel. La paille d'orge, le gramen & le laiteron, conviennent auſſi pour la nourriture de ces animaux.

Entre les remedes que l'on a donnés aux Bœufs, M. Nigriſoli en remarque deux; l'un eſt une infuſion de camphre, de ſafran & de myrrhe dans l'eau-de-vie, ou de bon vin ; l'autre eſt une infuſion de ſel Armoniac dans ſix onces d'eau de vie. Il dit que ce dernier a été pratiqué par quelques-uns, & a produit un grand écoulement d'urine, mais ſans aucun avantage, & il les condamne tous deux comme étant oppoſés aux indications les plus naturelles d'une fiévre ardente ; qui eſt de rafraîchir. Si l'on veut, dit-il, employer le ſel armoniac, on pourra l'ajouter aux herbes que l'on a indiquées pour le breuvage. On peut auſſi ſe ſervir de la corne de cerf

cerf rapée dont on fera une décoction avec la farine d'orge. Ensuite il conseille de donner des lavemens avec de la décoction d'orge de feuilles de violettes & de mauves.

Il finit en faisant des vœux pour le succès des remedes ; & en passant, il fait sentir qu'il est très-difficile de rendre raison pourquoi les corpuscules morbifiques repandus dans l'air ou sur les plantes, n'attaquent pas les autres animaux, & dit, que cela vient de la constitution particuliere des Bœufs.

Après avoir donné un extrait circonstancié de l'ouvrage de M. Nigrisoli, il nous reste quelques réflexions à faire sur ce sujet. 1. M. Nigrisoli ne parle point des rapports de cette maladie avec la petite vérole, ni des pustules ou galles, qui poussent sur la peau des Bœufs malades environ le cinquiéme ou sixiéme jour. Mais comme les autres Auteurs que nous avons cités parlent constamment de ces pustules ou galles, le silence de cet Auteur ne conclud rien contre le sentiment que nous avons avancé, & il

il y a lieu de croire, que M. Nigriſoli n'a fait attention qu'aux accidens qui précédoient le cinquiëme ou ſixiéme jour, qui eſt le temps le plus ordinaire de la mort des Bœufs. D'ailleurs l'idée qu'il donne de cette maladie eſt entierement conforme à ce que nous en avons dit, ſur le témoignage de pluſieurs Auteurs, & les ſymptomes ſont les mêmes. Ce que M. Nigriſoli dit encore, que cette maladie eſt une fiévre ardente, *maligne*, *peſtilentielle* & *contagieuſe*, n'eſt point contraire à notre penſée; car quoique la maladie des Bœufs ſoit ou puiſſe être une eſpece de petite vérole; elle ne laiſſeroit pas d'être une fiévre maligne, ardente, &c.

2. M. Nigriſoli prétend que l'on ne doit ſaigner les Bœufs malades que dans les premiers commencemens de la maladie, & avant l'ardeur de la fiévre, & il en appelle à l'expérience, les ſaignées faites dans l'ardeur de la fiévre de ces animaux ayant toujours été funeſtes. Comme l'expérience doit être conſultée avant toutes choſes, ceux qui auront des Bœufs malades pourront

pourront suivre le précepte de notre Auteur, s'ils n'aiment mieux essayer celui de M. Ramazzini qui lui est un peu opposé, & qui est le même que nous avons proposé. Nons dirons seulement, que ceux qui feront la saignée dans le commencement de la maladie, doivent prendre garde à la faire avant le frisson.

3. Ce que dit notre Auteur des sétons & caustics, confirme le parti que nous avons pris, d'autant mieux qu'il cite encore l'expérience sur ce sujet.

4. La pratique de M. Nigrisoli par rapport aux remedes humectans & rafraîchissans est encore la même que celle que nous avons proposée; & il confirme notre pensée à l'égard des cordiaux forts & échauffans.

5. Enfin il propose des préservatifs à peu près tels que ceux que nous avons indiqués; comme il a l'expérience de son côté, par rapport aux breuvages qu'il ordonne, on ne peut qu'y souscrire, n'y ayant rien dans ces breuvages qui paroisse contraire au but que l'on se propose dans la cure de cette maladie.

RAPORT

Fait par ordre de M. l'Intendant, de la Maladie du Bétail, par M. Guillo, Profeſſeur en Medecine, à Beſançon.

NOus ſouſſignés, Profeſſeur Royal en la Faculté de Medecine de l'Univerſité de Beſançon, & Chirurgien Juré Royal, & Anatomiſte de ladite Univerſité; enſuite de la Commiſſion à nous donnée par M. l'Intendant, en datte du 30 Juillet de l'an 1714; & des ordres de Monſeigneur le Controlleur Général, pour reconnoître les différentes maladies dont le Bétail rouge eſt attaqué dans la Paroiſſe de (*a*) *Foudremand*, & tâcher d'en découvrir les cauſes, nous nous ſommes

(a) La plûpart des noms contenus dans ce mémoire, ſeront peut-être mal écrits, parce que nous avons eu beaucoup de peine à les lire.

transportés

transportés dans ledit lieu, où, avant que d'arriver, nous avons passé au village des *Fontenès* dépendant dudit Foudremand, ou au moment de notre arrivée, on nous a informés qu'un Bœuf, appartenant à *Joseph Content*, & l'un de ceux ausquels l'Opérateur *Mourot* avoit donné le remede qu'il distribue pour la guérison du Bétail rouge, étoit mort depuis environ une heure; ce qui nous a engagés de rester dans ledit lieu, pour en faire l'ouverture. Et comme il n'y avoit personne propre à cet effet, nous avons envoyé à Foudremand, chercher un Boucher, qui s'étant rendu à nos ordres avec le sieur *Drouaillet*, Procureur d'Office, & le Maire de la Justice, nous avons fait ouvrir ledit Bœuf en leur présence & en celle du sieur *de Bourge*, Juge des terres & Baronie de Foudremand, qui s'est trouvé dans ledit lieu des *Fontenès*, par laquelle ouverture nous avons remarqué & reconnu.

Que la vesicule du fiel avoit environ un pied de diamettre, & étoit remplie d'une matiere séreuse, fort puante,

puante, & qu'elle excede de beaucoup la grosseur naturelle.

Que le lobe droit du poûmon étoit beaucoup plus gros que le gauche, & d'une couleur très-livide au dehors; & l'ayant fait ouvrir, nous avons reconnu une putrefaction entiere, & qui commençoit à se communiquer au lobe gauche.

Que la trachée artere étoit remplie d'une matiere glaireuse & puriforme, que la langue étoit d'une couleur livide, dont le bout étoit noir, & comme gangrené, le milieu sec & aride, & la racine remplie de petits boutons contenant une matiere très-corrompuë; le palais fort desséché, les museaux remplis de beaucoup de mucosités d'une très mauvaise odeur, & les yeux fort rouges, & baignés de larmes.

Nous n'avons rien reconnu dans la substance du cerveau, que dans la constitution naturelle.

Nous n'avons rien reconnu que de naturel au foye, à la ratte, aux reins, ni aux intestins, à l'exception du *Rectum* ou dernier boyau, que nous avons trouvé rempli de beaucoup de

ſang extravaſé, fort noir, & d'une très-mauvaiſe odeur.

Et ſur ce que les Habitans dudit Fontenès nous ont repréſenté qu'il y avoit encore beaucoup de bêtes malades, dont ils attendoient la mort à tout moment, nous nous ſommes tranſportés avec eux, dans les différens endroits où ils les ont fait conduire, & nous avons reconnu que la plus grande partie ont des flux de ventre, dont les matieres ſont de couleur verdâtre, ſereuſes & fort puantes, & quelquefois teintes de ſang, d'autres rejettant le ſang tout pur.

Ce qui eſt de ſingulier, eſt que, ſuivant le raport des Habitans, les autres bêtes ſaines recherchent celles qui ſont malades, & courent à l'odeur de leurs déjections, & lorſqu'elles ſont mortes, on a peine à leur faire quitter le cadavre.

Nous avons de plus remarqué qu'elles baiſſent la tête & les oreilles, qui ſont froides à leurs extrémités, quoique la racine de leurs cornes ſoit fort chaude, que leurs yeux ſont larmoyans, qu'elles jettent beaucoup de

mucoſité par les nazeaux, qui ſont remplis de petites veſſies; elles ont la gueule fort chaude, jettent des matieres glaireuſes & gluantes en abondance; elles ont le palais aride & deſſéché; elles ont auſſi de petites veſſies au-deſſus & au-deſſous de la langue, leſquelles ſont rouges & cernées de bleu, & la langue très-livide. La plus grande partie de ces bêtes touſſent fréquemment, ſe plaignent ſans relâche, ont des tremblemens de tout leur corps; elles ont des brouillemens de ventre accompagnés de compreſſions, leur poil eſt fort hériſſé, & elles ſont galeuſes pour la plus grande partie.

Un Particulier deſdits Fontenès nous a aſſuré qu'ayant été conſeillé de faire ſaigner ſes bêtes, pour éviter leſdites maladies, on ne pût leur tirer une goutte de ſang, quoique les vaiſſeaux fuſſent bien ouverts; mais une Vache à laquelle on ouvrit le vaiſſeau, jetta d'abord du ſang avec impétuoſité, & dans l'inſtant il s'arrêta, celui qui étoit ſorti, paroiſſant fort coagulé.

Lesdits Habitans nous ont assuré qu'il leur est mort depuis huit jours ença que la maladie a commencé, six bêtes rouges, & nous avons remarqué par nous-mêmes, qu'il y en a encore douze très-malades, deux desquelles ont pris le remede dudit *Mourot*.

De-là nous avons passé à Foudremand, où nous avons appris, par M. le Curé, le Juge & le Procureur d'Office dudit lieu, que depuis cinq jours en-ça, qu'on a commencé à s'appercevoir de la maladie, il y est mort cinq bêtes, & qu'il y en a encore six très-malades.

Qu'il en est bien mort cinquante-cinq, tant Bœufs que Vaches à *Tressile*, & que ce qui leur en reste est encore malade de la même maniere que ceux qui sont morts.

Nous avons appris que dans ledit lieu, il étoit mort une Vache chez l'Admodiateur comme enragée, vingt-quatre heures après avoir pris mal, & heurtant souvent de la tête contre les murailles & contre la terre. Il y a actuellement un Bœuf à Foudremand qui

qui a eu les mémes ſymptômes, qui a la tête fenduë en deux endroits, & qui n'eſt pas encore mort.

Nous avons fait ouvrir pluſieurs cadavres de ces bêtes, après leur mort, où nous avons remarqué pluſieurs choſes à peu près pareilles à celles ci deſſus; à pluſieurs, les inteſtins fort noirs & tendans à pourriture, les chairs de même; & dans une de ces bêtes qui n'a été malade que trente heures, il s'y eſt trouvé des vers dans pluſieurs endroits des chairs, après les avoir fait écorcher. Nous avons même appris de la plûpart de ces Habitans, que les bêtes qu'ils ont écorchées, dix ou douze heures après leur mort, ſe ſont trouvées ſi corrompuës & ſi remplies de vers, qu'ils ont été obligés de les abandonner.

Nous n'avons remarqué dans toutes ces bêtes que très-peu de ſuif, & à deux abſolument point du tout. Nonobſtant qu'elles paroiſſent très-échauffées, elles ne ſont point alterées, & boivent pour la plûpart très-peu. Il s'en eſt pourtant trouvé qui, ayant le nez dans l'eau, ne peuvent ſe laſſer de boire.

Une chose singuliere à observer, est que du moment qu'une Vache prend mal, elle n'a absolument point de lait.

Que les Bœufs les plus gros, en trois jours de maladie, deviennent d'une maigreur inconcevable; & que les Bœufs & Vaches, qui guérissent, deviennent extraordinairement galeux.

Il y en a plusieurs dans ces Villages qui ne sont pas encore mortes, mais il n'y en a aucune qui soit entierement guérie.



SYSTEME

SYSTÊME

Des Maladies des Bêtes à Cornes, de l'an 1714 *par le même Auteur.*

C'Eſt un nouveau genre de maladie & tout à fait extraordinaire, que celui qui paroît déja depuis quelques mois, dans pluſieurs contrées de l'Europe, & qui attaque particulierement les Bœufs & les Vaches. Telle a été autrefois parmi les hommes la *maladie de Hongrie*, la *ſueur Angloiſe*, la *Lepre*, & d'autres qui n'avoient point paru juſqu'alors, & qui ont diſparu, il y a déja pluſieurs ſiécles.

On peut donner à cette maladie, le nom de *peſte* de ces animaux puiſqu'il en meurt preſque autant qu'il en tombe de malades; en quoi elle differe de la ſimple maladie *maligne*, de laquelle il en échape plus qu'il n'en meurt.

Il ne faut pas s'imaginer que la cauſe de cette maladie ſoit cachée ſous

les herbes dont ces animaux ſe nourriſſent : car ſi cela étoit, les chevaux, les chevres, les moutons & ſemblables animaux qui brouttent & vivent des mêmes herbes, en ſeroient auſſi infectées.

L'on recherchera donc avec plus de ſureté, la cauſe de ce mal dans une *nouvelle conjonction* (*a*) *de quelques Aſtres*, dont les influences ont corrompu l'air, & lui ont imprimé une qualité maligne & oppoſée particulierement au temperament de ce bétail malade, enſorte que cet air ainſi gâté s'attachant à la ſubſtance même des parties de ces animaux, & à leurs eſprits, les détruit, renverſe toute l'œconomie de leur temperament, & les fait preſque tous périr ſans reſſource.

Comme ces ſortes d'animaux ont coutume d'étendre le cou, & d'expoſer ſouvent leurs muſeaux à l'air, ils attirent cet air infecté, en reſpirant particulierement par les narines qu'ils

(*a*) *Voyez ci-deſſus l'extrait du traité de M. Nigriſoli.*

ont

ont beaucoup plus ouvertes que les autres animaux, duquel air ils ſont d'autant plutôt vitiés, qu'il eſt plus oppoſé à leur temperament ; ainſi ce même air attaque le cerveau de la plus grande partie de ce bétail ; dans d'autres, il s'attache à la véſicule du fiel, & preſque toujours il gagne le cœur, qui eſt le principe de la vie, d'où naiſſent les différens ſymptômes ſous leſquels cette maladie ſe fait connoître, ſçavoir, les veſſies ſous la langue, les diarrhées, les dyſenteries, les hydatides ſur le lobe du foye, la répletion extraordinaire de la véſicule du fiel d'une ſéroſité verdâtre, & la ſuffocation du cœur & des eſprits animaux, tous leſquels ſymptômes ſont pour l'ordinaire avant coureurs d'une mort prochaine, & font connoître très-certainement que les parties auſquelles cet air gâté s'attache, ont été ſi ſubitement infectées qu'il n'y a preſque plus lieu d'aucun remede ; enſorte que l'on peut véritablement dire de cette maladie le contraire de ce qu'on dit des autres, que plus on la connoît, plus on la guérit difficilement.

La mort si prompte de ces animaux reconnoît pour principe, 1. Une malignité très-grande de cet air vitié. 2. Une espece de venin très-présent & très-actif engendré ou porté au dedans d'eux avec cet air. 3. Une épaisseur des pores de ces mêmes animaux, & une adustion ou congélation de leurs humeurs si grande, qu'elles ne peuvent que point ou difficilement transpirer par leurs pores ainsi resserrés, comme il est nécessaire pour les conserver en santé, & comme il le seroit encore pour les délivrer de leurs maladies.

Il ne faut pas douter que si la nature de ces animaux, sur-chargée & comme ensevelie sous le poids de leurs humeurs infectées, pouvoit s'en décharger & les pousser aux parties les moins nobles & les plus reculées du cœur, comme nous voyons qu'il arrive souvent que dans les hommes, atteints de la peste, il paroît des charbons sous les aisselles & aux aines, la malignité de leur maladie étant poussée à leurs émonctoires, par une vertu élastique de leur nature, il ne faut pas

pas douter, dis-je, que les animaux, à qui cela arriveroit, ne pussent échaper de cette cruelle peste; c'est ce qui nous est confirmé par la gale, de laquelle sont chargés ceux qui guérissent des maladies présentes. Or de quelle condition est cet air ainsi vitié, c'est en quoi consiste le nœud de la difficulté qui se rencontre ici, & qu'il me paroît qu'on aura de la peine à resoudre, à moins d'avoir recours aux qualités occultes bannies déja depuis bien des années des écoles; car la main de Dieu se fait sentir ici.

Je ne voudrois pourtant pas nier qu'on ne pût attribuer à la chaleur, plûtôt qu'à toutes les autres qualités premieres & manifestes, les effets d'une mortalité si générale : car les pustules qui rongent la langue, qui la creusent, & qui souvent la coupent, les dissenteries, les hydatides, & semblables autres symptômes montrent une malignité qui consiste dans l'acrimonie des humeurs, & cette acrimonie est pour l'ordinaire une suite & un effet d'une très grande chaleur.

Quelqu'un me demandera peu-être

pourquoi les autres animaux, comme les Chevaux, les Chevres, les Brebis, qui sont sous le même climat & sur la même terrre, qui respirent le même air, & paissent des mêmes herbes que ces animaux infectés, ne se ressentent pas de la même contagion? Secondement, pourquoi tous les Bœufs & toutes les Vaches ne sont pas malades ensemble, & en même tems. Pour répondre à cette objection, il faut rappeller dans sa mémoire, ce dont j'ai averti tout au commencement de ce systême, sçavoir que cet air malin est si particulierement contraire au temperament de ces animaux malades, qu'il les attaques & les fait mourir sans interesser les autres, ni plus ni moins comme la rage est une peste propre & particuliere des chiens, & la noix vomique est leur poison antipathique, qui ne nuit point à beaucoup d'autres animaux. Secondement, cet air malin & gâté n'atteint pas tous les Bœufs ensemble, ni toutes les Vaches, parce qu'il ne s'étend pas par tout également, & parce qu'il ne les attaque pas avec des

des forces égales ; outre que ceux-là en ſont plûtôt ſurpris, qui ont en eux un apparat morbifique, qui n'eſt autre choſe qu'une cacochimie, ou des mauvaiſes humeurs ſuſceptibles de cette malignité. C'eſt ainſi que nous voyons ſouvent pluſieurs perſonnes robuſtes fréquenter des peſtiferés pendant un très-long tems, ſans en être aucunement intereſſées, & d'autres plus délicates être d'abord infectées au moindre attouchement, ou aux premieres approches de ces peſtiferés.

On pourroit encore demander ſi la chair de ces animaux ainſi gâtés, eſt nuiſible aux hommes qui en pourroient manger ; ce qui eſt fort problématique. Il n'y a pas lon-temps qu'une famille entiere du Dauphiné a péri, pour avoir mangé de cette ſorte de viande. Et tout au contraire, un Boucher que j'ai connu, ayant mené au camp, deux ou trois gros & gras Bœufs de 80 écus piece, qui ſe portoient fort bien le ſoir, il les trouva tous trois morts le lendemain matin. Il ne laiſſa pas de les diſtribuer

aux

aux ſoldats, dont pas un ne s'eſt plaint, ni trouvé incommodé.

Tous les remedes que l'on a juſqu'ici indiqués de toute part, tant pour précautionner que pour guérir le Bétail malade, ſe rapportent à trois chefs. Ils ſont ou purgatifs, ou ſudorifiques, ou cordiaux; leſquels tous donnés en temps & lieu peuvent être profitables: car ſi devant que ce mal paroiſſe, on ôte la cacochimie, par le moyen des purgatifs: Si enſuite on pouſſe à la circonférence les reſtes de cette malignité par les ſudorifiques; & enfin, ſi l'on fortifie & ſi l'on défend les parties internes par les cordiaux & les alexiterres, on ſatisfera à toutes les indications qui ſe préſentent à remplir pour obtenir cette guériſon; obſervant toujours qu'il ne faut pas attendre que les Symtômes faſſent paroître cette maladie, pour donner ces remedes, dans lequel temps la malignité a déja jetté dans le corps de ces animaux, de ſi profondes racines, qu'on n'y peut plus remedier, ni en arrêter les progrès.

Prenez

Prenez de l'aloës hepatique & du Jalap, de chacun, demie once; du diagrede, deux dragmes; des ſemences d'anis & de cumin, de chacun trois dragmes, des racines d'hieble & de bryoine, de chacune demie once, de la canelle une dragme, faites du tout une poudre pour deux priſes, qu'on diſſoudra dans une pinte de vin blanc, & qu'on fera prendre avec le vin, par le moyen d'un entonnoir, à jeun, deux jours de ſuite, devant que le mal paroiſſe, & par précaution.

On peut auſſi purger le Bétail avec deux dragmes de foye d'antimoine, dans une chopine de vin blanc, juſqu'à trois & quatre jours conſécutifs, à moins que ces Bêtes n'ayent une diſſenterie. Prenez de plus une livre & demie de vinaigre, trois cuillerées de fleurs de ſouffre, une demie cuillerée de poivre, autant de ſel, faites un peu bouillir le tout, à quoi vous ajoûterés trois poignées de ſuye de cheminée en poudre, vous ferez prendre le tout chaudement, & laiſſerez repoſer le Bétail.

NOUVELLE

NOUVELLE

IDÉE

De la maladie des Bœufs, communiquée par M. Charles Dogrossi, Philosophe & Medecin dans la ville de Crême, à M. Antoine Vallisnieri Premier Professeur en Medecine à Padoue, avec les réflexions de celui-ci, de nouvelles indications & de nouveaux remedes. A Milan 1714. *in* 12.

DAns le cours de l'impression de notre ouvrage, nous avons entendu parler de ce nouveau traité de Mss. Cogrossi & Vallisnieri sur la maladie du bétail. Le nom du celebre M. Vallisnieri nous a donné une grande curiosité pour ce livre, & nous ne doutons pas que le Public ne soit fort aisé de voir dans un extrait, & le sentiment de ce sçavant Auteur, & les remedes qu'il indique.

Cet

Cet ouvrage consiste particulierement en deux lettres ; l'une de M. Cogrossi & l'autre de M. Vallisnieri. M. Cogrossi faisant d'abord l'histoire de la maniére dont cette maladie a ravagé le territoire de Creme, remarque entre autres deux symptômes ; dont l'un consiste en ce que le venin de cette maladie agit avec tant de violence qu'il fait tomber à plus d'un Bœuf le poil, & les ongles, & qu'il ronge même la racine des cornes ; il ajoute que quelques uns de ces Bœufs étant guéris, s'engraissent bien, mais paroissent & plus pesans & plus stupides qu'auparavant. L'autre symptôme est que la peau de ces animaux se couvre si fort de vers, qu'il y en a jusque dans la racine des cornes & des ongles. (*a*) Ces vers que M. Cogrossi

(a) *L'Auteur ne raporte par d'autres symptômes de la maladie des Bœufs ; nous avons vû ci-dessus, que la chute du poil de ces animaux est causée par des gales rongeantes ; & quoique M. Cogrossi ne parle pas de ces gales, ce qu'il dit de la chute du poil insinue qu'il ne les a pas ignorées.*

re-

regarde comme un effet occasionel de la maladie, & qu'il croit venir des œufs que les mouches attirées par l'odeur de la chair ont posées sur ces parties, lui ont fait naître quelques reflexions sur la nature de cette maladie Il est vraisemblable, dit-il, qu'elle vient de quelques insectes invisibles, qui s'attachent particulierement aux Bœufs.

Pour éclaircir sa pensée, il apporte l'exemple de la gale, qu'il regarde, après Messieurs Redi & Cestoni comme venant ordinairement de certains petits vers qui s'attachent au corps de l'homme; ces petits vers y faisans leurs nids occasionnent la formation des pustules, des ulceres & des gales sur la peau, & causent la démangeaison. On pourroit, il est vrai, attribuer ces mêmes effets à un levain acre & salé, & peut être la gale en vient elle quelquefois; mais on explique mieux par le moyen des petits vers, la communication prompte de ce mal, les vers qui s'attachent au linge & aux étoffes dont usent les galeux, passant aisement sur les personnes

ſonnes ſaines qui s'en ſervent. L'on ne doit pas regarder l'exiſtence de ces vers comme chimeriques, le Microſcope en ayant fait voir clairement dans les puſtules des galeux. L'Auteur combat enſuite ceux qui refuſent d'admettre de ſi petits corps organiſés dans la nature, par pluſieurs découvertes que le Microſcope a fait faire d'une infinité d'animaux dont l'imagination ne peut concevoir la petiteſſe.

Kirker en a même découvert dans le ſang. Il n'eſt donc pas abſurde de penſer que quelques petits vers qui trouvent dans les Bœufs une nourriture qui leur eſt propre, paſſent d'un Bœuf à l'autre, entrent par les narines, & la gueule de ces animaux dans leur ſang, & même par les pores de leur peau, & dérangent toute l'œconomie animale.

Par cette hypotheſe on explique encore facilement pourquoi les maladies épidémiques attaquent une eſpece d'animaux, ſans cauſer aucun mal aux autres; pourquoi par exemple, la maladie dont il eſt queſtion, n'a

attaqué

attaqué que les Bœufs, & n'a fait aucun mal au reste du bétail. Les vers qui sont la cause de cette maladie, sont d'une nature à ne pouvoir se nourrir & vivre que sur les Bœufs, la chair de tout autre animal ne leur étant pas propre. C'est une suite de la regle générale des insectes que M. Vallisnieri a très-solidement établie dans un autre ouvrage. *Mais* répond à cela notre Auteur, *je ne saurois comprendre qu'un écoulement pestilentiel puisse avec tant de violence & d'activité détruire le grand corps d'un Bœuf, & respecter cependant & les hommes & toute autre sorte d'animal. Lors qu'un venin est parvenu à un si grand dégré de force qu'il détruit en un moment & par le moindre atouchement l'œconomie animale d'une espece de bêtes comment se peut-il qu'il ne fasse pas même la plus legere impression sur une autre espece ?* On objectera encore qu'il est arrivé (*a*) que des poules sont mortes pour avoir gratté dans la fiente des Bœufs malades, & que

(a) *Journal de Venise, p.* 141. *T.X.*

deux

deux Paiſans ayant mangé de la chair de ces animaux, en ont eu de violentes diarrhées. M. Cogroſſi répond que cela n'eſt pas venu de la communication de la maladie des Bœufs aux hommes & aux poules, mais de ce que la chair de ces Bœufs avoit été entiérement corrompue, & n'avoit plus les qualités propres à la nourriture de l'homme. C'eſt par cette raiſon que les Magiſtrats défendent prudemment de manger de cette viande. (*b*) Ceux qui ſoutiennent les levains, auront encore plus de peine à expliquer comment une vache a pu demeurer ſaine au milieu d'un troupeau de Bœufs infectés; & comment les veaux qu'elle avoit produits ont eu le même ſort dans un autre étable voiſine, ou tout le bêtail étoit auſſi malade. C'eſt ce qui eſt arrivé dans un village du territoire de Creme. Au lieu que dans notre hypotheſe on l'explique fort bien, par l'exemple de la gale. Il y à des perſonnes d'une telle conſtitution qu'encore quelles

(b) *Voyez ci-deſſus, p.* 127.

tou-

touchent des galeux, & couchent avec eux, elles ne prennent pas cette maladie, parce qu'aparemment, leur peau est de telle nature, que les petits vers qui causent la gale, ne sauroient y demeurer ni y vivre. Il en a été de même de cette Vache, & des Veaux qu'elle avoit produits; les petits vers pestilentiels n'y ont pas trouvé une nourriture, qui leur fut propre, & par conséquent ne s'y sont pas attachés.

Lauteur vient ensuite à la rapidité avec laquelle ce mal a gagné plusieurs provinces d'Italie, & a détruit presque tout le bêtail dans la Lombardie. La maladie, dit-il, après l'illustre M. Lancisi à commencé par un Bœuf de Hongrie, qui *comme un nouveau cheval de Troye, a porté dans ses flancs* les malins principes (*a*) de la ruine du bêtail. Il est diciffile de concevoir dans l'hypothese des levains, que le venin communiqué par un seul Bœuf, se soit multiplié avec tant de promtitude, & ait produit une si grande

(a) *i maligni ribollimenti.*

quan-

quantité de venin, pour détruire en ſi peu de tems tant de Bœufs & de Vaches. Mais ceux qui ſont inſtruits de la multiplication prodigieuſe des inſectes, ne ſeront pas ſurpris que quelques petits vers apportés par le Bœuf de Hongrie, en ayent produit en peu de tems, pluſieurs millions, capables d'infecter toute l'Italie.

On ſoupçonne avec quelque fondement que la ſalive des Bœufs eſt particulierement le gîte & le nid de ces petits vers: & cela, à cauſe des puſtules, & des ulceres qui ſe forment dans la gueule de ces animaux, dès le commencement de la maladie. Ces petits vers ſe nichent aparemment dans les puſtules, s'y nourriſſent de la lymphe qui y eſt enfermée, & s'y multiplient. Les Bœufs malades en mangeant l'herbe, y dépoſent quelques uns de ces inſectes qui paſſent dans la gueule des Bœufs ſains, lorſque ceux-ci ſont menés dans les mêmes pâquis. De-là vient que l'on prend la précaution de ne pas faire paître les Bœufs ſains & les Bœufs malades dans les mêmes lieux.

Quoi-

Quoique M. Cogrossi embrasse cette hypothese des petits vers, il insinue pourtant que l'on peut expliquer par les levains la plûpart des symptômes des maladies contagieuses, & que l'on ne peut pas refuter ce systême d'une maniere démonstrative; aussi se retranche-t'il à dire que l'hypothese des petits vers est plus vraisemblable, & que l'explication des Phenomenes, par celle-ci est & plus facile & plus satisfaisante que par l'autre; Au reste, il ne propose ses idées que modestement comme de simples conjectures.

Il reste encore à expliquer comment ces petits insectes se sont perpetués dès le commencement du monde, & se perpetuent encore aujourd'hui, sans que l'on voye tous les ans la maladie dont ils sont la cause. Il en est de même, dit-il, que des sauterelles ou des vers qui mangent le bled. Il y a des années ou ces insectes ne font aucun mal, parce que la constitution de l'air & de la saison ne leur étant pas favorable, ils ont été en trop petit nombre pour se faire appercevoir;

cevoir ; il y en a d'autres, au contraire, où ces petits animaux ruinent toute la campagne. Ainſi, la maladie des Bœufs a pû paroître dans les tems qui ont été favorables à une grande multiplication des inſectes qui la cauſent ; & cette maladie a été plus ou moins fâcheuſe, ſuivant le plus ou le moins d'inſectes que la ſaiſon a fait éclore. Mais le plus ſouvent ces vers ſont en ſi petit nombre qu'ils ſe perpetuent ſans aucun mal ſenſible, & ſeulement autant qu'il le faut pour ne pas laiſſer périr l'eſpece.

M. Cogroſſi prie en finiſſant ſa lettre, M. Valliſnieri de lui écrire ſon ſentiment ſur cette matiere. M. Valiſnieri commence ſa réponſe par dire, qu'il avoit déja eu la même idée, ſur la cauſe de la maladie des Bœufs ; & que par le moyen d'un bon Microſcope, il avoit vû avec M. le Dr. Bono des vers extremement petits dans le ſang de ces animaux malades. Ce ſavant Profeſſeur avoit déja obſervé dans les chevaux, (*a*) de certains

(a) *Journal de Veniſe, T. XIV. p.* 141.

vers que leur causoient des maladies contagieuses & mortelles. Et comme une espece de vers visibles se multiplie si fort dans les chevaux en certaines années, qu'ils causent à ces animaux une maladie épidémique, il est assez vraisemblable que des vers d'une autre espece, & si petits qu'on ne peut les apercevoir qu'à l'aide du microscope, produisent dans les Bœufs une maladie contagieuse ; qu'en un mot, la peste dans chaque espece d'animal vient de vers qui soient particulier à cette espece.

Pour appuyer ce sentiment que la peste vient des vers, l'Auteur cite Kirker qui a proposé cette hypothese, & l'a soutenue par des observations & des expériences, mais mêlées de divers erreurs du tems où il vivoit, sur lesquels M. Vallisnieri fait plusieurs réflexions. Il raporte ensuite le témoignage de quelques Auteurs qui ont vû des petits vers dans le sang de l'homme & des animaux. Et il ajoute qu'il ne prend pour cause de la maladie pestilentielle des Bœufs, que des vers si petits qu'on ne peut les

voir

voir à l'œil, car pour ceux que l'on a vûs aux ongles & aux cornes de ces animaux, aparemment les mouches attirées par l'odeur de la chair, y ont déposé leurs œufs, d'où ſon venus ces vers, qui ne ſont qu'accidentels à cette maladie.

Si l'on accorde qu'il s'engendre de petits vers dans le ſang, on conviendra aiſément qu'ils dérangeront & troubleront le mouvement inteſtin des parties du ſang, & la filtration des liqueurs, qu'ils conſumeront les ſucs nourriciers, & par leurs excremens les altereront & les corromperont; qu'ils rongeront les plus petits vaiſſeaux, & exciteront des mouvemens convulſifs par le picotement des parties nerveuſes; & qu'enfin le nombre de ces petits ennemis ſe multipliant extremement, le Bœuf, quelque robuſte qu'il ſoit ſuccombera bientôt ſous leurs attaques. L'on ſçait combien les vers ordinaires des inteſtins cauſent quelquefois de ſymptômes facheux dans l'homme; combien plus en cauſeront des vers qui ſont nichés dans le ſang & dans la

lymphe ? Ajoutons à cela que de même que les cantarides contiennent un ſel acre & mordant, ces petits vers peuvent auſſi avoir une malignité particuliere, & un venin fondant qui détruit la conſiſtence du ſang.

M. Valliſnieri remarque enſuite, que plus les inſectes ſont petits, plus ils ſe multiplient ; Svvammerdam dit que les poux deviennent biſayeuls & triſayeuls dans l'eſpace de vingt quatre heures. Ce qui fait qu'on ne doit pas être ſurpris de la prodigieuſe communication de la peſte. Comme ces inſectes ſe plaiſent à la chaleur, ils ſe promenent en été ſur les étofes & les poils, & par là ſe communiquent facilement d'un lieu à l'autre ; mais en hyver ils s'arrêtent ſur les corps, pénetrent dans les entrailles comme dans les lieux les plus chauds, & y excitent leurs funeſtes effets plus qu'en d'autres tems. On explique encore fort bien pourquoi le mal contagieux ne ſe communique pas par les métaux, les pierres & les autres corps durs, peu poreux, & froids ſur leſquels ces inſectes ne peuvent demeu-

rer

rer long-tems, ni s'y tenir attachés; mais plûtôt par les peaux, par les étoffes, le foin & les autres corps poreux & velus. D'ailleurs les suffumigations les feux, les matieres sulfureuses & aromatiques dont on se sert comme de préservatifs contre la peste, sont fort propres à tuer ces petits insectes. Au contraire, si la cause de la peste consistoit dans des levains, elle se communiqueroit aussi bien par les métaux que par les étoffes, les parties salines se pouvant attacher aux corps durs, & s'y conservent aussi aisément que dans les corps poreux; & les suffumigations serviroient souvent plus à les rendre actifs qu'à leur ôter leur force. Que ce levain soit par exemple vitriolique ou arsenical, son activité s'augmentera par le melange des sels, du vinaigre, du soufre, du bitume, &c. & même par le feu.

L'on conjecture encore que comme il y a diverses especes de serpens, de chenilles, de cantharides, dont le venin est plus ou moins malfaisant, il y a aussi diverses especes de vers pesti-
 lentiels,

lenticels, qui produisent des symptômes différens, & des maladies plus ou moins violentes les unes que les autres. De-là vient la diversité des maladies épidémiques, qui sont plus ou moins fâcheuses, suivant l'espece de vers ausquels la saison a été favorable. Et comme il y a des vers particulierement ennemis de certains animaux, c'est aussi par cette raison que la contagion attaque tantôt les hommes, tantôt les bœufs, & tantôt les moutons, &c. suivant l'espece de vers qui a prévalu. Cependant, comme il y a des insectes qui s'attachent également à plusieurs especes d'animaux, comme les taons qui ne succent pas seulement le sang des Bœufs, mais aussi celui de l'homme, il peut arriver qu'une maladie pestilentielle des animaux passe aux hommes; Mercurial en cite un exemple arrivé en 1617. C'est par cette raison que quelques expériences contraires qu'il puisse y avoir, il est plus sur, suivant M. Vallisnieri, de ne pas manger de la chair des Bœufs malades.

L'on ne doit pas trouver mauvais que

que l'on ſuppoſe ici que des vers étrangers paſſant dans le corps des animaux cauſent de ſi grands ravages. On a écrit à M. Valliſnieri qu'en Allemagne les moutons avoient été attaqués d'une maladie contagieuſe, dont ces animaux mouroient, ſans qu'aucun remede eut pû les ſoulager. On découvrit à la fin que ce mal venoit de quelques vers nichés dans la fente de leurs ongles, & que ces vers ſe multipliant paſſoient d'un mouton à un autre, & détruiſoient toute cette eſpece de bétail. On s'aviſa de faire des ſcarifications dans la partie malade & d'y mettre le feu, ce qui fut un remede ſouverain pour cette maladie. Notre Auteur apporte encore l'exemple du ver qu'on appelle *vena Medinenſis*, auquel ſont ſujets certains Habitans de l'Afrique & de l'Arabie, (*a*) des cirons ou *crinons* qui reduiſent en Allemagne les enfans à une extrême maigreur, (*b*) & de certaine

(*a b c*) *Voyez Hiſtoire de Vers qu'à composé depuis M. Leclerc, Préſident de notre Société.*

eſpece de cirons qui s'inſinuent dans les pieds des Indiens Occidentaux (*c*) & leur cauſent la gangrene.

Enfin l'Auteur ſuppoſe que toutes les eſpeces de petits vers peſtilentiels ont été créés par Dieu dès le commencement du monde ; qu'elles ſubſiſtent deſlors ſur la terre, tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, que lorſque ces inſectes ſont en petite quantité, ils ne cauſent pas de mal ſenſible : mais que lorſque la ſaiſon a été très-favorable à quelqu'une de ces eſpeces de petits vers, ils ſe multiplient extrêmement & ſe manifeſtent par quelque maladie épidémique. Il en eſt de même que des autres inſectes que nous connoiſſons, des chenilles, des ſauterelles, & de diverſes ſortes de vers qui mangent les bleds ou les autres fruits de la terre. Le plus ſouvent ils ſont en ſi petit nombre, que nous n'appercevons pas qu'ils diminuent beaucoup nos récoltes ; mais quelquefois les circonſtances favorables à la multiplication de l'une de ces eſpeces, concourent ſi bien enſemble, que la récolte des fruits

ausquels cette eſpece s'attache, eſt abſolument perduë pour nous. Et quelque petit nombre, & quelque peu ſenſible que ſoient ces inſectes, ils ne ſe perdent pas, ils ont été créés dès le commencement, & ſubſiſtent encore aujourd'hui. Encore donc que nous n'appercevions que rarement les mauvais effets des vers peſtilentiels, cependant ils vivent, mais d'une maniere inſenſible pour nous.

M. Valliſnieri nous repréſente ici un combat dont le champ de bataille eſt la victime. Il établit qu'outre les vers viſibles qui habitent ordinairement dans nos inteſtins, il y en a une infinité de petits, qui ne ſont viſibles qu'au Microſcope, & qui ſont repandus en divers endroits de notre corps qui leur ſert de gîte ordinaire, où ils naiſſent, meurent. Les petits vers peſtilentiels & étrangers, s'introduiſant dans notre corps, ne ſont pas la ſeule cauſe des ſymptomes qui s'y produiſent & de la mort; mais il ſoupçonne que *la plûpart de ces accidens mortels viennent de ce que les petits vers ordinaires, habitans dans notre corps, ap-*

percevant cette armée de vers étrangers, s'arment comme pour défendre leur gîte, les arrêtent, & entreprennent ver contre ver, un combat qui détruit avec beaucoup de rapidité l'œconomie de notre machine. En effet, nous voyons alors les vers de nos inteſtins, qui par eux-mêmes ne ſont point malfaiſans, & habitent tranquillement chez nous ſans nous nuire, ſe reveiller, s'agiter, & eſſayer de ſortir de leur ancien & agréable domicile, errer ça & là dans notre corps, pour chercher une meilleure fortune, & pour fuir un lieu attaqué par un ſi grand nombre d'ennemis. Appliquez cette idée à la maladie du bétail.

La difficulté de guérir & la maladie du bétail, & toutes les autres maladies peſtilentielles ſert encore de preuve à M. Valliſnieri pour appuyer ſon ſentiment. Il eſt bien plus difficile, dit-il, de combattre un ennemi vivant & ſe mouvant par lui-même, qu'un ennemi inanimé, & ſans mouvement. Le ſang ſe fermant par le moyen des ſudorifiques ou des antidotes, écume comme le mouſt, & ſe décharge des parties morbifiques,

morbifiques, qui ſont portées au dehors ſans réſiſtance par un ſi grand nombre de filtres, de glandes, de canaux que la nature tient toujours ouverts pour cet effet. Mais pour les petits vers qui ſeront dans le ſang ou dans la lymphe, ſi par des drogues qui ne ſont pas de leur goût, vous les irrités, ils s'agiteront en mille manieres, rongeront les vaiſſeaux, & causeront de grands mouvemens à la machine. Si en augmentant le mouvement du ſang vous les voulez faire porter au dehors, ils ſe cramponneront aux parois des vaiſſeaux avec l'aiguillon que la plûpart ont a la tête, ils s'arrêteront & s'amonceleront dans les paſſages, & dans les détours des petits vaiſſeaux, arrêteront la circulation, & vaincront le plus ſouvent tous vos efforts. Cette difficulté paroîtra encore plus ſenſible, ſi l'on fait réflexion à la peine qu'il y a à chaſſer les vers des inteſtins, quoique ces paſſages ſoient larges, que les remedes y ſoyent portés immédiatement, & que la matiere fécale ſoit évacuée avec facilité. Mais les vers réſiſtent à l'ef-

ſort que fait le purgatif pour les pouſſer en bas, & ſe cramponnent aux boyaux pour laiſſer paſſer par-deſſus leur tête la liqueur ennemie.

Après avoir expliqué ſon ſentiment, M. Valliſnieri vient aux remedes. Il remarque que M. Lanciſi ne propoſe, ſoit dans les préſervatifs, ſoit dans la cure, que deux indications la diette, & les opérations que l'on appelle ſétons, cauſtics, &c. L'on a vu dans cette maladie combien les ſétons & cauſtics faits à propos ont ſervi; & M. Lanciſi obſerve dans la derniere contagion de Rome, que ceux qui avoient alors des bubons vénériens ou des cauſtics, s'en étoient fort bien trouvés. Au contraire, l'on ſait que les antidotes, les ſudorifiques, les cordiaux dont on ſe ſert de temps immémorial, ou n'ont jamais ſervi de rien, ou même ont beaucoup fait de mal. Etant châuds & volatils, ils ne peuvent ſervir qu'à irriter les petits inſectes qui ſont dans le corps; mais la diette ſouſtraït aux vers leurs alimens, & les ſétons leur ouvrent de larges paſſages pour ſortir.

M.

M. Vallisnieri laisse donc les chemins battus des Medecins dans la peste, & les remedes pratiqués presque de tout temps & sans fruit, sçavoir, les cordiaux & les antidotes, & s'ouvre de nouvelles routes. Pour préserver les bestiaux de la maladie il propose, 1. Les suffumigations faites de matieres sulphureuses ou bitumineuses, cette odeur & la fumée servant à étourdir, à écarter, & à tuer même les petits vers; ce que feroit aussi le simple feu suivant le témoignage d'Hippocrate. 2. Les onctions d'huiles antivermineuses; les vers s'embarrassent dans l'huile comme dans une glu, & l'odeur de l'huile les épouvante, & les oblige à se retirer. 3. La diette; l'on a en effet reconnu que la maladie attaquoit plutôt les Bœufs gras bien nourris, que les Bœufs maigres, vieux & mal tenus; ou si ceux-ci étoient attaqués, ils guérissoient ordinairement. L'Auteur loue encore ici les cauteres, & les sétons; & les précautions que l'on prend contre la communication, même des hommes qui ont traité le bétail malade,

lade, il veut que ceux-ci brûlent leurs habits, ou du moins les parfument avec ſoin; & il croit que ceux d'entre eux, qui ont repris l'année ſuivante, les habits dont ils s'étoient ſervis l'année précédente en traitant les Bœufs malades, ont été la cauſe du retour de la maladie dans le pays.

Pour la cure, on peut ſe ſervir des remedes antivermineux, comme le Mercure, le ſoufre, le tabac, la coralline, le *ſemen contra*, le galega, &c. Peut-être que dans les eſſais que l'on fera de ces différens remedes, on en trouvera un ſpécifique contre les vers peſtilentiels, & qui ſervira *comme de peſte à la peſte*. Il faudroit commencer par eſſayer les effets du Mercure doux, & de l'Æthiops (*a*) mineral; & en donner une grande doſe proportionnêe aux forces de l'animal, & au nombre inconcevable des vers peſtilentiels; il faudroit faire encore des ſuffumigations avec les mêmes drogues. Enſuite on pourroit paſſer aux

(*a*) *Tel qu'on le trouve dans le Livre intulé Pharmacopæa Bateana.*

décoctions

décoctions de la coralline, du *semen contra*, & des autres drogues que les Auteurs donnent pour antivermineuses. Mais comme ces remedes ne sont employés ordinairement que contre les vers qui sont dans les intestins, & qu'il faut combattre ici des vers qui sont dans le sang, pour les rendre efficaces, il sera besoin de les mêler dans tous les alimens & dans le breuvage, afin qu'il en passe assez par les voyes lactées dans le sang, pour y faire l'effet que l'on en attend.

Afin de rendre ces remedes plus efficaces, M. Vallisnieri propose une méthode qui a exercé pendant quelques années, les curieux, c'est d'infuser les décoctions antivermineuses immédiatement dans le sang, par l'ouverture de quelque veine. Il faudroit essayer tantôt l'une de ces décoctions, tantôt l'autre, jusqu'à cè que l'on eut trouvé le véritable spécifique. Le bétail périt, dit il, l'on n'a encore trouvé aucune ressource, pourquoi dans un cas si désesperé. ne pas tenter tous les moyens que l'art peut nous suggérer ? D'ailleurs cette méthode n'a pas

été

été pratiquée sans succès. Voyez Etmuller *de Medicina infusoria*. Les Anglois ont introduit les plus forts purgatifs dans les veines d'un homme qui avoit la grosse vérole ; le malade a été purgé par ce moyen, les tumeurs se sont dissipées, & la maladie a été parfaitement guérie. M. le Dr. Jacques Giacomoni a vu dans l'Hôpital de Sienne, & l'a rapporté à l'Auteur, un homme qui étoit à l'extrémité pour avoir été mordu par une vipere ; dans le temps qu'il étoit à l'agonie, on lui infusa dans le sang, de l'esprit de corne de cerf & du sel volatil de vipere qui le ressuscita en quelque façon. Ces exemples font voir que cette méthode n'est pas à mépriser.

Si la fiévre des Bœufs n'avoit pas encore alteré les visceres, qu'il n'y eut pas des transports au cerveau, je leur ferois, dit l'Auteur, une onction Mercurielle telle qu'on l'a fait à ceux qui ont la grosse vérole. On en tireroit deux avantages, l'un de tuer les vers, l'autre d'exciter une salivation abondante ; car on a observé, ajoute-t'il, que ceux qui ont été guéris, ne l'ont été

été que par une abondante évacuation d'une ſalive puante, qui leur ſortoit par la gueule. *Voilà*, pourſuit M. Vallisnieri, *des remedes extrêmes, mais que l'on peut tenter dans des cas extrêmes & déſeſperés, comme l'eſt la maladie dont nous parlons. Il vaut mieux eſſayer un remede douteux que de n'en point faire, & nous ſommes accoutumés à voir dans notre art des eſpeces de miracles.*

Comme M. Valliſnieri a réuni en lui deux qualités qui ſe rencontrent rarement enſemble, je veux dire une grande habileté & beaucoup de modeſtie & de retenuë dans ſes jugemens, il ne donne ſon hypotheſe que comme probable. Nous copierons ſes propres mots. *Je ne prétends pas établir ce ſyſtême comme infaillible, & encore moins aſſurer que les levains arſenicaux & malins ne ſoyent jamais la cauſe des maladies peſtilentielles. Je ne fais que fournir une nouvelle idée, que je n'ai garde de vouloir défendre avec trop de vivacité. Je ſuis accoutumé à donner pour douteuſes, les choſes douteuſes, pour vrayes, celles qui le ſont,*

&

& pour probables, celles qui sont probables. Je mets cette hypothese des vers pestilentiels au rang, au moins des choses probables; & comme nous autres Medecins, (*à parler entre nous*, dit l'Auteur à M. Cogrossi) *dans la recherche des causes internes des maladies; jouons à qui devinera le mieux, il nous faut bien d'autres preuves & d'autres expériences, avant que d'établir un systême pour évident. Pour moi, je n'entreprendrai jamais de décider une question si difficile qu'après avoir travaillé de mes propres mains sur les sujets, & avoir vu de mes propres yeux. Peut-être que vos expériences & les miennes, jointes à celles de quelques autres Medecins, éclairciront cette matiere; peut-être aussi, que c'est une de ces choses que Dieu nous veut tenir cachées, & sur laquelle notre postérité travaillera aussi inutilement que nous.*

Nous prions ceux qui liront cet extrait, de faire réfléxion, 1. que nous avons été bien-aise de communiquer au Public les idées de Mrs. Vallisnieri & Cogrossi afin que les Lecteurs éxaminent eux mêmes en quoi elles different

rent des nôtres, & qu'ils puiſſent eſſayer les remedes qu'ils jugeront à propos. 2. Si ces Auteurs regardent les vers comme la cauſe de la maladie du bétail, cette idée peut-être admiſe dans notre hypotheſe, comme dans la peſte. Car ceux qui avant Mrs. Vallisnieri & Cogroſſi ont cru que les vers étoient la cauſe de la gale & de la peſte, l'ont auſſi cru de la petite vérole, dans les puſtules de laquelle on a vu des vers. Ces Meſſieurs n'entrent d'ailleurs dans aucun détail de la maladie, & ne diſent rien qui puiſſe renverſer la conjecture que nous avons avancée, de quelque reſſemblance de cette contagion de bœufs avec la petite vérole maligne des homme.

Ces deux lettres ſont ſuivies de deux autres, dont il eſt bon de dire un mot. Dans la premiere adreſſée à M. Thomas Piantanida, M. Cogroſſi, en lui envoyant les deux lettres précédentes, ajoute quelques nouvelles réflections ſur ce ſujet. Je dois, dit-il, ajouter une choſe qui eſt connue à tous ceux du Territoire de Creme; c'eſt que lorſque les bœufs paiſſent dans

dans les pâquis, s'il se leve un vent du côté des lieux infectés de la maladie, ces animaux levent d'abord la tête, & se tournent du côté du vent tenant le cou étendu, & le muzeau élevé, comme pour éxaminer l'odeur que ce vent apporte avec lui. Les Païsans remarquent que peu de tems aprês, ces animaux tombent malades, & s'imaginent que l'infection vient de l'air & a été apportée par le vent. Pour rendre raison de ce Phénomene, qui sçait, dit l'Auteur, si ces vers pestilentiels ne sont point de la sorte des insectes, qui de reptiles deviennent (*a*) volatiles? Ou si ceux-ci en volant, ne déposent point leurs œufs dans la gorge & les narrines des bœufs, d'ou sortent ensuite des vers qui se jettent dans le sang & la lymphe? *Si ces petites pustules qui paroissent ordinairement dans cette maladie sur la peau des Bœufs, & qu'à cause de cela on appelle pustules de petite vérole* ne sont point un amas de très petites *aurelies*

(*a*) *Tels sont les changemens de chenille en papillons & des vers en mouches.*

(*a*) ou *cryſalides*, dans leſquelles les vers paſſent de l'état de vers à celui de mouches ? Peut-être que l'orſque ces vers s'attachent à des Bœufs maigres, ne trouvant pas beaucoup de nourriture dans le ſang, ils paſſent vite à la peau pour y ſubir leur métamorphoſe, & par conſéquent ne font pas beaucoup de mal à ces Bœufs. Enfin l'on peu fortifier ces conjectures par l'éxemple des vers qui ſe trouvent dans le nez des moutons, ſous la peau des Bœufs, des Veaux, des cheveaux & des cerfs, qui y viennent des œufs que les mouches y ont déposés, comme l'a fait voir M. Valiſnieri dans le ſçavant & curieux traité qu'il a composé ſur cette matiere. Enfin ces petits vers peuvent être portés par les vents, par le moyen des petites parties de pouſſiere, de paille &c. que l'on voit voltiger dans l'air.

(*a*) *L'on appelle ainſi les envelopes dans leſquelles les chenilles & les vers s'enferment, lorſqu'elles ſe préparent à ſe changer en papillons ou en mouches.*

(*b*) *Voyez l'hiſtoire des vers de M. le Clerc.*

Nous

Nous laisserons quelques autres réfléxions de M. Cogrossi pour venir à la Lettre suivante de M. Morandi Docteur en Médecine à Final dans le Duché de Modene, adressée à M. Valisnieri. Il paroît que celui-ci l'avoit prié de faire quelques expériences des remedes antivermineux que nous avons vus ci-devant. M. Morandi répond qu'il a donné à cinq Bœufs & à trois Vaches malades, les remedes Mercuriels que le sçavant Professeur de Padoue a indiqués, & que ces animaux se portent tous les jours mieux, & semblent devoir être bientôt guéris. Cet exemple pourra animer ceux qui ont fait inutilement d'autre remedes, à essayer ceux-ci.

Pour confirmer l'hypothese que nous venons de voir, l'on a ajouté à toutes ces piéces la traduction de quelques remedes pratiqués en Lorraine dans cette maladie, qui ont été envoyés à M. Valisnieri & qui se trouvent être particulierement composés de drogues utiles contre les vers. Nous avons cru devoir les transcrire ici avec les conséquences que l'on en tire.

Premiérement, dit-on, pour preserver les Bœufs sains, il faut tenir les étables nettes, en les balayant tous les jours ; & y faire des suffumigations avec le souffre, les bayes de Genievre, avec le bois même de Genievre, si l'on n'a pas des bayes. Dans le tems que se fait la suffumigation, il faut tenir les portes & les fenêtres bien fermées. Ensuite il faut prendre des plus gros oignons, les ouvrir en quatre, & les suspendre dans l'étable, sur chaque Bœuf.

D'abord que l'on s'appercevra que quelque Bœuf tombe malade, il faut faire une saignée au-dessus de l'œil droit ou gauche indifféremment, & tirer autant de sang que l'on en tire à un cheval.

Il faut ensuite avoir un vaisseau de terre qui tienne environ un demi septier, & y mettre dedans, trois cuillerées de fleurs de souffre, une cuillerée de sel commun, avec autant de bayes de Genievre vertes qu'il en pourra tenir. Après avoir bien mêlé le tout, vous en donnerez chaque jour une pincée à chaque bête avant qu'elle

sorte

ſorte de l'étable ; vous pouvés encore leur faire avaler par deſſus deux verres d'urines d'enfant. Il faut encore faire au-devant de la creche de chaque Bœuf ; un trou rond, & y introduire un morceau d'aſſa fœtida gros comme une féve, fermer l'ouverture avec un bouchon quarré en ſorte qu'il reſte aſſez d'eſpace pour permettre à l'odeur de ſortir.

CONTRE LA POURRITURE.

On prendra 64 onces de bon vinaigre, ou ſi l'on veut de pommes ou de poires, une demie livre de poudre à canon, autant de fleurs de ſouffre & une once de poivre d'Eſpagne. on mettra tout cela dans une bouteille de terre verniſſée, & bien bouchée on la tiendra ſur les cendres chaudes en infuſion pendant doûze heures, en remuant de tems en tems la matiere avec un baton. Vous vous ſervirez de ce remede de cette maniere. Vous ferez chauffer le vaiſſeau, & quand la matiere ſera tiede, vous prendrez un cornet à bouquin, &

vous

vous en ferez entrer dans les narrines de chaque bête ſaine deux cuillerées à jeun avant qu'elle ſorte de l'étable; ſçavoir, les deux tiers (*a*) de cette quantité par la narrine gauche, & un tiers par la droite, de maniere que cette matiere pénétre. Si la bête eſt malade vous en donnerez trois cuillerées avec la même précaution; & ſi c'eſt un veau, une cuillerée ſuffira.

Voila, pourſuit l'Auteur Italien, *des remedes que j'ai jugé à propos de tranſcrire & qui ont été pratiqués en Lorraine contre cette peſte, parce qu'ils ſont tous entivermineux; & qu'ils conviennent admirablement à l'hypothéſe que l'on a propoſée ſur cette maladie,* Voici de qu'elle maniere il fait voir que ces remedes ſont antivermineux.

Premierement, dit-il, les ſuffumigations faites avec le ſoufre que propoſe auſſi M. Vallisnieri, peuvent ſervir à écarter les vers peſtilentiels. 2. Les oignons renferment un ſuc

(*a*) *L'Auteur n'explique point à quoi ſert cette bizarre diſtribution de ce remede dans les deux narrines.*

acre, mordant, & si pénétrant, que les vapeurs qui s'en exhalent font souvent pleurer ceux qui en mangent par l'irritation qu'elles causent aux glandes lachrimales. L'on n'a même pas remarqué que cette plante fut sujette à être rongée par aucun insecte. Il n'est donc pas surprenant, qu'en tenant des oignons suspendus sur les Bœufs, on a empêché les vers pestilentiels de s'en approcher. 3. La saignée faite dans le voisinage des narines peut en faire sortir les vers, qui, comme on l'a dit ci-dessus, s'adressent d'abord à cette partie. Par la même raison, l'on imbibe utilement cette partie avec des drogues antivermineuses. Enfin le soufre, l'alun de roche, le sel commun, l'urine à cause de son sel armoniac, l'assa fœtida par son odeur, le vinaigre, la poudre à canon, qui est composée de soufre & de salpêtre, les fleurs de soufre, le poivre sont tous des antidotes contre les vers, comme on le peut recueillir de diverses expériences de Redi & d'autres Auteurs, & particulierement le poivre, qui en un moment les fait mourir.

REFLEXIONS

REFLEXIONS

Sur la qualité du lait des Vaches malades du chancre volant.

AU commencement de l'Eté de l'année 1714. le bétail de la Savoye, du pays de Gex, & des environs de la ville de Géneve a été attaqué d'une maladie appellée *le chancre volant*. Elle avoit auparavant paru dans le Dauphiné, & s'eſt enſuite repanduë dans le territoire de cette Ville. Cette maladie ſe manifeſte par une puſtule ou veſſie, qui vient à ces animaux deſſus ou deſſous la langue, ou vers la gorge, laquelle étant négligée, ronge la langue, & la fait tomber au bout de quelque temps. Notre ſage Magiſtrat, qui veille avec une continuelle attention au bien public, ayant d'abord fait imprimer & repandre le remede qui convient à cette maladie, a pris auſſi des ſoins pour empêcher que l'on ne vendit de

la chair des beſtiaux attaqués de cette maladie. Mais il a ſuſpendu de prendre des précautions à l'égard du lait & des alimens que l'on en tire, tant parce qu'il ne paroît pas que ces alimens ſoient nuiſibles, que parce qu'il pourroit naître pluſieurs inconveniens de la défenſe que l'on feroit de s'en ſervir. Cependant l'on nous a propoſé cette queſtion à agiter : *Si le lait des Vaches malades du chancre volant, & les alimens que l'on en tire, ſont dangereux pour la ſanté ?*

Pour examiner avec ordre & reſoudre cette queſtion, il ſemble qu'il eſt à propos 1. de découvrir la cauſe extérieure de cette maladie. 2. D'en développer la nature ; & 3. d'examiner ce que l'on en peut conclure à l'égard du lait, & ce que l'expérience enſeigne là deſſus.

1. On remarque que cette maladie a attaqué les animaux qui mangent de l'herbe, ſçavoir, les Chevaux, les Bœufs & les Vaches, les Mulets, les Aſnes, les Chevres, les Moutons, & même les Cochons, & qu'elle les a attaqués à peu près dans le même

temps qu'ils ont commencé à manger de l'herbe fraîche. Ce qui nous indique que l'herbe a été la cause générale de cette maladie. Car lorsqu'il y a contagion sur les bestiaux, & qu'elle vient d'un air infecté, & par communication de quelque bête malade alors la maladie n'attaque pour l'ordinaire qu'une seule espece de bêtes, chacune ayant ses maladies particulieres. Ainsi la maladie qui a regné en Lombardie, n'a attaqué que les Bœufs ou les Vaches. Il est vrai que les Pourceaux se nourrissent de racines; mais outre que pour les tirer, il faut qu'avec le groüin ils grattent & enlevent l'herbe, il est certain qu'ils en brouttent & en mangent souvent. On doit donc reconnoître l'herbe pour la cause d'une maladie commune à presque tous les animaux qui s'en nourrissent, & il faut qu'elle ait cette année quelque qualité particuliere & maligne qu'elle n'a pas ordinairement. Deux choses ont pû la lui communiquer; *la rosée & les vermisseaux.* Pour la rosée, on ne s'est pas apperçu qu'elle ait eu quelque qualité nouvelle & plus

maligne qu'autrefois. Mais on a remarqué, que preſque toutes les plantes ont été couvertes d'un nombre preſque infini de poux verts, dont la quantité étoit très-mediocre dans les années précêdentes. Les feuilles de vigne ont été couvertes de même, de certains animaux qui leur ſont propres, que l'on s'eſt donné en quelques lieux, la peine d'ôter, ce que l'on ne faiſoit point auparavant. Voilà donc une qualité particuliere aux plantes, qui a pû les rendre malignes pour les animaux qui s'en repaiſſent. On a rapporté que cette maladie n'a point été ſur les montagnes. Il ſeroit curieux de ſçavoir ſi les herbes y ont ëté moins chargées d'inſectes qu'ailleurs, comme il eſt aſſez vraiſemblable à cauſe du froid qui regne ſur nos montagnes, même bien avant dans l'Eté, & qui n'eſt pas favorable, comme tout le monde ſçait, à la multiplication & à la naiſſance de ces petits animaux. Il y a donc quelque apparence qu'il n'y en a pas eu une ſi grande quantité, que dans la plaine, & qu'ils n'ont pû dans ces lieux élevés cauſer

la

la même maladie que dans les lieux bas. Enfin que ce ſoit la roſée ou ces vermiſſeaux qui cauſent cette maladie, comme la langue eſt le premier organe qui touche les herbes, & ſur lequel elles ſont broyées & mêlées avec la ſalive, c'eſt auſſi celui qui doit ſe reſſentir le premier de la malignité que ces herbes ont contractée, & de la qualité acre & rongeante de ces petits vermiſſeaux mêlés & broyés avec les herbes, ou de la roſée, dont elles ſont humectées. Les Bœufs ont été plus ſujets à cette maladie que les Chevaux, peut-être, parce que les Bœufs ruminent, & que faiſant revenir l'herbe une ſeconde fois dans le palais, pour la broyer avec plus de loiſir, ils donnent plus de facilité au venin de s'inſinuer dans la langue. Le lieu de la maladie, ſçavoir la langue, ſert encore à prouver que les herbes ſont la cauſe de ce mal.

2. Le premier accident de cette maladie, & par lequel elle ſe manifeſte, eſt une puſtule ou veſſie chancreuſe, qui naît deſſus la langue, qui d'abord eſt preſque imperceptible,

mais qui croît en fort peu de temps ; & dont le venin est si violent qu'il perce bien-tôt la langue, & même en peu de jours la fait tomber. On lui a donné le nom de *chancre volant* ou *perce langue*. Il arrive à quelques-unes de ces bêtes, qu'au lieu d'une pustule, il leur naît sur la même partie, une excroissance de chair noire & dure, que l'on a beaucoup de peine à enlever en plusieurs jours. Dans le commencement, ces bêtes ne laissent pas d'être gayes, & de manger de bon apetit ; ensorte qu'à moins d'être continuellement attentif à regarder la langue, le chancre a fait de grands progrès, avant que l'on s'en soit apperçu. Il est important pour notre question que nous donnions ici la copie des remedes dont on se sert pour la guérison de cette pustule, & que notre Magistrat a fait publier.

Sur les avis qui ont été donnés, dit-on dans le placard où l'on indique les remedes convenables à ce mal, que la maladie du bétail, nommée le chancre volant, qui attaque principalement les Bœufs, Vaches, Veaux, Chevaux,

Chevaux, Mulets, Asnes, Chevres & Porcs, laquelle couroit en 1682, & qui se renouvella en 1705, dans le mois de Mai & Juin, s'est repandue depuis peu de temps en Dauphiné & en Savoye, & commence même à paroître aux environs de cette Ville.

Nos Seigneurs, après avoir pris les précautions convenables au sujet des bestiaux qui entrent en cette Ville, pour le service de la Boucherie, afin d'éviter que l'on n'y introduise aucune bête infectée, ont cru qu'il étoit bon de faire connoître ce mal au public, & d'informer un chacun des remedes propres pour en arrêter le cours & en prevenir les mauvais effets.

Ce mal se manifeste par une espece de pustule, soit vessie qui survient au bétail au-dessus ou au-dessous de la langue, ou plus bas contre le gosier, où il se fait une pourriture qui leur fait tomber la langue en vingt-quatre heures, si on n'y apporte promptement les remedes suivans.

1. Il faut racler la playe, vessie, ou crevasse avec une cuiliere ou piece

d'argent jusqu'à ce qu'elle saigne bien, & il faut éviter que la bête n'avale ce qui se détache en raclant.

2. Il faut ensuite laver la playe avec de l'eau fraiche.

3. Il faut prendre une piece ou coupeau de drap rouge ou écarlatte, la tremper dans du vinaigre ou du sel, & en frotter la playe plusieurs fois, la trempant chaque fois; puis on aura soin de brûler ladite piece de drap pour éviter l'infection, & ce morceau de drap ne pourra servir que pour une seule bête malade.

Il faut prendre de l'ail, de la sauge, artichauds sauvages, qu'on appelle autrement joubarbe, & en Latin, *semper vivum majus*, qui croissent sur les toits ou murailles, du plantain, de la racine d'imperatoire, piler le tout ensemble, puis le mêler avec de l'alun, du sel & du vinaigre, & en frotter la playe & toute la gorge assez long-temps.

3. Celui qui traitera le bétail malade doit avoir soin de se bien laver les mains avec de l'eau de vie ou du vinaigre pour éviter la communication de ce mal.

Préservatif.

Préservatif. Lorſque ce mal ſurvient dans le pays, il faut être attentif à viſiter ſouvent la langue & toute la gorge du betail, & la lui laver de temps en temps avec du vinaigre & du ſel, & donner à manger tant au bétail ſain, qu'au malade, du pain avec de bonnes herbes hachées & mêlées avec du ſel.

Voilà les remedes que l'on a pratiqués dans ce pays, avec tout le ſuccès que l'on pouvoit ſouhaiter; ce ſont auſſi les mêmes que l'on pratiqua en 1682. On pourroit encore faciliter aux Payſans l'uſage de ce remede, en ſubſtituant la petite Joubarbe à fleurs blanches, à la grande qui eſt un peu rare. Cette petite Joubarbe, en Latin; *ſomper vivum minus*, ſeroit auſſi bonne, le ſuc de cette plante étant très-bon en gagariſme, pour les aphthes & autres ulceres de la bouche des hommes & de la gorge. Cette cure eſt donc preſque purement externe, n'y ayant de preſcrit qu'un ſeul remede interne, qui peut être ſert plus par ſon application extérieure à la langue, que par l'effet qu'il peut faire

dans le sang. Cette méthode confirme encore, ce semble, que les (*a*) vermisseaux sont la cause de cette malignité, car rien n'est plus propre à prévenir le mal, qu'ils peuvent causer que les plantes ameres & aromatiques dont on se sert ici. Aussi ces remedes font des effets merveilleux, & peu de bêtes meurent de cette maladie, lorsque

(*a*) *L'idée de M. Cogrossi pourroit aisement s'appliquer ici. La pustule qui vient sur la langue des Bœufs étant purement externe, pourroit être un nid de petits vers; quelque mouche d'une espece particuliere, & qui auroit eu la saison favorable, y ayant déposé ses œufs. Cette pustule est assez semblable à celles que forment certains cirons dans les pieds des Indiens Occidentaux, & à celles que certaines mouches font sur les feuilles des arbres. Il paroît d'abord un tubercule extrêmement petit, qui s'augmente à mesure que les œufs grossissent, & il en sort de petits vers, lesquels rongent ensuite la partie sur laquelle ils étoient posés. Voyez l'extrait du Traité de M. Cogrossi.*

que l'on y fait attenrion, ſoit que l'on creve cette puſtule ou veſſie, & que l'on nettoye les eaux rouſſes qui en ſortent; ſoit qu'elle ſe ſoit crevée de bonne heure, & que l'on ait apliqué à la playe les remedes que l'on a indiqués. Pour les beſtiaux auſquels, au lieu de cette puſtule, ſe trouve une chair noire & dure à la langue, où pourroit ſe ſervir utilement de remedes corroſifs & eſcharotiques & de lancette, pour enlever cette eſpece de charbon; car n'étant que ſuperficiel & externe, il n'y a aucun danger, & un Chirurgien des environs l'a fait avec ſuccès.

Il faut bien prendre garde à ne pas confondre cette maladie avec celle qui a fait tant de ravage en Italie; la différence des ſuccès des remedes dans l'une & dans l'autre ſuffit ſeule pour les diſtinguer. Dans la maladie du bétail en Italie, il y a une groſſe fiévre ardente, accompagnée de tremblemens & de friſſons convulſifs, d'une ſalivation abondante, de puſtules en pluſieurs parties du corps & ſur la peau, ſouvent de diarrhée & de dyſenterie.

dysenterie. Et ces animaux meurent la plûpart, sans recevoir aucun soulagement des remedes qu'on leur donne. Au lieu que dans le chancre volant, il n'y a aucun de ces facheux accidens, & que l'on n'y trouve affectée que la langue ou la gorge.

Nous ne nons étendons pas davantage à faire sentir les diférences de ces deux maladies ; elles paroissent suffisamment par la déduction abregée que l'on a faite des symptomes de l'une & de l'autre. Mais pour pénétrer plus avant dans la nature du chancre volant, il est bon d'examiner la diférence qui se trouve entre une maladie interne & une maladie externe, lorsque dans l'une & dans l'autre il vient au dehors, des pustules, charbons & autres tumeurs semblables en certaines parties. Ainsi dans la maladie de notre bétail, il vient des pustules à la langue. Dans les maladies de cette nature, dites *locales*, lorsque le mal est interne & vient d'un sang gaté & infecté, & qu'il est accompagné de pustules &c. le mal se manifeste premierement par un accablement,

ment, laſſitude, chaleur &c. & le ſymptome ſçavoir les puſtules, bubons &c. viennent enſuite en plus ou moins de tems ſuivant la nature de la maladie. C'eſt ainſi que dans les peſtes, les fievres malignes, éreſypelateuſes, pourprées, la maladie interne ſe fait ſentir en pluſieurs manieres, avant que l'ou aperçoive aucun depôt ſur aucune partie. C'eſt ainſi que dans la contagion des Bœufs en Lombardie, les puſtules ne paroiſſoient qu'au cinquiéme & ſixiéme jour, pendant que la maladie ſe manifeſtoit par pluſieurs accidens funeſtes dès le premier jour. Il n'en eſt pas de méme de celle de nôtre bétail; la puſtule ſur langue paroît la premiere; elle ronge cette partie, juſqu'à ce que le venin s'introduiſant vraiſemblablement dans les veines, infecte le ſang, ce qui ſe manifeſte par quelques autres accidens plus conſiderables ſous leſquels la nature ſuccombe. Le commencement du mal n'affecte ſenſiblement aucun autre organe que la langue, ni aucunes liqueurs; au contraire, il paroît que toutes les fonctions

tions animales ſe font bien, puiſque l'animal conſerve ſa gayeté & ſon apetit. Il en eſt de même de certains ulceres qui viennent aux levres & dans le palais des hommes, leſquels n'interrompent en aucune maniere l'œconomie animale. Il s'enſuit de ces remarques, que le mal de notre bétail eſt purement externe, & que ſi la maſſe du ſang s'infecte, ce n'eſt qu'en conſéquence de l'ulcere de la langue trop long-tems négligé, & parvenu à un trop haut point de malignité ; & que cette infection du ſang, n'eſt pas dans cette liqueur originellement & premierement. Il eſt vrai que comme la théorie eſt ſuſceptible de pluſieurs faces, l'on pourroît dire que ce venin eſt dans le ſang, mais qu'il eſt d'une telle nature, qu'il ne s'unit qu'avec la ſalive, & qu'ainſi il ne ſe manifeſte d'abord que dans la bouche ; de même que le Mercure qui eſt dans le corps d'un homme, va s'unir avec cette ſeule liqueur. Mais nous ne nous arrêterons pas à ce raiſonnement, qui étant purement ſpéculatif ne peut renverſer les remarques

ques pratiques que nous avons faites ci-dessus, & qui ont & plus de vraisemblance & plus de solidité.

III. Pour venir présentement à la question que l'on nous a proposée; Si la maladie est simplement *externe*, il semble qu'il n'y a pas plus lieu de craindre le lait des Vaches malades, ou le fromage & le beurre composez avec cette liqueur, que le lait d'une femme qui auroit pendant quatre ou cinq jours quelques pustules ou ulceres à la bouche, & aux levres. Car le chancre volant guerit le plus souvent au bout de ce tems la. La question ne peut d'ailleurs être agitée que pour le tems qu'il ne paroît d'autre accident dans les Vaches que cette pustule exterieure. Car lors que le venin semble devoir s'être introduit dans le sang de ces animaux, & qu'ils portent en plus d'une maniere, par enflure du corps ou autrement, les marques de leur maladie, alors le lait tarit entierement, & il n'y a plus lieu par conséquent à demander si le lait peut être nuisible ou non.

Comme l'on a suffisamment prouvé,

vé, tant par la nature de cette maladie, que par la maniere dont on la guérit, qu'elle eſt purement externe, il ſemble que notre queſtion devroit être réſolue. Mais quelques uns des membres de notre Société ayant avancé que la maladie pouvoit être dans le ſang, & venir d'un air infecté, quoi que cela ne ſe manifeſtât par aucun ſigne, il faut voir, ſi même dans ce cas, le lait de ces Vaches ſeroit dangereux. Si la conſtitution du ſang eſt ſi peu alterée, que le corps faſſe bien toutes ſes fonctions, il eſt bien vraiſemblable que le lait n'aura pas une qualité maligne & dangereuſe, puiſque cette alteration eſt de telle nature, que le ſang même, ou le venin doit faire le plus de ravage, & qu'il ne ſe manifeſte ni par la fievre, ni par aucune ſorte d'ebullition ou de mouvement extraordinaire. Une nourrice qui a quelque fievre intermittente, nourrit encore longtems un enfant, ſans alterer ſa conſtitution, l'enfant demeurant gros & gras ; A plus forte raiſon le lait d'une Vache dont le ſang paroît avoir ſa circulation ordinaire, ſans

ſans aucun accident viſible, ne doit pas être eſtimé dangereux, d'autant plus que la maladie externe dont elle eſt attaquée paſſe auſſi aiſément, & peut être avec plus de facilité qu'une fievre d'accès & par conſéquent que le ſang y eſt très peu infecté, en cas qu'il le ſoit. Mais l'orſqu'une nourrice a une maladie d'angereuſe, que ſon ſang a quelque vice fâcheux, alors ſon lait commence à tarir; & c'eſt alors auſſi que ce lait ne pourroît fournir à l'enfant qu'une mauvaiſe nourriture. Appliquez encore cet exemple aux Vaches dont il eſt queſtion.

Comme la ſimple theorie eſt fort ſouvent trompeuſe, quelque ſolides que paroiſſent les raiſonnemens qu'elle nous fournit, il ne ſeroit pas de la prudence de décider par elle ſeule, une queſtion de laquelle dépend le ſalut de toute une Ville, & de tout un Peuple, ou de lui ôter l'uſage de ſes principaux alimens. Il faut donc examiner ſi l'experience confirme ou contredit ce que nous avons avancé. Ceux qui feront reflexion que cette

maladie regne depuis plusieurs semaines en Dauphiné & en Savoye, & que par conséquent il est très-vraisemblable que plusieurs personnes, & sur tout des Païsans ont bû du lait de ces Vaches, & mangé du fromage fait avec ce lait, sans qu'on ait oui dire qu'il soit arrivé à personne aucun accident pour ce sujet, regarderont cela comme une experience & une observation constante, par laquelle nos raisonnemens sur l'usage de ce lait sont confirmés. La même maladie a régné en Suisse en 1682. & même avec plus de fureur qu'à présent, y ayant eu alors plusieurs bêtes emportées par ce mal; cependant l'on ne laissa pas de boire le lait, & de manger du fromage, comme à l'ordinaire, sans que l'on ouït parler d'aucun accident. On n'en remarque aucun dans l'année 1705. que cette maladie parut dans les mêmes lieux. Le Peuple de la Campagne & des Villes étant si peu en garde à cet égard, si ce lait étoit dangereux, il auroit donné au moins quelque ateinte à la santé de plusieurs personnes. Outre ces expe-

expériences qui forment une grande préſomption en faveur du lait de ces Vaches, nous ſçavons que dans plusieurs maiſons des Campagnes voiſines de cette Ville, où il y a eu des Vaches attaquées de ce mal, on a uſé indiféremment de leur lait, ſoit en liqueur, ſoit en fromage, & les Domeſtiques n'ont point diſcontinué d'en manger; cependant leur ſanté n'en a été en aucune façon ébranlée. Voilà donc la théorie & l'expérience qui ſont d'accord à prouver que l'uſage du lait des Vaches malades du *chancre volant* n'eſt pas dangereux.

Il ne reſte plus qu'à faire encore deux ou trois remarques. 1°. Les alimens que prennent ces animaux, pourroient en paſſant deſſus la langue, entrainer quelques atomes de venin, & les porter dans l'eſtomac, & de la dans le ſang & dans le lait qui s'infecteroit aiſſément. On ne peut pas abſolument décider le contraire. Cependant l'on ſçait que les venins qui ſont les plus violens, & qui font le plus de ravage, étant introduits immédiatement dans le ſang, perdent toute

toute leur force, lorſqu'ils paſſent de la bouche dans l'eſtomac, où ils ſont domptés & changés par les levains contenus dans ce viſcere. M. Redi Medecin de Florence a fait manger ſans danger des poulets ou pigeons morts de la morſure des viperes, & même il a fait avaler ſans aucun accident, la liqueur venimeuſe de ces animaux. Deux des principaux membres de notre Société ont autrefois fait mourir quelques Chevres par la morſure de pluſieurs viperes, & leur ſang étant parfaitement coagulé, quelques perſonnes n'avoient pas laiſſé de manger leur chair ſans aucun accident. Le cas eſt bien plus favorable dans notre queſtion, car ces atomes de venin dont on a parlé, paſſant premierement dans l'eſtomac de la Vache, & enſuite dans celui de l'homme où ils ſeront portés avec le lait, doivent être changés & alterés en ces deux endroits de maniere à n'être plus en état de cauſer aucun déſordre dans le ſang de l'homme.

Il faut remarquer, 2°. que les hommes & les bêtes ont leurs maladies

dies particulieres, & que ce qui nuit aux unes, ne nuit pas toujours aux autres. Plusieurs personnes nous ont rapporté que l'on mangeoit sans danger la chair des Bœufs ataqués d'une de leurs plus violentes maladies, que l'on appelle ici, *la pulmonie.* Et quelques uns des membres de notre Société nous en ont assurés.

3°. La défense que notre Magistrat a faite de manger de la viande des bestiaux que l'on a tués dans le tems qu'ils ont la maladie, ne conclud rien contre leur lait; parceque l'on ne peut avoir du lait des Vaches, que dans le tems que leur mal n'est pas violent, ni interne. Mais il y a lieu de craindre que ceux qui tuent ces animaux malades, ne les tuent dans le tems que le mal a gagné le dedans, & qu'il a pû infecter les chairs. Outre que quand les précautions que l'on a prises à cet égard, seroient inutiles, elles n'entrainent du moins aucun inconvenient, & rassurent même diverses personnes qui pourroient avoir quelque scrupule là dessus.

Par

Par toutes ces raisons il semble que l'on pourroit prononcer que ce lait n'est pas dangereux. Cependant l'on est convenu unanimement, que comme la chose étoit de la derniere importance, il ne faloit pas précipiter cette décision ; Qu'il étoit bon d'atendre que, ou par de nouvelles reflexions, ou par des expériences plus abondantes, on se fut mis en état de porter un jugement mur & assuré. L'on s'est contenté de juger, que puisque la theorie ne donnoit pas lieu de croire que ce lait fut dangereux, que l'experience ne nous avoit rien apris contre cet usage; qu'au contraire plusieurs personnes en avoient usé sans en sentir aucune incommodité, il n'y avoit pas lieu de prendre aucune mesure particuliere, ni aucune précaution à cet égard d'autant plus que les précautions ne feroient qu'effrayer le peuple, & produiroient quelque mauvais effet ; car ceux qui après avoir pris du lait, quelqu'il fut, se sentiroient quelque incommodité, soupçonnant que ce lait viendroit d'une Vache malade, s'imagineroient

s'imagineroient être empoiſonnées, & convertiroient une peur chimerique en un mal véritable, duquel ils accuſeroient une cauſe fort innocente.



ABREGÉ
DE LA
METHODE

Qu'il faut obſerver dans la cure de la MALADIE *des* BOEUFS.

ON s'apperçoit qu'un Bœuf tombe malade quand il paroît engourdi, & abattu, qu'il a les yeux caſſes, & larmoyans, les oreilles pendantes &c. Il faut dès lors le ſéparer des bêtes ſaines, le mettre dans une étable à couvert des injures du tems. Il faut le faire ſaigner, le plus tôt que l'on peut, avant que le friſſon lui vienne. Que ſi le friſſon eſt venu avant qu'on ait eu le tems de le ſaigner, il faut renvoyer la ſaignée, juſqu'à ce qu'il ſoit paſſé.

La ſaignée ſe fera à la veine du col; l'on tirera aux Bœufs, deux livres

livres de ſang, aux Vaches une livre & demie, & aux jeunes Taureaux ou geniſſes, une livre.

Si la fievre paroît fort ardente, que la bête ait de la force, il faut réïterer la ſaignée à douze heures de diſtance, & cela deux ou trois fois, ſuivant le beſoin.

Dès que la bête eſt tombée malade, on la couvrira d'une couverture médiocre; on lui fera de bonnes frictions avec de la paille qu'on peut quelquesfois humecter de quelques huiles comme on la remarqué ci-deſſus. Il faudra réïtérer ces frictions, pluſieurs fois par jour, pendant les trois ou quatre premiers jours de la maladie, mais ſur tout dans le tems du friſſons.

On fera une forte décoction avec de la racine de ſcorzonere, & de caryophyllata ou reciſe, de chacune quatre poignées. dans vingt quatre livres d'eau, que l'on réduira a ſeize, y ajoutant quatre onces de corne de cerf, ou ſi l'on veut autant de la poudre d'os de Bœufs râpez ou brulés; on prendra ſur tout ceux des cuiſſes.

On donnera deux ou trois fois par jour, de grandes écuellées de cette décoction, le plus chaudement que l'animal le pourra souffrir. On se servira de cette décoction tout le tems que la maladie durera.

Dès le second jour de la maladie, on fera un séton à cette partie du col appellée le fanon. On peut encore en faire à la peau de dessus le col; & au haut de la queüe. Que si l'animal en avoit déja avant que de tomber malade, il faudra les renouveller, & en faire d''autres. Il faut avoir soin de les faire beaucoup suppurer.

Pour faire ces sétons, il faut pincer la peau, & l'élever le plus que l'on peut ensuite la percer avec un fer rouge de la grosseur du doigt; passer à travers le trou, une corde ou méche, qui sera frottée ou trempée dans un onguent nommé suppuratifs, qui se fait chez les Apoticaires, à son défaut, on se servira de vieux oing.

Quand les sétons suppurent, il faut les penser tous les jours en tirant la meche ou corde doucement, crainte de la faire passer entierement. A chaque

que penſement, on mettra de l'onguent à l'entrée de chaque trou, & on renouvellera la corde quand la premiere ſera hors d'état de ſervir.

Les glandes appellées parotides, qui ſont derriere les oreilles, étant enflées, il faut appliquer le bouton de feu, & y faire un cauſtic qui ſuppure abondamment. Voyés ci-devant l'extrait du traité de M. Nigriſoli.

Dès que l'on s'apperçoit de la ſalivation ce qui ſe fait dans le commencement de la maladie, il faut paſſer dans la gueule des bœufs malades, un bâton de ſaule en travers, afin de faire couler la bave au dehors, & leur tenir la tête panchée, afin qu'ils navalent pas cette bave.

Pour les puſtules qui paroiſſent ſur la langue, les Auteurs ordonnent à peu près les mêmes remedes que pour le chancre volant dont il a été parlé ci-devant. Il faut racler les puſtules avec une piéce d'argent (*a*) juſqu'à

(*a*) *Voyez le traité de M. Drouin & celui de M. Nigriſoli ci devant ou vous trouverés des remedes pour le même mal.*

ce qu'elles ſaignent ; laver la playe avec de l'eau fraiche ; tremper un morceau de drap dans du vinaigre & du ſel, & en frotter la playe pluſieurs fois. Il faut enſuite prendre de l'ail, de la ſauge, de la grande joubarbe, ou ſi l'on veut, du ſempervivum minus, du plantain de la racine d'Imperatoire, piler le tout enſemble, puis le mêler avec du ſel, de l'alun, & du vinaigre, & en frotter la langue & la gorge aſſez lontemps.

On ſeringuera du vin chaud dans les nazeaux, & on en lavera auſſi les yeux de ces animaux.

Il vient au fondement de ces bêtes, des puſtules à peu près ſemblables à celles de la langue. On les raclera juſqu'à ce qu'elles ſaignent ; on prendra enſuite une poignée de lierre terreſtre que l'on broyera, & avec quoi on frottera les endroits râclés ; après cela on mettra un poireau dans le fondement Le remede que l'on a ordonné pour la langue eſt auſſi parfaitement bon pour ce cas ci.

Si la maladie s'avance juſqu'au cinquiéme

quieme jour, en continuant la décoction marquée ci-dessus, on donnera à ces bêtes, de la gelée faite avec les gros os des bœufs. Il faudra leur en faire avaler plusieurs fois dans le jour, & continuer ainsi jusqu'à la fin de la maladie.

On leur donnera pendant toute la maladie, un breuvage fait avec la farine d'orge ou de froment, à laquelle on peut ajouter du gramen, des feuilles de violettes & de la chicorée.

On leur donnera le foin sec auquel on mêlera de la bourrache & de la buglosse. D'ailleurs le breuvage précédent leur tiendra lieu de nourriture.

Lorsque l'on verra sortir les pustules, il faut bien tenir ces bêtes à l'abri du froid, & même les couvrir d'une couverture.

L'on pourra vers le cinquieme jour, & dans le tems que les pustules sortent, faire quelques scarifications ou incisions à la peau de la bête malade.

Les accidens qui arrivent outre le cours de la maladie, sont ordinairement, un frisson convulsif, une fievre ardente un épuisement total causé par

l'abondante salivation, & la diarrhée, ou dysenterie.

Cet accident est ordinairement mortel cependant on pourra donner la gelée d'os dont on a parlé; faire avaler des poudres absorbentes, comme les coquilles d'œufs la mere de perle, la poudre d'os de bœufs brulés. On pourra ajouter le remede suivant indiqué par M. Drouin. Sçavoir chopine de vin rouge, roses de Provins deux gros, poudre de coques de gland, demie once; une demie muscade rapée, brique ou tuile en poudre très fine trois gros, On fera infuser le tout sur la cendre chaude pendant une demie heure, puis on donnera le remede à l'animal, & on le laissera quatre heures après sans lui faire rien prendre. Si l'on a du sumach, & du bol, on en mettra dans ledit breuvage une demie once de chacun; & on réiterera le remede suivant le besoin.

On aura soin de tenir les bêtes malades dans des étables, ou il n'y ait que de la paille & du foin, & de n'y mettre aucuns autres animaux.

Au cas que ces bêtes ayent le ventre

tre extremement resserré, on leur donnera quelque lavement, avec la simple décoction que l'on prépare pour cet effet, sçavoir mauves, violettes &c.

PRESERVATIFS.

Il faut tenir les Bœufs & Vaches dans un lieu sain, éloigné s'il se peut, des lieux où est la maladie, & dans un lieu où il n'y ait ni Moutons, ni autres animaux; il faut avoir soin de tenir leurs étables bien nettes, & à l'abri du mauvais temps.

Il ne faut se servir pour les bêtes saines, d'aucune chose qui ait servi aux bêtes malades.

Il faut allumer dans les champs de petits feux, autour des lieux où ces animaux paissent. Le bois de geniévre est le plus propre pour cela.

On parfumera sur-tout leurs étables, soit avec le bois & les bayes de geniévre, soit avec le mastic & l'encens, ou quelque autre parfum de cette nature. On tiendra l'étable fermée dans le temps que se fera le parfum, & l'on ne l'ouvrira que peu de

temps avant que le bétail y entre.

On ne les menera paître que long-temps après le Soleil levé, afin que le broüillard & la roſée ſoit bien diſſipée; & on ne leur donnera que du foin ſec.

On mettra de trois en trois jours dans leur abreuvoir, de l'Antimoine crud mis en poudre très-ſubtile, ſur laquelle on jettera l'eau que l'on veut leur faire boire.

Dans les autres jours, vous prendrez de la chicorée, du laiteron, du chardon bénit, de la ſcorzonere, du gramen, avec un peu d'orge, que vous hacherez bien menu, & vous mettrez le tout dans l'abreuvoir, jettant de l'eau deſſus, & laiſſant quelque temps les herbes en infuſion, & expoſées au Soleil. Vous donnerez cette eau à boire à votre bétail.

Enfin il ne faut pas manquer de faire des ſétons au fanon, ou à la criniere, l'on en peut encore faire en d'autres parties du corps; il faut avoir ſoin de les faire bien ſuppurer.

Il ne faut pas trop donner à manger au bétail dans le temps que la maladie

eſt

eſt dans le pays ; on doit au contraire, leur donner moins de nourriture qu'à l'ordinaire.

LETTRE

De M. Lanciſi, premier Medecin du Pape Clement XI. au Pere Borromée C. R. Sur la Maladie du Betail.

SI nous avions reçu cet ouvrage de l'illuſtre M. Lanciſi, nous n'aurions pas manqué d'en donner l'extrait. Cet excellent Medecin n'étant pas moins conſideré par ſon rare mérite & par ſon profond ſçavoir, que par ſon généreux amour pour le progrès des ſciences & pour l'avancement des Sçavans dont il eſt regardé comme le Pere ; tout ce qu'il écrit eſt fort curieux & fort recherché. Pour ne pas priver entierement ceux qui n'entendent pas l'Italien, des lumieres que fournit ce ſçavant homme ſur le ſujet que nous traitons ; nous

donnerons ici un abregé de l'extrait que les Journalistes de Venise ont fait de sa Dissertation Epistolaire. M Lancisi, disent-ils, fait d'abord voir que l'on ne peut pas raisonner à fond des maladies épidemiques, sans avoir une exacte connoissance de leurs symptômes; & il avouë, avec cette modestie qui est l'apanage ordinaire des véritables Sçavans, qu'il n'a peut-être pas une idée de cette maladie du bétail aussi exacte qu'il le souhaiteroit, & que c'est par cette raison qu'il a différé pendant deux mois à écrire là-dessus, comme l'en avoit prié M. le Cardinal Cornaro.

Après avoir désaprouvé la conduite de ces Medecins qui dédaignent de traiter des maladies des bestiaux, & avoir montré que l'on a tiré des animaux de grandes lumieres pour l'Anatomie & pour la pratique de la Medecine, comme Hippocrate le témoigne. M. Lancisi examine, 1. Si la maladie dont les Bœufs sont attaqués aujourd'hui est nouvelle, & d'abord il établit pour une chose certaine, que cette maladie est une espece de peste particuliere

particuliere aux Bœufs; cela posé, il croit qu'elle est de la même nature que d'autres maladies épidemiques de ces animaux dont il est parlé dans les Auteurs, & entre autres de celle dont parle Fracastor (*a*). Les anciens Auteurs ont appellé l'une (*b*) de ces maladies, *Malis*, & en établissent deux especes, *la seche* & *l'humide*, qui semblent être rassemblées dans la maladie d'aujourd'hui. Les Grecs sous ce nom de *Malis*, ont compris deux autres especes outre les deux premieres, sçavoir l'une qu'ils appelloient *arthritis*, & l'autre *supercutanée*, cette derniere convient encore à la maladie dont nous parlons; il a paru sur la peau diverses taches ou pustules, qui ont fait croire à quelques-uns, que cette maladie pourroit être une petite vérole; sentiment que rejette notre Auteur.

2. Il examine si cette maladie est venuë en Italie par la seule communi-

(*a*) *Voyez ci-dessus p.* 122. (*b*) *Gesner de quadrup. l. I. ch.* 43. *Aldrov. de quadrup. bisulcis.*

cation

cation des Bœufs Hongrois dont on a parlé ; ou s'il y avoit dans l'air dans l'eau & dans les alimens des dispositions, qui indépendamment du Hongrois auroient attaqué les troupeaux de la Lombardie. Il embrasse le premier sentiment, & sur ce que le P. Borromée & d'autres ont remarqué, que sans aucune communication visible d'un troupeau voisin à un autre, le mal a passé dans des lieux fort éloignés, quoique les lieux interposés ne fussent pas attaqués, M. Lancisi dit que ce mal a pû se repandre par des étoffes, des habits, & même par d'autres especes d'animaux, ou par les hommes. Outre que l'expérience l'enseigne à l'égard de la peste des hommes, le P. Borromée rapporte qu'un Paysan, qui avoit été dans l'étable d'un troupeau infecté, étant entré ensuite dans une autre, avoit communiqué subitement la maladie dans ce lieu qui étoit sain. Cela se confirme par ce que M. Vallisnieri a écrit à M. Lancisi, c'est que les chiens ont porté cette maladie d'un pays à un autre ; les vents mêmes peuvent faire cet effet.

fez. Ainſi la contagion ſe repand d'un lieu à un autre fort éloigné, par tous ces moyens, d'une maniere inſenſible.

L'Auteur conjecture que ce venin s'inſinue particulierement dans les narines & la gueule des Bœufs, & ſoupçonne que quelques particules morbifiques peuvent pénétrer les pores de la peau. Il ne s'embarraſſe pas beaucoup à examiner la nature particuliere, la figure, la grandeur, le mouvement de ces parties, n'y ayant, dit-il, aucuns yeux, quelques bons qu'ils ſoient qui puiſſent les démêler. Il ſe contente de recueillir des ſymptômes de cette maladie, que *le levain qui la cauſe, eſt acre, mordant, corroſif, propre à produire cette prodigieuſe varieté d'accidens qui arrivent aux Bœufs, ſuivant les diverſes parties où le venin ſe dépoſe.* Il en eſt de même que du venin qui excite le ſcorbut ou la groſſe vérole, lequel, ſuivant le lieu où il ſe dépoſe, forme des ulceres, des bubons, &c. Il fait voir enſuite que les effets des particules venimeuſes ſont ſi variés, ſuivant les combinaiſons infinies

infinies des sels entre eux qu'il nous est impossible de nous imaginer qu'elle peut être la combinaison particuliere qui cause cette maladie. L'on ne peut que supposer en général que ce levain tient de la nature des sels arsenicaux ou du sublimé.

Il explique deux questions qui lui ont été proposées par M. Vallisnieri; 1°. Pourquoi quand un troupeau étoit attaqué dans le territoire de Bresce, le premier Bœuf qui étoit tombé malade, guerissoit ordinairement? 2°. Et pourquoi là où il y avoit plusieurs pairs de Bœufs, l'un tomboit malade, & le Bœuf le plus proche non, alternativement?

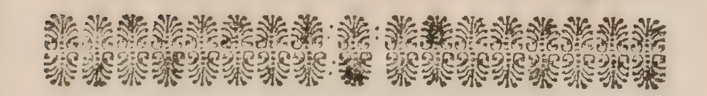
Pour établir la cure qu'il propose, M. Laincisi observe que les Bœufs les plus maigres & les plus foibles, ne tombent pas malades, ou guérissent facilement. Que le venin occupe d'abord le nés, le palais, les glandes de la gueule, de l'œsophage, & de la trachée artere, avant que de penetrer plus avant. Enfin que rien n'a plus servi aux Bœufs malades, que

les

les ſetons ou cauſtics faits aux environs de ces glandes. Sur ces principes il propoſe 1°. de travailler à faire en ſorte que les troupeaux ne ſoient pas gras. 2°. Que le venin ne penetre pas dans les premiéres voyes ou dans les viſceres & le ſang de ces animaux, du moins ſans quelque antidote, 3°. Que s'il y penettre, on lui ouvre quelque iſſue, par les cauſtics & ſetons. On ſatisfait à la premiere indication par une bonne diete, en ne donnant à ces animaux que peu d'alimens, mais bons. Pour la ſeconde, l'Auteur conſeille d'oindre & arroſer deux fois le jour, les nazeaux, le palais & la langue tant des Bœufs ſains que des Bœufs malades, avec une compoſition de vinaigre, d'ail, de ſoufre, de ſel, de ſauge, de bayes de genievre, & d'huile commune; & il allegue l'heureux ſuccès de ce remede dans la Toſcane, & dans l'Etat Eccleſiaſtique. Il rejette la ſaignée, la purgation, & tout autre remede violent, & les regarde comme très-pernicieux.

Enfin il recommende extrêmement les ſetons ou cauſtics ; il veut qu'on les faſſe avant la maladie ; pour le lieu, on en peut faire au col, aux épaules & aux cuiſſes ; il eſt bon de donner par plus d'un endroit iſſuë à la matiére.





REMEDE

Expérimenté, & ordonné par Arrêt de la Cour du Parlement de Rouen du 13 Mars 1745, Pour prévenir & guérir la Maladie contagieuſe qui regne ſur les Bêtes à Cornes.

PRimò, pour prévenir le mal, il faut faire infuſer des Ails concaſſés, avec quelques pincées de Poivre, dans du bon Vinaigre pendant vingt-quatre heures, & en laver la Gueule de ces Animaux, après leur avoir ratiſſé la Langue preſque juſqu'au ſang, avec une Cueillier d'argent; & ce, le faire pluſieurs fois.

Secundò, pour les guérir lorſqu'elles ſont attaquées, il faudra d'abord faire comme ci-deſſus, & leur faire avaler une chopine de Vin, dans laquelle

laquelle on aura mis le quart d'une once de Thériarque.

Ensuite percer avec un poinçon la Peau qui pend entre les jambes de devant, & mettre dans le trou une racine d'Elébore ; cette Plante fera enfler, & y ramassera une tumeur où sera le venin, que l'on percera ; si elle n'enfle pas, la Bête est perduë.

Il faudra laver la playe plusieurs fois, après avoir ôté la racine, avec du Vin Chaud, dans lequel on aura fait bouillir des herbes odoriférentes, comme Thin, Laurier, &c.

Il faudra aussi avoir la précaution, que ce qui sortira de la tumeur, ne soit point renversé par la terre, de crainte que d'autres Animaux ne léchent la terre.

Il est à observer que ce Remede, qui a réussi pour les Maladies Epidémiques des Bestiaux, dans plusieurs Provinces de ce Royaume, pourroit ne pas convenir à celles des Bestiaux de cette Province, lesquelles peuvent être différentes ; & c'est aux Maréchaux & Experts à décider si ce Remede est convenable.

PRÉCAUTIONS ET REMEDES

Pour préſerver les beſtiaux des Maladies contagieuſes, & pour guérir ceux qui en ſont attaqués.

Précautions pour chaſſer le mauvais air, & prévenir la maladie.

IL faut viſiter deux ou trois fois par jour les beſtiaux; & lorſqu'ils ſeront au pâturage, faire laver les étables, & faire frotter les crêches, les rateliers, & les pilliers des étables avec de l'eau, dans laquelle on aura fait tremper des herbes aromatiques, comme Thim, Sauge, Laurier, Origan, & Marjolaine; & l'on parfumera ces lieux deux fois par

jour ; sçavoir, le matin lorsque les bestiaux iront aux champs, & le jour deux heures avant qu'ils rentrent. On aura soin de ne les point faire sortir avant le lever du Soleil.

Parfums.

Les parfums peuvent être de plusieurs sortes, suivant les différentes drogues que l'on pourra trouver : celles que l'on trouve par-tout, & de peu de valeur, sont l'encens, la graine & le bois de geniévre, la poudre à canon, le soulfre ou la poix.

On prendra donc quelques-unes de ces matieres que l'on fera brûler dans les étables, en jettant peu à peu dans un réchaud de feu.

On a observé en quelques endroits de mettre la grosseur d'une féve d'*Assa-fœtida* auprès de chaque longe ou corde de bétail, dans un petit trou fait avec une vrille, afin qu'il en sente l'odeur.

On frottera aussi les auges & les rateliers avec de l'ail, & l'on aura soin d'allumer des feux clairs dans les cours & dans les rues.

Préservatifs.

Préservatifs.

Comme par les différentes relations de ces sortes de maladies, on a observé qu'elles se manifestoient tout-à-coup, quelquefois par dégoût, pleurs, abattemens, tumeurs & abscès, il sera bon, dès le moindre soupçon de ces accidens, de faire prendre aux bestiaux de la Thériaque, qui est un remede éprouvé.

On en donne deux gros aux moutons, demi-once à une vache, une once à un bœuf, autant à un cheval, & à proportion aux autres animaux. On la délaye dans une quantité suffisante de vin, proportionnée à la dose & à la force de l'animal; ce qui peut aller depuis un poiçon jusqu'à chopine. Pour les chevaux, on peut délayer de même une once & demi de Thériaque dans une pinte de vin : faute de vin, on pourroit prendre moitié eau & moitié vinaigre.

Pour ce qui est des agneaux & des chévres, on peut ne leur délayer la Thériaque que dans de l'eau.

Des Particuliers ont préservé leur

bétail en le gardant dans les étables; & en faiſant prendre tous les matins à chaque bœuf ou vache un picotin de ſon avec de l'ail, du geniévre & du ſoulfre.

Panſemens des apoſtumes ou abſcès qui viennent à la langue des animaux.

Il ſurvient aux beſtiaux une eſpéce d'abſcès ou d'apoſtume qui attaque la racine de la langue, & qui la leur coupe en vingt-quatre heures.

Pour les panſer & empêcher le progrès de la contagion, il faut mettre à part ces animaux, & ſe ſervir du remede ſuivant.

Il faut prendre de l'Impératoire, * qui eſt une herbe avec laquelle les Apoticaires font l'Eau Impériale, feuilles ou racine, une bonne poignée en tout, du ſel commun une poignée, du poivre en poudre une cuillerée, une gouſſe ou deux d'ail, ou deux gros de gomme nommée *Aſſa-fœtida*; on

* On peut auſſi ſe ſervir de l'Angélique, ou de la Valériane, ou des trois enſemble, c'eſt-à-dire, de l'Impératoire, de l'Angélique, & de la Valériane.

on fait infuſer ou tremper le tout dans deux pintes de vinaigre, & on s'en ſert ainſi.

Il faut ratiſſer la playe, ou la partie affectée, avec une cuilliere d'argent, * ou d'autre métal, & la laver enſuite avec le vinaigre ci-deſſus préparé, & réiterer ſouvent.

Cures des abſcès internes.

Lorſque les animaux ſont attaqués intérieurement d'abſcès, ou d'une eſpéce d'apoſtume qu'on nomme *Pulmonie*, il faut prendre demi-once d'Aloës Sucrotin, deux gros de foye d'Antimoine,

* *Nota.* Qu'il faut bien ſe garder de ſe ſervir à d'autres uſages de la cuilliere, avant de l'avoir bien nétoyée, & en général dans toutes les opérations ſur ces animaux malades; il faut avoir les mains & les bras bien graiſſés juſqu'au coude avec du beurre frais; & après l'opération, ſe bien laver avec de l'eau-de-vie tiéde, & s'eſſuyer.

Ceux qui tireront le ſang des entrailles de ces bêtes, auront les mêmes précautions.

Il eſt encore néceſſaire de bien laver avec de l'eau la terre où il ſera tombé du ſang des animaux malades, pour empêcher que les chiens ne le léchent.

d'Antimoine, deux gros de fleur de ſoulfre ; mettre le tout en poudre, & le faire avaler aux beſtiaux avec une corne, & par-deſſus du vin.

Il faut en donner à un bœuf, une once; à une vache, ſept gros ; à un veau d'un an, ſix gros; aux autres à proportion de leur âge ; à un mouton, quatre gros ; & aux agneaux, à proportion de leur âge.

Pour plus grande facilité, on pourroit faire un opiat de ces poudres, en les liant avec un ſyrop compoſé de géniévre & d'autres plantes aromatiques ; on en donneroit la même doſe que de la poudre, que l'on délayeroit dans du vin, comme la Thériaque. Cette méthode eſt plus commode que la poudre, qui eſt plus difficile à tranſporter & à faire prendre.

C'eſt de cette maniere qu'on a guéri en Savoye, au mois de Juillet dernier, les maladies contagieuſes des beſtiaux.

On trouvera ces compoſitions toutes faites chez le ſieur GEOFFROY, Marchand Apoticaire à Paris, rue Bourtibourg, proche le Cimetiere Saint Jean.

Autre

Autre remede pratiqué en Champagne.

Quand une bête eſt attaquée de la maladie contagieuſe, elle eſt triſte, baiſſe la tête, perd l'appétit, ſes yeux pleurent, elle jette des glaires par les nazeaux, elle a des palpitations de cœur; & quand on la touche, on ſent un frémiſſement ou tremblement qui ſe fait par tout ſon corps, & il lui vient des boutons à l'entrée du fondement, & quelquefois ſous la langue, gros comme des pois.

Il faut racler ces boutons avec une cuilliere ou piéce d'argent, juſqu'à ce qu'ils ſaignent un peu; prendre une bonne poignée d'*Hedera terreſtris*, vulgairement dite *Rondotte*, la broyer, & en frotter les endroits raclés, & lui mettre après des poireaux dans le fondement, & les y laiſſer; puis on prend une pinte de lait frais, quatre ou cinq jaunes d'œufs frais, deux poignées de chenevis bien pilé, environ un coup de fuſil de poudre à canon, pour un gros bœuf, & les deux tiers pour un petit, & un peu de ſavon; il faut piler la poudre, & mêler le tout enſemble,

ble, & le faire avaler à la bête malade.

Si elle a des boutons ſous la langue, il faut les racler avec la piéce d'argent, & les frotter avec la *Rondotte*, comme ceux du fondement, mais n'y point mettre de poireaux.

Autres Remedes.

Prendre un verre d'eau-de-vie, dans lequel on délaye gros comme une noix d'Orviétan, & une charge de poudre à tirer, qu'on fait boire quelques jours à la bête malade. D'autres ont pris une chopine de vinaigre, trois cuillerées de ſoulfre, une cuillerée de ſel, & une de poivre bouilli un moment, dans lequel on a jetté trois poignées de ſuye bien paſſée, remuée enſuite avec un bâton, & repoſée pendant demi-heure, qu'on fait boire par une corne à la bête malade, laquelle on laiſſe repoſer enſuite pendant trois heures dans une étable ſéparée avant de lui donner à manger; & ce remede en a ſauvé, ſur-tout quand il a été donné auſſi-tôt que la bête a paru malade.

FIN.





